ESSAI

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR

LES MONNAIES D'ARGENT

DE LA LIGUE ACHÉENNE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET,

RUE DE VAUGIRARD, N° 9.

ESSAI

HISTORIQUE ET CRITIQUE

SUR

LES MONNAIES D'ARGENT

DE LA LIGUE ACHÉENNE,

ACCOMPAGNÉ

DE RECHERCHES SUR LES MONNAIES DE CORINTHE,

DE SICYONE ET DE CARTHAGE,

QUI ONT EU COURS POUR LE SERVICE DE CETTE FÉDÉRATION;

PAR M. É. COUSINÉRY,

ANCIEN CONSUL GÉNÉRAL DE FRANCE DANS LA THESSALIE, LA MACÉDOINE ET LA THRACE, CHEVALIER DE LA LÉGION-D'HONNEUR, CORRESPONDANT DE L'INSTITUT DE FRANCE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES ANTIQUAIRES DE PARIS, MEMBRE HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE MUNICH, CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE, etc.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

CHEZ A.-A. RENOUARD, LIBRAIRE,

RUE DE TOURNON, N° 6.

1825.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Aucune monnaie ancienne n'a éprouvé plus de difficultés pour se classer géographiquement dans nos cabinets, que celles dont la ligue Achéenne fit usage pendant toute sa durée.

Les savans ont généralement pensé qu'il n'a point été frappé de monnaie d'argent pour le service de cette confédération hors de la province dite l'*Achaïe*. C'est, à ce qu'il me semble, avoir oublié que les villes grecques, en s'associant à la ligue, ne perdaient pas le droit dont jouissaient tous les peuples libres de la Grèce, de fabriquer des monnaies, et de les mettre en circulation pour leur commerce intérieur et pour leurs relations extérieures. Il suit de là que lorsqu'il fut établi des cotisations entre les villes de la ligue, chacune d'elles dut fournir à la caisse commune des monnaies frappées dans son sein, portant généralement ses propres types, et un signe particulier propre à faire reconnaître l'association au service de laquelle ces monnaies étaient affectées.

L'inspection d'un grand nombre de pièces qui réunissent ces deux caractères, savoir, le type d'une ville fédérée et le chiffre achéen, m'a convaincu qu'en effet les principales villes de la ligue ont fourni des monnaies d'argent, frappées à leurs propres coins, pour les dépenses communes. J'ai cru voir, parmi les monnaies attribuées exclusivement à la province d'Achaïe, des pièces qui appar-

Digitized by Google

tiennent aux villes d'Argos, de Patras, d'Égira, et à toutes les autres capitales des états fédérés. C'est ce fait principal que j'ai voulu prouver, en rappelant le souvenir des derniers efforts que les Grecs ont tentés pour maintenir la liberté de leur patrie.

Je me suis proposé aussi de montrer que la ville de Corinthe, en particulier, a frappé des monnaies d'argent pour sa cotisation aux dépenses de la ligue, ainsi que les autres villes confédérées. Comme ces monnaies, que je crois être le premier à publier, sont extrêmement rares, je me suis attaché à prouver que cette ville opulente ne tarda pas à fournir son contingent avec sa monnaie ordinaire, laquelle circula pour le service de la ligue, concurremment avec celle dont l'administration centrale avait déterminé les types.

Cette question m'a obligé d'en traiter une autre. Les personnes qui s'occupent d'antiquités n'ignorent pas qu'il a été élevé des doutes sur l'existence même d'une monnaie frappée à Corinthe. Des hommes éminemment recommandables par leurs lumières ont cru pouvoir soutenir que toutes celles qui portent des types corinthiens, et même la lettre distinctive *coph*, ont été fabriquées à Syracuse. Il fallait réformer cette erreur, et donner à Corinthe les monnaies qui lui appartiennent.

J'ai expliqué pourquoi cette ville fut constante dans la fabrication d'une monnaie uniforme, et pourquoi Syracuse et les autres colonies en imitèrent les monnaies, depuis une époque que je tâcherai de déterminer jusqu'à la destruction de leur métropole.

Plus on a dû s'étonner d'une opinion qui ravit à une

ville aussi commerçante que Corinthe la fabrication d'un signe indispensable dans tous les échanges, plus je dois apporter de soin à lui restituer sa richesse monétaire. Depuis long-temps, à ce qu'il me semble, les hommes éclairés sur ces matières devraient avoir réclamé contre un paradoxe trop facilement accrédité.

Le savant Eckhel ayant témoigné sur la réalité des monnaies de Sicyone et de Carthage la même incrédulité que sur celle des monnaies de Corinthe, j'ai cru que l'analogie qui existe entre ces questions devait m'engager à ne les point séparer, et j'espère, par la même raison, qu'on ne trouvera dans mon travail ni superfluité ni incohérence.

Si je traite de l'existence des monnaies propres à Carthage et à Sicyone, c'est aussi parce que les monnaies de ces deux villes circulent aujourd'hui vaguement dans les cabinets, exilées en quelque sorte de leur patrie. Tantôt elles sont faussement attribuées, sur la foi des initiales, à des villes qui n'y ont aucun droit; tantôt elles demeurent parmi les *incèrtaines*. Je veux, si cela m'est possible, faire cesser un pareil doute. Il semble que, dans l'ordre naturel, des villes telles que Corinthe, Sicyone et Carthage, n'aient pas dû se priver volontairement de l'exercice d'un droit commun à toutes les villes grecques, dès les premiers âges de l'invention de l'art monétaire. Mes recherches ont pour objet de prouver qu'elles en ont joui.

En traitant des monnaies de la ligue Achéenne, j'ai cru ne pas déplaire à mes lecteurs, si je plaçais sous leurs yeux le tableau chronologique des fastes de cette ligue, publié par le savant Bayer, dans le cinquième volume des *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*. Ce tableau,

qu'il a accompagné d'une Dissertation où éclatent les talens de l'auteur et sa profonde érudition, doit devenir l'excuse d'une erreur qu'il a commise en adoptant un système vicieux sur les monnaies de la ligue Achéenne. Cette erreur, qui consiste à appliquer à plusieurs villes les monnaies qui n'appartiennent qu'à une seule, a été trop amèrement critiquée. Elle doit être relevée sans doute; mais elle ne saurait nuire à la réputation d'un écrivain qui, en adoptant une idée fausse, n'a pas moins prouvé qu'il l'aurait évitée, s'il avait eu de plus nombreux matériaux.

Les faussaires ont contribué à répandre de l'obscurité dans l'explication des monnaies de la ligue. Il s'est glissé des médailles fausses dans les descriptions données par les auteurs. Toutefois, cet objet m'a paru de peu d'importance. Je n'ai jamais rencontré de ces pièces supposées, et il ne s'en trouve aucune à Paris dans le Cabinet du Roi.

Sur le tout, j'aurai peut-être rendu à la science quelque service, en classant dans un ordre géographique et en restituant à vingt villes grecques plus de trente médailles rejetées jusqu'à présent dans un seul canton du Péloponèse, et en signalant les monnaies propres à la ville de Corinthe et à ses colonies, qui ont été employées comme auxiliaires, de celles de la ligue.

INTRODUCTION.

Quoique, dans cette première partie de mon travail, je n'aie en vue que de faire connaître les monnaies dont la ligue Achéenne fit usage pendant sa longue durée, et d'éclaircir les doutes qui se sont élevés sur cette question, je n'ai pu me trouver sur le théâtre d'un des plus grands mouvemens politiques qui aient agité les anciens Grecs, sans être tenté de rappeler le souvenir des traits les plus importans de l'histoire de cette ligue. Ce travail m'a paru même indispensable, attendu que les médailles ne retraçant que partiellement les faits historiques, elles perdraient une partie de leur intérêt, si le lecteur ne pouvait saisir d'un seul coup d'œil l'ensemble de la mémorable révolution à laquelle elles appartiennent.

Cette ligue, sur laquelle Polybe, Tite-Live et Plutarque nous ont laissé des détails très circonstanciés, annonce, presque dès sa naissance, la crise fatale dont elle était plutôt le prélude que le préservatif. L'état de faiblesse où se trouvait la Grèce entière, par ses dissensions continuelles, par l'émigration vers l'Asie de ses jeunes guerriers, et par les vues ambitieuses des rois de Macédoine, tout disait que quelques succès éphémères de cette ligue, dus au génie d'un seul

homme, seraient insuffisans pour régénérer une nation depuis long-temps en décadence, et toujours moins susceptible d'une franche association.

Les rois de Macédoine ne surent jamais reconnaître l'intérêt qu'ils devaient prendre à cette fédération patriotique, ou le reconnurent trop tard. Les Étoliens n'y virent qu'un frein à leurs pirateries; les Lacédémoniens, qu'une réunion qui blessait trop leur incurable fierté. Quant aux Thessaliens, aux Thébains et aux Athéniens, trop voisins de la Macédoine et se méfiant trop de leurs forces, ils demeuraient dans une molle indécision et dans une fatale indifférence.

Les confédérés eux-mêmes portèrent bientôt dans leurs assemblées un esprit de parti qui en troubla et en interrompit souvent les délibérations, ou les rendit pernicieuses à la chose publique. Ils développèrent un caractère de férocité dont on gémit malgré soi quand on parcourt l'histoire de ces temps désastreux.

La sagesse d'un peuple simple dans ses mœurs, et encore recommandable par ses vertus, n'influa que faiblement sur les dispositions que chaque état confédéré porta dans les affaires générales; et Rome, qui, au faîte de la puissance, devait être plutôt l'alliée de la république Achéenne que sa rivale, au lieu de protéger une association qu'elle ne pouvait craindre, méditant lentement les moyens de l'assujettir, n'appréhenda pas le poids de l'empire colossal auquel elle

aspirait, et qui, après avoir désolé l'univers, devait l'accabler elle-même.

Philippe à Chéronnée, Alexandre à la prise de Thèbes, tous les successeurs de ce prince sur le trône de Macédoine, et Pyrrhus lui-même, avaient déjà marqué le moment où la Grèce avait cessé d'être libre.

La politique dévastatrice de ces guerriers avait dédaigné, dans le Péloponèse, la petite province d'Achaïe; mais elle avait toléré qu'elle demeurât sous la tyrannie de quelques citoyens corrompus et barbares; et la liberté, qu'on croyait avoir étouffée pour jamais, renaquit sous ce despotisme.

L'excès de l'oppression provoqua, dans cette partie du Péloponèse, la fameuse ligue qui prit le nom de la province où elle reçut sa naissance.

Ce fut vers la 124e olympiade, à peu près dans le temps où Pyrrhus, appelé par les Tarentins, portait ses armes contre Rome, que les villes de Dime, Patras, Tritée et Phares formèrent le premier noyau de la fédération, à laquelle se joignirent, peu de temps après, OEgium, Bure et *Carinia.* * Polybe observe que ces premières époques de la ligue sont marquées par la mort des successeurs immédiats d'Alexandre.

Cette association ne présenta, dans son principe, rien de remarquable, et l'histoire s'en occupe bien peu. Elle ne prit

* Polyb., lib. II, cap. 41.

Digitized by Google

une grande importance que lorsqu'elle eut pour chef un héros.

Aratus de Sicyone, après avoir ôté la vie au tyran Nicoclés, qui s'en était rendu maître, fit admettre cette ville à la confédération. Placé à la tête des armées, il se montra digne de les commander, par la prise de Corinthe, d'où il chassa les Macédoniens. Bientôt il devient l'âme de la ligue; elle s'agrandit par un effet de la confiance qu'il inspira dans tout le Péloponèse et dans quelques pays voisins.

Lacédémone hésite; des querelles intestines distraient l'attention des éphores et des deux rois : mais aussitôt que le fils de Cléonide, le fameux Cléomène, a obtenu la couronne, il opère la révolution la plus hardie et la plus extraordinaire : il se délivre du joug des éphores, et remet en vigueur les lois de Lycurgue.

Cette révolution annonce déjà le rival d'Aratus. Ces deux héros paraissent nés pour se disputer l'honneur de délivrer la Grèce des maux qui la précipitaient vers sa ruine, et de la ramener dans la route de la gloire.

Cléomène, affermi sur son trône, assuré de la confiance qu'il inspirait à ses compatriotes par un courage éprouvé et par les vertus qui font les grands hommes, ne put voir tranquillement s'élever, auprès de ses états, une république qui ne tendait à rien moins qu'à le détrôner ou à le réduire au rôle secondaire d'allié des Achéens. Trop grand par sa naissance

pour supporter une pareille alternative, trop sûr de ses talens militaires pour souffrir un rival, il conçut le dessein de commander les troupes de la ligue, ou de les combattre. Il fit solliciter auprès de l'assemblée des Achéens, ou plutôt il fit proposer à Aratus de lui céder son rang, et promit de mettre un grand prix à ce sacrifice. Mais ce préteur était trop sincèrement républicain pour faire acheter si cher l'alliance d'un roi de Sparte. Aratus, parvenu à son dixième généralat, couvert de lauriers, et peut-être jaloux de la réputation que Cléomène s'était acquise, s'opposa fortement à cette proposition, et s'exposa, par ce refus, aux dangers d'une cruelle vengeance. Confiant dans la bravoure de ses troupes, il était loin de penser que Cléomène, à la tête de ses Spartiates, pourrait devenir la terreur du Péloponèse.

La guerre éclate; les Achéens sont battus, Cléomène est partout triomphant; chaque jour la ligue perd quelque ville confédérée; le mal devient extrême; le Péloponèse est dans l'alarme et dans l'effroi.

Il était encore temps de sauver la patrie; Cléomène, devenu maître de Corinthe, demande une seconde fois le commandement des armées achéennes : Aratus s'y oppose encore. Son génie l'abandonne, et son ressentiment l'aveugle au point de le déterminer à remettre la destinée des Achéens entre les mains de ceux qu'il se glorifiait naguère d'avoir chassés de Corinthe.

Nous arrivons au moment le plus fatal de l'histoire de la ligue. De nouvelles calamités vont décider du sort des Grecs pour une longue suite de siècles. Cette nation pouvait être encore très puissante, si elle eût su connaître la mesure de ses forces, et si elle eût été capable de sentir l'avantage inappréciable de leur réunion. Mais c'est à l'époque où elle devait resserrer le plus fortement ses liens, qu'elle achève de se désunir.

Aratus ne dédaigne pas, après les nouvelles offres de Cléomène, de descendre au rôle d'intrigant. Certain des vœux qu'on faisait dans les villes associées pour que Cléomène en commandât les armées, il s'entendit avec les Mégalopolitains, et fit recevoir pour associé de la ligue Antigone d'Oson, tuteur du jeune Philippe, qu'il devait le plus en éloigner.

Antigone accourt à la tête de ses troupes, il les joint à celles des Achéens; il accable Cléomène, qui ose lui résister de front, et qui perd la bataille de Célasie. Ce prince prend la fuite, et se retire en Égypte, auprès de Ptolémée-Évergète, qui le reçoit d'abord froidement, mais qui le prend ensuite en affection, et le comble d'honneurs, lorsque l'illustre étranger l'a forcé, par la sagesse de sa conduite, à rougir de son premier accueil.

Ptolémée le console, il entre dans ses vues, et lui promet des secours pour le remettre sur le trône. Vain espoir; le roi d'Égypte meurt sans avoir rempli sa promesse, et l'infortuné roi de Lacédémone végète au milieu d'une cour corrompue,

Digitized by Google

gouvernée par une courtisane et par Sozibe, ministre des débauches de son maître.

Cependant Philopator ne peut s'empêcher d'admettre Cléomène dans ses conseils, et d'apprécier son mérite; mais Sozibe avait déjà résolu de perdre ce prince trop sage pour ne le pas mépriser; il n'ignorait pas qu'il avait tout à craindre de lui, si Ptolémée venait à l'écouter, et à rentrer en lui-même.

Plein de ses idées, dévoré par sa haine, Sozibe ne s'attacha auprès du roi qu'à peindre Cléomène des couleurs les plus noires. Selon lui, c'était un ambitieux dont il fallait craindre l'audace, et sur l'attachement duquel on ne devait nullement compter.

Ptolémée, prince faible, et distrait par ses honteuses passions, se livra au soupçon et à la crainte, et donna l'ordre de faire enfermer son hôte malheureux, ainsi que les officiers qu'il avait à sa suite.

Cléomène ne put résister à la douleur d'être le jouet d'un indigne roi, et d'avoir été trompé et humilié par des favoris chargés de bassesses et de crimes. Ayant trouvé le moyen de tromper ses gardes, il sort de sa prison, accompagné de ses amis; ils se répandent tous ensemble dans la ville, pour tenter d'irriter le peuple et de le soulever contre un gouvernement infâme; mais leur audace est sans effet: le peuple, accoutumé à la servitude, et peu disposé à s'émouvoir aux cris d'un étranger, se contente de l'admirer et de le plaindre.

Cléomène voit le danger qui le menace; et, pour ne pas tomber dans les mains de son persécuteur, il se tue, et tous ses compagnons d'infortune suivent courageusement son exemple. Ainsi finit un roi qui fut le dernier des Lacédémoniens, comme Philopémen fut ensuite le dernier des Grecs.

Avant de revenir sur Cléomène, je reprends la suite des affaires de la ligue.

Antigone, pour prix de son association, avait exigé qu'on lui livrât Corinthe, la clef du Péloponèse. Après la défaite de Cléomène, il s'empara de Sparte. Il admit les Lacédémoniens à la ligue, et retourna dans la Macédoine, en laissant des troupes à Corinthe. Sa mort suivit de près ces événemens.

Aratus respirait, et s'applaudissait du parti qu'il avait pris; il était vengé. La jeunesse de Philippe le rassurait: il se trompa en cela une seconde fois. Le jeune roi déploya bientôt son affreux caractère; il méprisa ses alliés, les fit servir à son ambition; il alla jusqu'à déshonorer leurs femmes, et commit ces excès dans la famille même d'Aratus.

La guerre que Philippe s'obstinait à faire aux Étoliens l'occupa long-temps. Il fit un traité avec Annibal, projeta la conquête de l'Italie, agrandit dans cet objet sa marine; et, tandis qu'il méditait cette invasion, il alla dans l'Asie dévaster des provinces éloignées de ses états, et il y commit, sans but et sans raison, des atrocités de tout genre. Constant dans le

Digitized by Google

crime, il marqua son retour par la plus horrible des ingratitudes et la plus noire des perfidies.

Aratus lui-même devint la victime de sa cruauté.

Le célèbre Philopémen succède alors à son compagnon d'armes et son ami : il déploie le grand caractère qui l'a rendu recommandable.

Lacédémone, qui tombe successivement sous le joug de deux tyrans, en est délivrée par ce grand homme. Nabis, et, après lui, Machanidas périssent sous ses coups, et Sparte est encore admise dans la ligue. Mais Philopémen, en poursuivant des Messéniens qu'il avait vaincus, tombe dans une embuscade; il est fait prisonnier, et Dinocrate, le plus grand ennemi de sa gloire, au lieu de respecter son vénérable adversaire, le condamne à la mort.

Lycortas, père de Polybe, vengea la mort de Philopémen, sans améliorer les affaires de la ligue. Le roi de Macédoine continuait à exercer une influence funeste sur cette confédération. Il ne cessait, pour ses propres intérêts, de jeter les Achéens hors des limites d'une simple défense.

Cette conduite irritait de plus en plus les Romains, ainsi que le roi de Pergame, qui fit alliance avec eux.

Philippe alors, entouré d'ennemis, déploie vainement de grandes forces et un grand courage. La bataille des Cynocéphales devint le terme de ses exploits et de ses forfaits. Obligé de recevoir la loi des Romains, qu'il avait bravés, et resserré

Digitized by Google

dans ses anciennes limites, il mourut avec la honte de s'être rendu indigne de l'héritage d'Alexandre, et d'avoir entraîné avec lui dans l'abîme ses propres sujets et la Grèce entière.

Persée, son fils, prince aussi faible qu'ambitieux, peu propre à la guerre, au lieu de travailler à la restauration de la Macédoine, et de fortifier les barrières qui le séparaient des Romains, les irrita par ses préparatifs de vengeance, et, après douze ans d'une guerre malheureuse, perdit sa couronne.

La Macédoine devient alors une province romaine. Rome accuse les Achéens d'avoir favorisé son ennemi. Elle ne dissimule plus son impatience de donner des fers à la Grèce. Bientôt elle ne traite plus avec la république Achéenne d'égal à égal; elle domine en souveraine. Tour à tour menaçante ou corruptrice, toujours impérieuse, elle ordonne la translation à Rome de mille Achéens qu'elle désigne elle-même, sous prétexte qu'ils se sont montrés les partisans de Persée; et ne manque pas de choisir ceux qu'elle juge les plus capables de voter dans les assemblées de la ligue et de la défendre.

La république Achéenne ne fut plus, dès cette époque, qu'un instrument dont Rome disposait à son gré. Des traîtres soudoyés, à la tête desquels s'était placé le perfide Callicrate, conspirèrent contre leur patrie, troublèrent les assemblées d'Égium, achetèrent des partisans déjà corrompus, et consommèrent par ces honteux marchés la ruine de la fédération.

La Grèce, qui voyait cette étrange manière de la combattre,

ne poussait aucun cri de ralliement, et demeurait plongée dans la douleur au milieu des plus sinistres présages.

C'est ainsi que tout conspirait contre la liberté du Péloponèse, depuis que les Macédoniens y étaient rentrés. Les Achéens les avaient reçus par désespoir; ils s'étaient battus pour eux sans courage. L'artificieuse Rome avait dirigé cette politique lâche et incertaine, qui fut la ruine de Persée, et qui perdit la ligue.

Après tant de victoires remportées par les Romains, la conquête de l'Achaïe n'était plus qu'un jeu pour leurs armées, et le triomphe futur de Mummius qu'une faveur préméditée. La guerre entre les deux républiques est déclarée sous divers prétextes. Corinthe résiste au consul favorisé, qui finit par s'en rendre maître. Il y exerce des cruautés inouïes, et la réduit en cendres. La Grèce est dans les fers; les autels de Jupiter-Libérateur sont partout renversés. Ce sera désormais *le peuple sacré*, *le sacré sénat* qui prendront la place des dieux, et qui partageront l'encens qui brûlait sur l'autel de la Patrie.*

* Les Grecs d'Asie furent ceux qui poussèrent le plus loin l'adulation à l'égard de leurs dominateurs. Dans toutes les grandes villes, les empereurs obtinrent un culte, tantôt pour eux seuls, tantôt concurremment avec le sénat de Rome, ROMAE. ET. AVGVSTO. Mais on reconnaît plus souvent sur la monnaie les preuves de ce culte particulier envers le sénat et le peuple romain personnifiés et qualifiés de ΙΕΡΑ ΣΥΝΚΛΗΤΟΣ. ΙΕΡΑ. ΒΟΥΛΗ. ou bien ΙΕΡΟΣ ΔΗΜΟΣ, qui signifient *le sacré sénat*, *le sacré conseil*, *le peuple sacré est honoré*, etc.

Tel est l'exposé rapide des principaux événemens que fit naître la célèbre ligue Achéenne, la seule qui, chez les Grecs, ait pu mériter ce titre : association toutefois imparfaite, et qui fut aussi meurtrière qu'infructueuse. Avec elle périt la liberté de ce peuple illustre, qui fit de la patrie son idole, mais de qui les divisions intestines altérèrent les vertus et anéantirent la force, et qui, loin de faire servir la philosophie et les arts à la grandeur nationale, n'y trouva qu'une cause de plus de dégénération et de ruine.

Il faut admirer Aratus, mais ne pas dissimuler ses erreurs. Effrayé de la puissance des Lacédémoniens, craignant que les hautes qualités de Cléomène n'altérassent l'équilibre de la ligue, peut-être aussi trop attaché au rang qu'il occupait dans cette confédération, où, pour la douzième fois, il exerçait la préture, il repoussa le roi de Sparte au lieu de l'accueillir, et appela au secours des Achéens l'ennemi le plus dangereux du Péloponèse.

Cléomène, plus franc et vraisemblablement plus désintéressé, ne démentit jamais le grand caractère que la nature lui avait départi. Ce prince, dit Plutarque, n'avait ambitionné le généralat des troupes achéennes que pour faire de grands biens aux villes confédérées : habile guerrier, fécond en ressources, ferme dans l'adversité, généreux et modeste dans le succès, plein de sentimens vraiment patriotiques, il pouvait seul sauver la Grèce, s'il existait encore des moyens de la préserver de l'oppression dont elle était menacée ; tandis, au contraire, que le

roi de Macédoine n'avait en vue que de la corrompre et de l'assujettir. Plutarque paraît n'avoir conçu aucun doute à ce sujet lorsqu'il dit qu'il valait mieux pour général de la ligue le dernier des Lacédémoniens qu'un roi à qui on donnait le titre d'allié, afin de se dissimuler la honte de l'avoir pris pour chef.

Sans doute en livrant ainsi les forces de la ligue à un prince qui ne pouvait manquer d'en abuser et de la dominer lui-même, Aratus ne s'aveuglait point sur les suites d'une si étrange associatiou ; mais sa jalousie envers Cléomène l'égara. Lorsqu'il eut remis Corinthe au pouvoir du roi de Macédoine, sa gloire fut ternie ; le héros n'existait plus.

Quoi qu'il en soit, on ne lira jamais sans émotion le récit de sa mort. Philippe, successeur d'Antigone, le fit empoisonner pour se délivrer d'un censeur incommode. Ainsi périrent, également malheureux, deux rivaux célèbres, l'un par le poison d'un prince qu'il avait follement agrandi, l'autre par sa propre main, et dans le désespoir où le réduisait le roi dont il sollicitait l'appui.

Mais l'estime ne sanrait entre eux être égale. Quand on supposerait que Cléomène eût conçu le dessein d'assujettir la Grèce, ce que Plutarque est bien éloigné de croire, comment voir rien de blâmable dans un semblable projet? Dans l'état d'épuisement où la Grèce était tombée, environnée d'ennemis qui s'acharnaient à la détruire, journellement déchirée par ses propres mains, un seul remède lui restait, c'était le choix d'un régénérateur qui, en la défendant, en devînt le monarque.

Digitized by Google

Cléomène était digne de cette noble mission : il semblait que la nature eût fait naître exprès ce grand homme *. Si la Grèce était incapable d'apprécier ses vertus, c'était à Aratus de le conduire à ce haut rang, et de sauver par là sa patrie. L'union de la Grèce eût opposé une barrière peut-être insurmontable aux intrigues de Rome et à l'audace des rois de Macédoine. Mais le caractère de ce peuple ne se corrigeait point. Polybe avait jugé les Grecs et prédit leur chute dans un seul mot : à Thèbes, disait-il, la turbulence gâte toutes les affaires ; à Athènes, c'est la violence.

* Si, au jugement que j'ai été fondé de porter sur les qualités brillantes de Cléomène, on opposait l'opinion que manifeste Larcher à la fin de sa chronologie d'Hérodote, j'opposerais à mon tour le sentiment de Plutarque, que Larcher affecte de ne pas nommer dans sa critique du malheureux roi de Sparte ; il le qualifie de tyran pour avoir réformé un gouvernement vicieux, et dans lequel les éphores avaient établi leur propre tyrannie. Larcher préfère les idées d'auteurs devenus dans cette occasion suspects et partiaux, tels que Polybe et Tite-Live, à celles de Plutarque, qui, avec de rares connaissances, un esprit juste et calme, jugeait avec sagacité, et d'après les idées reçues de son temps, de la réputation des grands hommes qui l'avaient précédé. Il est donc permis de ne pas adopter le jugement d'un auteur exagéré, qui ne cache pas sa partialité, et qui se dispense, en fait de critique, d'en suivre les lois les plus communes. Osons dire que Cléomène fut un des derniers rayons de la gloire hellénienne, et qu'il en eût été le régénérateur sans la jalousie d'Aratus, et sans les moyens perfides qu'employa ce général Achéen pour replonger la Grèce sous la domination macédonienne.

FIN DE L'INTRODUCTION.

Digitized by Google

DISSERTATION

SUR

LA LIGUE ACHÉENNE.

La ligue Achéenne a joué un trop grand rôle dans l'histoire grecque, pour que ses monnaies ne doivent pas nous inspirer de l'intérêt.

Cette ligue a subsisté pendant environ cent quarante ans. Le Péloponèse entier y a pris part. Les monnaies qu'elle a frappées sont le dernier monument de la liberté et de la grandeur des Grecs.

Cependant ce sujet n'a pas été traité comme il le mérite. De toutes les monnaies grecques, ce sont celles des Achéens qu'on a le plus de peine à classer convenablement dans les cabinets, par la raison que l'on ne connaît pas les villes auxquelles elles appartiennent. On a jusqu'à présent apporté si peu d'attention à les examiner, qu'elles demeurent entassées dans les plus riches collections sans utilité, soit pour l'histoire, soit pour la géographie. Le savant Eckhel, dans son Catalogue du cabinet de Vienne, n'a pas même donné la description de celles que ce cabinet renferme; il s'est contenté d'en faire le dénombrement.

Les faussaires ont contribué à répandre des incertitudes sur cette branche de l'antiquité. Bayer, savant académicien de Pétersbourg, dans son ouvrage intitulé *Numus Achaicus illustratus*, a publié, d'après Golzius et Beger, trois pièces qu'il donne aux Achéens en général, et qui sont évidemment fausses.

Digitized by Google

Je me suis proposé d'éclaircir, autant qu'il est en moi, ce que cette partie de la numismatique présente d'embarrassant.

En ce qui concerne la ligue Achéenne, on voit bien que je veux parler de la seconde, de celle où Aratus et Philopémen se firent remarquer par leurs talens politiques et militaires. Quant à l'ancienne confédération, qui fit tant d'honneur aux Achéens à cause de la sagesse de son gouvernement, elle existait au temps de Pythagore et avant ce philosophe.

Polybe, contemporain de Philopémen, est, de tous les auteurs anciens, celui qui nous a donné le plus d'instructions sur la seconde ligue. Il nous apprend que, par un de ses principaux règlemens, tous les pays confédérés devaient faire usage des mêmes poids, des mêmes mesures et d'une monnaie commune.[1]

Nous devons penser qu'en exécution de ce règlement, chaque ville principale de la confédération fabriquait une certaine portion des monnaies nécessaires aux dépenses générales, en se conformant aux règles qui lui étaient prescrites. Cette fabrication devait avoir lieu non seulement pour des monnaies de cuivre, mais encore pour des monnaies d'argent. La ligue occupant tous les pays renfermés depuis Messène jusqu'à Mégare, depuis Patras jusqu'à Lacédémone, et ses armées devant journellement se déplacer, il fallait indispensablement, outre la monnaie de cuivre, une monnaie d'argent pour la commodité du service. Au temps dont il s'agit, l'argent était très abondant dans le Péloponèse : Lacédémone, dégagée des lois de Lycurgue, en faisait frapper beaucoup elle-même. Eckhel observe, d'après

[1] *Καὶ νόμοις χρῆσθαι τοῖς αὐτοῖς καὶ σταθμοῖς μετροῖς καὶ νομίσμασιν, sive, ut legibus ponderibus mensuris iisdem, pecunia denique communi uterentur omnes.* Polyb. lib. II, cap. 27.

Platon, qu'il y avait à Sparte, au temps de ce philosophe, plus d'or et d'argent que dans tout le reste de la Grèce.[1]

Cependant ce savant et, après lui, Sestini ont pensé que chacune des villes confédérées ne fournissait son contingent aux dépenses de la ligue qu'en monnaie de cuivre, et que celle d'argent, la plus nécessaire à ce service, était frappée exclusivement dans la province d'Achaïe, et ne portait d'autres marques que celles de cette province.

Il résulterait de ce système que toutes les monnaies d'argent de la ligue, parvenues jusqu'à nous, auraient été frappées dans la province d'Achaïe, et ne porteraient, par conséquent, d'autres symboles que ceux de cette province.

Cette supposition me paraît dénuée de fondement. Je crois reconnaître sur les monnaies d'argent les signes les plus propres à nous convaincre qu'elles ont été fabriquées par des peuples différens.

J'avais manifesté précédemment mon opinion, non dans un écrit public sur ce sujet, mais dans le Catalogue de la nombreuse collection de médailles grecques que j'ai cédées au cabinet de sa majesté le roi de Bavière.

M. Sestini, qui a eu occasion d'examiner cette collection, et qui en a parcouru le Catalogue, n'a point admis la classification que j'avais adoptée pour l'arrangement de ces monnaies : il l'a combattue dans un écrit publié à Milan il y a peu de temps. Cet ouvrage tend à prouver que les seules monnaies qui appartiennent à la ligue Achéenne sont en bronze, et portent le nom des villes où elles étaient frappées; et que celles d'argent qui sont marquées du chiffre des Achéens appartiennent à l'Achaïe proprement dite, et nullement aux autres états confédérés.

[1] Eckhel., *Doct. num. vet.*, t. II, p. 278.

Digitized by Google

Les monnaies de bronze dont il donne un Catalogue et des gravures représentent, d'un côté, Jupiter, tenant une Victoire de la main droite. On lit ordinairement de ce côté un nom de magistrat, tel que ΝΙΚΙΟΣ, ΕΡΜΟΚΡΑΤΗΣ, ΚΛΕΑΡΧΟΣ. Au revers est une femme assise, tenant dans ses mains une couronne : la légende présente le nom entier d'une ville confédérée, comme, par exemple, ΣΙΚΥΟΝΕΩΝ., Sicyone, qui est suivi du mot ΑΧΑΙΩΝ.[1]

Cette description est exacte, et il est évident que ces monnaies ont été frappées dans les villes dont elles portent le nom, et qu'elles appartiennent à la ligue Achéenne.

Celles d'argent que Eckhel et Sestini rejettent, représentent une tête de Jupiter. On voit au revers le grand monogramme, composé des lettres initiales du mot ΑΧΑΙΩΝ. Ce monogramme se trouve rarement seul ; il est presque toujours entouré de petites lettres, tantôt liées ensemble, tantôt isolées, et il est souvent orné de divers symboles. On remarque que les monnaies de bronze sont rares, tandis que celles d'argent sont en très grand nombre. Le cabinet du roi en possède beaucoup plus de cent ; j'en ai possédé moi-même davantage.

Si j'ai compris ces monnaies d'argent parmi celles qui ont été frappées dans différens états associés à la ligue, et pour le service de cette confédération, c'est que je me suis convaincu que si elles ne contiennent pas en entier le nom de la ville qui les a fait frapper, elles en présentent le plus souvent les initiales ;

[1] Pausanias, cité par Bayer et par Eckhel, explique les types de cette monnaie. Il nous apprend que ce Jupiter est celui qui était honoré à Égium, sous le nom d'*Omogirius* ou le Congrégateur ; et que la femme que l'on voit au revers est Cérès-Panachéenne, qui favorisait la confédération. Ces deux divinités avaient leur temple aux environs d'Égium. Il est à présumer que ces deux temples étaient très anciens, et qu'ils dataient du temps de la première ligue.

qu'elles portent aussi généralement des symboles propres à ces villes, et quelquefois même le symbole réuni aux initiales.

Mais comme la classification que j'ai adoptée pour ces monnaies, dans le Catalogue de Munich, n'est accompagnée d'aucun raisonnement, M. Sestini n'ayant pas trouvé lui-même, pour l'appuyer, des motifs qui lui aient paru suffisans, s'est contenté de dire que ma méthode n'est fondée que sur de simples probabilités [1], et que nombre de difficultés s'opposent à ce qu'il la puisse adopter. Il préfère l'opinion de Eckhel; il est, par conséquent, nécessaire qu'avant de développer la mienne je fasse connaître en peu de mots celle de ce savant.

Eckhel divise son article *Achaïe* en deux parties. La première renferme les monnaies qu'il croit appartenir à l'Achaïe proprement dite, c'est-à-dire les monnaies d'argent. La seconde, celles qu'il donne exclusivement à la ligue Achéenne, et qui sont les monnaies de cuivre.

Ces dernières proviennent de diverses villes : il n'existe aucun doute à cet égard, puisqu'elles en portent les dénominations.

Quant aux premières, rien ne prouve, suivant lui, que les drachmes d'argent qui portent le chiffre achéen aient été frappées dans les divers états confédérés, et soient communes à toute la ligue. Il rejette totalement cette opinion, quoique Bayer et Froelich l'aient déjà proposée. [1]

Il est vrai que ces deux antiquaires la défendaient par des moyens insoutenables.

[1] *Havvi una certa tal quale probabilita per aderire a i tre sentimenti conformi, ma che per altro, molte sono le difficolta non che le congetture; e la mia opinione è quella di seguitare a descriverle sotto li Achei, etc.* (*Dissert. sopra le Medaglie degli Achei*, p. 21.) Je laisse au lecteur à examiner s'il y a conformité entre le sentiment de Bayer et le mien.

Bayer, dans son commentaire intitulé *Numus Ægiensis illustratus*, a reconnu que la souveraineté de la république Achéenne ne s'étendait nullement sur le droit dont jouissaient les villes confédérées de se gouverner par leurs propres lois, et qu'elle pouvait seulement les obliger à fournir, pour leur contingent, la monnaie déterminée par le congrès d'Égium, c'est-à-dire celle qui porte d'un côté la tête de Jupiter, et de l'autre le monogramme achéen. Cette première idée du savant académicien de Pétersbourg est juste; mais il s'est trompé dans l'interprétation qu'il a cru pouvoir donner aux lettres initiales, et aux petits monogrammes répandus dans le champ de presque toutes ces médailles. Il est surtout remarquable qu'il suppose qu'on y trouve des dates. [1]

Cette fausse interprétation consiste principalement à se persuader que toutes ces lettres, ou isolées, ou liées ensemble, représentent les noms de plusieurs villes associées pour la fabrication, et qui toutes auraient voulu paraître y participer. Par exemple, sur la médaille du trésor britannique de Haym, que cite Bayer, où se lisent les lettres QOP. N. M., ce dernier croit voir les initiales des trois villes de Corinthe, Nauplium et Megalopolis. Il explique de la même manière neuf médailles de ce genre, dont il donne aussi des gravures [2]. Il est aisé d'apercevoir, dans des explications si peu vraisemblables, combien un homme très savant peu s'engouer de fausses idées. Eckhel ne lui pardonne pas surtout d'avoir pu croire que ces monnaies contenaient une date. Le fait est que Bayer avait saisi une vérité; mais

[1] *Quintus et decimus, in his numis, habet præterea epocham achaicam* ZB. *adscriptam; annus achaicus* LXII. *est cum præturam gessit Eperatus. Hæc epocha, quæ sit, e fastis achaicis intelligetur.* Bayer, *Comment. acad. Petropol.*, t. v, p. 373.

[2] *Loc. supra cit.*, p. 362 et 363.

il l'a si mal développée, qu'Eckhel a cru pouvoir la présenter comme ridicule plutôt que de s'appliquer à la réfuter. Il en est résulté que celui-ci n'a voulu considérer les monnaies d'argent, portant le monogramme des Achéens, que comme frappées pour l'usage de la province d'Achaïe, à l'instar de celles d'Argos, de l'Arcadie, de la Thessalie et de tant d'autres pays de la Grèce.[1]

Fraelich n'a fait qu'adopter l'idée de Bayer : aussi Eckhel n'a-t-il pas cru devoir lui répondre directement.

Il y a apparence que le savant administrateur du cabinet de Vienne n'avait pas sous les yeux une suffisante quantité de ces monnaies achéennes d'argent, pour les comparer entre elles.

Il eût été à désirer que les deux savans critiques dont je parle, Eckhel et Sestini, ne se fussent pas renfermés dans une négative absolue, l'un sur l'opinion de Bayer, l'autre sur la mienne, et qu'ils eussent appuyé leurs dénégations par des raisonnemens et des preuves.

Peut-être que s'ils eussent pris cette peine, la vérité se serait manifestée sans efforts à leurs yeux, et qu'elle aurait déjà cessé d'être un problème.

Les monnaies de la ligue Achéenne appartiennent à deux époques faciles à distinguer. Les premières furent frappées dans les vingt-cinq années qui précédèrent la préture d'Aratus; les autres, pendant les cent vingt ans environ qui s'écoulèrent depuis l'admission de ce général au commandement des armées jusqu'à la destruction de Corinthe.

Celles de la première époque présentent d'un côté la tête de Jupiter, et de l'autre les deux lettres AX, lesquelles occupent tout le champ. On n'y voit ni symboles ni lettres initiales; il

[1] Eckh. *Doct. num. vet.*, t. II, p. 230.

y en a en argent et en bronze. Elles furent toutes fabriquées dans l'Achaïe proprement dite. Je ferai la description de celles que nous possédons, dans le Catalogue qui va suivre.

Celles qui entrèrent dans la circulation sous Aratus, et, après lui, conservaient la tête de Jupiter et le chiffre achéen AX. Elles dûrent être toutes du même poids, suivant qu'elles étaient d'argent ou de cuivre. Il fut fait à cet égard, ainsi que je l'ai dit d'après Polybe, un règlement général.

Ce renseignement donné par Polybe, le seul que nous possédions, a besoin d'être expliqué. Quand cet auteur nous dit que la république Achéenne ne se servait que d'une monnaie uniforme, il ne peut avoir entendu qu'il n'existât qu'une monnaie de cuivre, ni que la monnaie d'argent fût fabriquée dans un seul pays. Ces faits n'étaient nullement nécessaires pour maintenir l'uniformité décrétée par la confédération.

S'il en eût été autrement, c'est-à-dire, si toutes les monnaies d'argent eussent été frappées dans une des villes de l'Achaïe proprement dite, ainsi que le veulent Eckhel et Sestini, il faudrait supposer l'une de ces deux choses, ou que les villes associées auraient payé la totalité de leur contingent en espèces de cuivre, ou que chaque province aurait fait acheter dans l'Achaïe la monnaie d'argent dont elle aurait eu besoin pour payer sa cotisation.

Or la raison s'oppose à ces deux moyens. Les payemens en espèces de cuivre se seraient élevés difficilement à la somme exigée. D'une autre part, on n'aurait acheté l'argent monnayé qu'avec des pièces d'ancienne fabrique, ou avec des lingots. Cette dernière opération n'aurait été ni équitable, ni commode, ni même convenable pour des peuples qui se liguaient de leur plein gré, et qui ne pouvaient perdre dans cette union l'usage

de faire battre leur monnaie, qui était une des dépendances les plus précieuses de leur autonomie. C'est ce que reconnaît le savant académicien de Pétersbourg, lorsqu'il dit : *Sed mihi numi achaici omnes liberâ populi achaici republicâ cusi videntur.*

Ce qui était nécessaire pour caractériser les monnaies de la ligue, indépendamment du poids réglé par les statuts, c'était d'abord que toutes ces monnaies, quelque part qu'elles fussent fabriquées, portassent un signe commun, propre à la confédération. Ce signe fut les lettres AX., initiales du mot ΑΧΑΙΩΝ. Cette manière de marquer la monnaie de la ligue était un honneur rendu à la province où la fédération avait commencé, et où ce type avait été adopté dans les premiers temps.

Mais ces monnaies pouvaient et devaient porter, outre ce signe commun, un symbole particulier à la ville ou au pays qui les mettait en circulation : ceci faisait partie du droit public. Les symboles particuliers des villes étaient une propriété. Une ville ne les usurpait pas sur une autre; l'Achaïe ne se serait appropriée ni le loup d'Argos, ni le Pégase de Corinthe.

Or c'est précisément là ce qui peut aujourd'hui nous les faire reconnaître; et c'est d'après cette idée que j'ai cru devoir les classer.

Les lettres AX. prouvent qu'elles appartiennent à la confédération; les symboles déjà connus des villes confédérées nous montrent quelles sont celles qui les ont fait frapper.

Lors donc que nous rencontrons une monnaie d'argent qui porte le monogramme AX. et les symboles de quelqu'une de ces villes, nous devons conclure qu'elle appartient à la confédération, et qu'elle a été frappée par la ville dont elle porte ou les lettres initiales ou les symboles.

Digitized by Google

Quant à la monnaie de cuivre, la seule qu'Eckhel et Sestini veuillent reconnaître pour appartenir réellement à la ligue, son existence est une nouvelle preuve que les villes qui la faisaient frapper fabriquaient aussi des monnaies d'argent. Les payemens que chaque canton avait à faire exigeaient ces deux espèces de monnaie. Celle d'argent formait les sommes principales; celle de cuivre servait pour les appoints. Aucun particulier n'aurait pu payer la totalité de sa taxe sans cette monnaie secondaire; on ne pouvait non plus s'en passer pour les besoins des armées: l'une était aussi nécessaire que l'autre.

Il est bien vrai qu'il y eut des villes du second ordre qui ne fabriquèrent pour la ligue que des monnaies de cuivre; telles sont *Aséa, Asiné, Éva, Pallentium* et plusieurs autres. Mais cela provient de ce que ces villes, subordonnées à une métropole, ne jouissaient en aucune occasion du droit de fabriquer de la monnaie d'argent; elles recevaient du chef-lieu celle qui leur était nécessaire. Tel était généralement le droit public : il ne serait pas difficile d'en donner un grand nombre d'exemples.

On rencontre cependant deux villes qui, antérieurement à la ligue, n'offrent aucune monnaie d'argent, et qui en ont fabriqué pour cette fédération; ce sont *Caphia* dans l'*Arcadie*, *Ægira* et *Pellène* dans l'*Achaïe*. Apparemment ces deux villes acquirent à cette époque de nouvelles richesses, et s'élevèrent à un nouveau degré de considération.

Quant aux métropoles, qui jouissaient constamment du droit de mettre en circulation de la monnaie d'argent, elles ont donné à la ligue de la monnaie d'argent et de la monnaie de cuivre.

Avant de soumettre à mes lecteurs le Catalogue des monnaies d'argent que je crois pouvoir attribuer à la ligue, je place sous

Digitized by Google

leurs yeux un tableau des villes que Sestini reconnaît pour avoir frappé des monnaies destinées à la confédération, mais des monnaies de cuivre seulement. J'indique à côté de cette liste les villes qui ont fabriqué des monnaies d'argent; elles sont au nombre de seize. La province d'Achaïe ayant aussi frappé des monnaies d'argent avant Aratus pour l'usage de la ligue, je l'ai placée à la tête de la liste.

SOMMAIRE GÉOGRAPHIQUE

DES MONNAIES D'ARGENT DE MA COLLECTION, ET DE CELLES DE BRONZE PUBLIÉES PAR SESTINI.

Villes qui ont frappé des médailles d'argent dont j'ai possédé une collection.

Achaia,	*in genere.*
Ægira,	*Achaiæ.*
Ægium,	*idem.*
Ægina insula,	*Argolidis.*
Antigonea,	*Arcadiæ.*
Argos,	*Prov. et Civitas.*
Caphia,	*idem.*
Corinthus,	*Achaiæ.*
Epidaurus,	*Argolidis.*
Lacedæmon.	
Megalopolis,	*Arcadiæ.*
Megara,	*Atticæ.*
Messena,	*Prov. et Civitas.*
Patras,	*Achaiæ.*
Pellene,	*idem.*
Tegea,	*Arcadiæ.*

Villes qui ont frappé des médailles de bronze, publiées par Sestini.

Achaia,	*in genere.*
Ægira,	*Achaiæ.*
Ægium,	*idem.*
Alea,	*Arcadiæ.*
Antigonea,	*idem.*
Asea,	*Argolidis.*
Asine,	*idem.*
Caphia,	*Arcadiæ.*
Carinaea,	*Achaiæ.*
Cleone,	*Argolidis.*
Corinthus,	*Achaiæ.*
Corone,	*Messeniæ.*
Epidaurus,	*Argolidis.*
Eva,	*Arcadiæ.*
Hermione,	*Argolidis.*
Megalopolis,	*Arcadiæ.*
Megara,	*Atticæ.*
Messena,	*Regio et Urbs.*
Pagae,	*Atticæ.*
Pallentium,	*Arcadiæ.*
Pellene,	*Achaiæ.*
Phiala,	*Arcadiæ.*
Pelius,	*Achaiæ.*
Sicyon,	*idem.*
Stymphalus,	*Arcadiæ.*
Tegea,	*idem.*
Thisoa,	*idem.*

Je n'ai cité dans le tableau qu'on vient de voir aucune ville dont je n'aie possédé quelque monnaie d'argent. Toute la question est de savoir si les caractères auxquels j'ai cru les reconnaître ne m'ont pas trompé.

J'ai cru voir sur chaque pièce, 1°. un signe commun, et propre à toute la confédération; 2°. un signe particulier à la ville où elle a été fabriquée.

Maintenant je vais présenter le Catalogue raisonné de ces monnaies. Je l'ai divisé en six classes.

Dans la première, je comprends les monnaies d'argent et de cuivre de la ligue, antérieures à Aratus. Elles ont toutes été frappées, comme je l'ai dit, par la province d'Achaïe proprement dite; elles contiennent simplement le chiffre de la fédération, sans aucun autre chiffre accessoire.

Dans la seconde, je place les monnaies qui se distinguent seulement par les symboles des villes où elles ont été fabriquées: elles appartiennent à Égine, Mégare, Lacédémone.

Dans la troisième, je comprends les monnaies qui ne portent aucun symbole, mais seulement les lettres initiales du nom de la ville; ce sont celles d'Antigonée et de Tégée.

Dans la quatrième, je range celles où l'on trouve un symbole ajouté aux lettres initiales, soit que ces lettres présentent un monogramme ou qu'elles soient isolées. Les villes qui nous offrent ce double caractère sont Argos, Caphia, Élis, Épidaure, Mégalopolis et Messène.

La cinquième classe se compose des médailles frappées dans des villes de la province d'Achaïe, mais qui agissaient en leur propre nom, quoique comprises dans cette province. Ces villes sont au nombre de cinq; savoir : Ægira, Corinthe, Patras, Pellène, Sicyone.

Digitized by Google

La sixième classe enfin ne renferme que des monnaies de la ville d'Ægium, chef-lieu de la ligue.

C'est dans cet ordre que je vais décrire toutes ces médailles.

CATALOGUE GÉNÉRAL RAISONNÉ

DES MÉDAILLES D'ARGENT

DE LA LIGUE ACHÉENNE.

TAB. I.

PREMIÈRE CLASSE.

MONNAIES DES PREMIÈRES ÉPOQUES DE LA LIGUE.

n° 1. Tête de Jupiter à droite.

℞. AX. en monogramme dans une couronne de laurier, sans aucune marque accessoire dans le champ.

Cette monnaie, qui est d'un beau travail, et dont les exemplaires sont rares, est incontestablement des premières que les Achéens firent frapper avant qu'Aratus parvînt à la préture. Ce fut alors que la nouvelle république, qui augmentait ses forces militaires avec le nombre de ses associés, voulant apporter de la simplicité dans son système financier, ordonna que les monnaies versées par chaque peuple au trésor commun, seraient toutes d'un même poids et au même titre.

Avant cette époque, il n'y a qu'incertitudes dans le régime qui concerne la république naissante; on voit pourtant, par la

pièce décrite ci-dessus, que cette confédération avait une monnaie propre, marquée du chiffre achéen. TAB. I. n° 1.

Si l'on se borne à ces premiers temps, on peut dire, avec le savant de Vienne, qu'il n'y avait à l'usage de la ligue qu'une seule monnaie d'argent.[1]

On rencontre aussi quelques monnaies de bronze avec la même tête de Jupiter, et le monogramme achéen dans la couronne de laurier; elles doivent avoir été frappées à cette première époque de la ligue. On peut les voir aux deux côtés de la médaille n° 1 de la même planche. Je les cite à cause de leur rareté. J'ai fait connaître, dans le cours de ma Dissertation, que la législation achéenne régla aussi tout ce qui avait rapport à la monnaie de cuivre.

[1] *Fuere ergo i nummi communi achaicæ monetæ, ex ratione qua tot alii nummi, seu Macedones, Thessali, Bœoti, et quidem in Peloponeso quoque Argivi et Arcades communem habuere monetam.* ECKHEL., *Doct. num.*, t. II, p. 230.

Digitized by Google

TAB. I.

SECONDE CLASSE.

MONNAIES D'ARGENT QUI PORTENT SEULEMENT LES SYMBOLES DES VILLES QUI LES ONT FAIT FRAPPER.

ÆGINE.

n° 2. 1. Tête de Jupiter à droite.
℞. Grand monogramme des Achéens, autour duquel trois autres petits monogrammes et un poisson au-dessous.

n° 3. 2. Autre, portant le même poisson et trois autres monogrammes.

n° 4. 3. Autre, sur laquelle se trouvent le même poisson et deux monogrammes seuls.

L'ancienne Égine, si fameuse par sa marine, par son industrie mercantile, par ses richesses métalliques et par ses malheurs, ne fut pas la dernière à embrasser le parti de la ligue; elle y fut admise dès le moment où le Péloponèse fut délivré de la domination macédonienne. Elle avait besoin d'être protégée; le voisinage d'Athènes ne cessait de lui causer de l'inquiétude, et elle ne pouvait prévoir rien de favorable dans les affaires de l'Asie et de la Macédoine.

Malgré la protection de la ligue et celle de Philippe, elle ne fut point secourue lorsque les Romains, réunis aux Étoliens et au roi de Pergame, vinrent l'attaquer; et Sulpicius, qui s'en était emparé, la céda aux Étoliens, qui traitèrent les habitans en esclaves, et vendirent cette conquête à Eumène II pour 20 talens. Attale, qui se trouva peu de temps après dans la Grèce, désirant réconcilier son frère Eumène avec les Achéens, que la prise d'Égine avait irrités, envoya des ambassadeurs à l'assem-

blée des états pour traiter de cette réconciliation. Les ambassadeurs proposèrent 120 talens de la part d'Eumène, pour être employés, disaient-ils, aux frais des réunions achéennes. Cassandre, natif d'Égine, présent à l'assemblée, prit la parole; et, après avoir rappelé les disgrâces que les Éginètes, associés à la république Achéenne, avaient essuyées, il dit :

« Sulpicius nous a fait esclaves, et nous a livrés aux Étoliens : « ceux-ci ont vendu l'île à Attalus. Si Eumène fait tant de cas de « votre amitié, pourquoi vouloir l'acheter à prix d'argent? un « moyen sûr de l'acquérir, c'est de rendre la liberté à mes infor- « tunés compatriotes. »

Il s'opposa à ce que la proposition de ce prince fût acceptée, dans l'espoir d'améliorer le sort des Éginètes. Non seulement la ligue refusa avec dédain les 120 talens, mais encore il fut ordonné que les statues qui avaient été décernées au roi de Pergame, dans les villes de la dépendance des Achéens, seraient abattues.

Archon et Polybe virent ensuite Attale à Élatée; et, par l'appui de ces deux amis, Eumène fut réintégré auprès de la ligue; mais les intérêts d'Égine furent oubliés. Ceci se passait peu avant la défaite de Persée. On peut donc calculer que la prise d'Égine par Sulpicius est à peu près de l'an de Rome 582, et 163 avant Jésus-Christ.

Égine, sous les Romains, recouvra son ancienne population, et jouit de nouveau de son droit d'autonomie, que Rome accorda à toutes les villes grecques soumises à son obéissance.

On ne voit aucune lettre initiale du nom d'Égine ni aucun monogramme sur les monnaies que cette île fit frapper pour la ligue; mais elle a suppléé à cette espèce de silence par un symbole qui lui est propre.

Lorsque la monnaie de cuivre commença d'être admise dans

TAB. I. n° 4. le commerce, les Éginètes furent des premiers à faire usage de ce métal; ils employèrent pour type de ces sortes de monnaies deux poissons placés à rebours l'un de l'autre. On remarque aussi un de ces poissons, comme symbole, sur leurs médailles d'argent du temps de la ligue. Ce poisson avait auparavant la forme d'un dauphin; mais sur les monnaies frappées pour la confédération, les Éginètes en changèrent la forme. La raison de ce changement provient sans doute de la nécessité où ils se trouvèrent de distinguer leur symbole de celui des Patréens, qui présente constamment un dauphin. Leur poisson n'offrit plus qu'une forme allongée, qui n'indiquait aucune espèce déterminée.

MÉGARE.

n° 5. 1. Tête de Jupiter à droite.

℞. Le grand monogramme achéen, ΑΧ, ayant d'un côté la lettre Π, et de l'autre Τ, au-dessous ΘΟ, et au-dessus la lyre, d'une forme égale à toutes celles que Mégare employa constamment.

n° 6. 2. Autre, semblable avec ΑΤ et Φ. On en connaît d'autres avec la même lyre, qui portent les lettres ΘΟ et ΚΑ, et une seconde ΔΩΡΟ; l'une et l'autre se trouvent dans le cabinet du roi.

Mégare fut aussi du nombre des villes alliées le plus anciennement à la ligue. Plutarque assure que le fruit de la prise de Corinthe fut l'association de Mégare, de Trésène et d'Épidaure.[1]

La position de cette ville, entre Thèbes et Athènes, exigeait la protection de la ligue, et elle lui fut plusieurs fois utile. La ville de Pagès, qui était sous sa dépendance, fit frapper une monnaie de bronze, suivant le système monétaire de la ligue.

[1] Tom. VIII, p. 105.

Cette médaille se trouve au Cabinet du Roi; on peut l'ajouter au Catalogue de Sestini. TAB. I.

Mégare honorait Apollon d'un culte particulier. Pausanias donne le principal motif de ce culte. Il dit qu'Alcathoüs, fils de Pélops, soupçonné d'être le meurtrier de son frère Chrysippe, se réfugia auprès du roi de Mégare, qui lui accorda sa fille en mariage; que s'étant ensuite occupé à fortifier la ville, Apollon l'aida dans ce travail. Le même auteur ajoute que, de son temps, on montrait la pierre sur laquelle Apollon avait posé sa lyre. En confrontant les monnaies ordinaires d'argent et de bronze de Mégare avec celles que cette ville fit frapper pour la ligue, on reconnaît parfaitement que la lyre conserve toujours la même forme. Cette uniformité m'a paru décisive pour justifier mon opinion sur la classification des trois médailles décrites ci-dessus. Toutes les lettres ne sont employées que pour désigner des noms de magistrats. La lyre seule suffisait pour faire reconnaître Mégare.

LACÉDÉMONE.

Tête de Jupiter à droite. n° 11.

℞. Monogramme achéen, AX; diverses lettres liées ensemble, et constamment les bonnets des dioscures.

La dévotion des Lacédémoniens pour les fils de Tyndare se manifeste sur toutes les monnaies d'argent qu'ils firent frapper, soit pour leur propre usage, soit pour la cotisation de la ligue.

Ce ne fut jamais qu'à regret que les Spartiates se dévouèrent à la ligue achéenne. Trop fiers de l'antiquité de la race de leurs rois et de leur ancienne domination, il était difficile de leur inspirer l'idée d'une association dans laquelle ils ne devaient être

Digitized by Google

TAB. I.

que les égaux des autres peuples. Mais les circonstances auraient dû substituer à cette fierté plus de sagesse et de prévoyance. C'est ce dernier sentiment que nous devons supposer avoir animé Cléomène, lorsqu'il demanda aux Achéens l'honneur de les commander.

Après la bataille de Célasie, gagnée sur ce prince par Antigone, les Lacédémoniens épuisés consentirent à entrer dans l'association achéenne. Peu après, tombés sous la tyrannie d'Agis et de Machanidas, ils reprirent les armes contre la ligue. Philopémen battit le tyran, et le fit périr. Nabis succéda à Machanidas, et le surpassa en cruauté. Philopémen tua ce nouveau maître de sa propre main, et mourut lui-même par la férocité des Messéniens, alliés de Sparte, qui le firent prisonnier. Lycortas, qui lui succéda, vengea la mort de son général et de son ami, et admit solennellement à la confédération les villes de Sparte, de Messène, d'Abie, de Thurie et de Phare.

Alors la fédération parut reprendre une nouvelle consistance; mais ce secours était insuffisant et tardif. La crainte et le découragement avaient refroidi tous les esprits. C'était le fruit de l'ambitieuse politique du sénat romain, qui, après avoir vaincu Annibal, projetait déjà l'empire universel. Ses commissaires commencèrent par déclarer que, si les Lacédémoniens, les Corinthiens ou les Argiens se détachaient de la ligue, Rome ne se mêlerait point de cette séparation. Les Romains cessèrent même bientôt de dissimuler leur plan : ils ordonnèrent peu de temps après que Corinthe, Argos, Lacédémone et Orchomène renonceraient à la ligue.

Les monnaies de Lacédémone pour la ligue ne portent d'autre signe distinctif que les bonnets des dioscures. Ces deux symboles dûrent paraître suffisans pour les faire reconnaître; et nous ne

pouvons nous-mêmes douter aujourd'hui que les monnaies marquées de ce signe ne lui appartiennent, puisqu'il n'était propre à aucune autre. TAB. I.

TROISIÈME CLASSE.

MONNAIES QUI NE PORTENT AUCUN SYMBOLE, MAIS SEULEMENT LES LETTRES INITIALES DU NOM DES VILLES.

ANTIGONÉE.

1. Tête de Jupiter à droite, même grand monogramme AX; d'un côté AN, et de l'autre, au bas, CΩ. n° 5.
2. Autre, avec le petit monogramme, composé des lettres ΠA.
   Il y en a une dans le Cabinet du Roi, avec les initiales CΩΠ.

La noble Mantinée ne paraît sur les monnaies de la ligue que sous le nom d'Antigonée. Prise et reprise plusieurs fois par les Achéens et par les Lacédémoniens, en proie à des factions qui se succédaient l'une à l'autre, elle fut constamment le théâtre des cruautés les plus inouïes. Les réactions étaient toujours meurtrières et les vengeances toujours terribles.

Antigone s'étant emparé de cette ville, les principaux habitans furent massacrés, d'autres furent envoyés en Macédoine, chargés de fers; le reste fut vendu, et les sommes qui provinrent de cette vente furent distribuées, en grande partie, aux Macédoniens. Aratus ayant été chargé de repeupler la ville, son premier soin fut d'en changer le nom; et, pour complaire au roi, il l'appela *Antigonée*. Dès lors elle fut associée à la ligue, et ce ne fut que sous le règne d'Hadrien qu'elle reprit son ancien nom.

Digitized by Google

TAB. I. Ces faits nous enseignent pourquoi les monnaies d'argent qu'elle a fournies à la ligne sont toujours marquées AN; elles sont même en assez grand nombre dans tous les cabinets. Les initiales du nom de la ville y sont toujours les mêmes, et le nom seul du magistrat y varie.

TAB. II.

TÉGÉE D'ARCADIE.

N° 18. 1. Tête de Jupiter.

℞. Même grand monogramme AX, aux côtés duquel T et E seulement.

2. Autre, avec le monogramme ΘΗ.

L'Arcadie fut, de toutes les provinces du Péloponèse, la plus constante à l'association achéenne. Tégée y occupait la première place, lorsqu'après la bataille de Leuctres, Épaminondas, voulant garantir le pays des incursions des Lacédémoniens, qui en étaient très voisins, rassembla dans une seule ville les habitans des pays environnans, et lui donna le nom de Mégalopolis; elle fut aussi appelée la *nouvelle ville*. Depuis lors, Tégée ne jouit plus du rang de capitale de l'Arcadie. Cette dignité fut réservée à Mégalopolis.

Tégée, avant la fédération, faisait frapper ses propres monnaies : celles de cette époque sont plus rares en argent qu'en bronze. La cause de cette rareté peut s'expliquer, en disant que, lorsque Tégée était capitale, elle apposait sur ses monnaies le nom de la province. Le nombre de ces pièces est encore considérable. Après l'établissement de Mégalopolis, elle perdit cette prérogative; et alors seulement elle fit frapper une monnaie, avec des types particuliers, dont le dessin fait reconnaître cette belle époque des arts de la Grèce. Les monnaies d'argent de Phénée et de Stymphale sont du même temps et de la même

beauté : l'une et l'autre de ces villes appartiennent à l'Arcadie; mais il paraît que, dans le cours de la ligue, elles s'abstinrent de fabriquer des monnaies qui portassent le chiffre achéen. TAB. II.

De ces quatre villes, nous n'avons donc jusqu'à présent pour la ligue que des monnaies de Tégée et de Mégalopolis; celles de cette dernière sont en très grand nombre. On peut voir dans le Catalogue de M. Mionnet les nos 17, 34, 42, 49, 56, 65. J'observerai seulement, au sujet du n° 49, que le symbole ne représente pas la mâchoire de sanglier, symbole ordinaire des Étoliens, mais le *pedum*, ou bâton de Pan, signe qui ne se trouve que sur la monnaie des Arcadiens. L'erreur ne peut provenir que du peu d'exactitude des graveurs de cette époque, et de leur peu d'habileté. Je puis en dire autant de la corbeille ou ciste des nos 17, 34 et 65 du même Catalogue, employés comme symboles sur ces médailles. Je crois que l'objet qu'on a pris pour une corbeille est plutôt le syrinx, qui est consacré, ainsi que le *pedum*, au dieu Pan. On peut, pour s'en convaincre, confronter ces médailles avec celles de l'Arcadie frappées avant la ligue; on reconnaîtra que le syrinx a toute la forme de ces corbeilles prétendues.

Je ferai remarquer aussi que, sur les monnaies de Mégalopolis, qui portent le chiffre achéen, il y a des monogrammes en plus grand nombre que sur celles de Tégée, où souvent on n'en rencontre aucun. Je donnerai la raison de cette singularité à la fin de ce Catalogue.

Digitized by Google

TAB. I.

QUATRIÈME CLASSE.

MONNAIES SUR LESQUELLES ON VOIT LE SYMBOLE ET LES LETTRES INITIALES DES VILLES QUI LES ONT FAIT FRAPPER.

*ARGOS.

n° 6. Tête de Jupiter à droite.

℞. Même grand monogramme AX; au-dessus, la lettre A; au-dessous, tête d'un loup avec son cou.

Quoique la ville d'Argos fût très riche et très peuplée, quoiqu'elle fût à la tête d'une association très considérable de bourgs et de villes, et qu'elle eût été constante dans son alliance avec les Achéens, je n'ai rencontré dans mes recherches que cette seule pièce que j'aie pu attribuer avec assurance au service de la ligue. Serait-ce qu'Argos aurait été autorisée à faire recevoir sa propre monnaie pour les dépenses communes? Aurait-elle versé au trésor celle des Corinthiens, qui avait cours dans tout le Péloponèse? On peut le croire. Ces conjectures paraissent d'autant plus vraisemblables qu'elles sont confirmées par la rareté des monnaies des Messéniens et des Corinthiens, frappées pour la fédération, et qu'on sait que la république Achéenne manqua souvent de numéraire.

Les médailles ordinaires d'Argos sont très communes dans les cabinets, parce qu'elles furent frappées pour le service de toutes les provinces de l'Argolide; c'est une raison de plus pour présumer qu'Argos payait son contingent avec cette espèce de monnaie.

Toutes ces médailles ont pour type un loup, ou la tête seule, ou

la partie antérieure d'un loup courant. Pausanias dit qu'Apollon était très honoré dans cette province, à cause d'un événement qui avait pourtant plus de rapport avec Corinthe qu'avec Argos. Il rapporte que le territoire de Corinthe étant infesté par des loups, Apollon montra aux Argiens un arbre dont l'écorce pulvérisée, et mêlée avec de la viande, empoisonnerait ces animaux, répandus sans doute aussi dans l'Argolide; et qu'en mémoire de ce bienfait, ils bâtirent une chapelle pour y honorer le dieu sauveur, sous le nom d'Apollon-Lycéen [1], provenant du mot ΛΥΚΟΣ, *loup*. TAB. I.

CAPHIA.

Tête de Jupiter à droite. n° 7.

℞. Le même monogramme ΑΧ; à gauche Κ, à droite Α, et au-dessous une petite tête de Minerve, casquée, tournée à droite.

J'en ai vu deux autres, sans la tête de Minerve, qui ont les deux lettres ΚΑ, l'une à gauche, l'autre à droite; la première a au-dessus ΑΥ, et au-dessous ΣΩ; sur la seconde, mêmes lettres ΚΑ, et d'autres lettres qui tiennent la place de ΑΥ et de ΣΩ.

Au rapport de Pausanias, les Caphiens se disaient originaires d'Athènes; ils firent parade de cette parenté sur la monnaie frappée pour la ligue : on y voit la tête de Minerve, telle qu'elle fut toujours représentée à Athènes sur le métal de bronze, longtemps même après l'époque de la destruction de la liberté des Grecs.

[1] Il semble que la tradition d'où Pausanias emprunte ce fait n'est pas justement rapportée, ou qu'elle est fausse. On trouve dans la Mythologie beaucoup d'Apollon-Lycéens qui ont plus de rapport avec le soleil qu'avec des faits particuliers concernant ce dieu.

TAB. I.

ÉLIS.

n° 9. 1. Même tête de Jupiter, même monogramme achéen AX, autour duquel NI et ΣΩ, au-dessous FA, au-dessus un aigle.

2. Autre, avec FA et AY, sans aigle.

3. Autre, avec FA, AY et ΣΩ seulement.

4. Autre, avec FA.K, et un petit monogramme, et le foudre à l'exergue.

5. Tête de Jupiter, derrière laquelle on lit ΚΑΛΛΙΠΠΟΥ.

℞. Même grand monogramme achéen, autour duquel diverses lettres liées ensemble, au-dessous le foudre.

Pindare appelle l'Élide le territoire du maître des dieux, dans son ode à Thrasybule, neveu de Théron, roi d'Agrigente. Les Éléens jouissaient de beaucoup de considération, à cause de la célébration des jeux olympiques. Cette province était plus particulièrement consacrée à Jupiter; et c'est par le respect qu'on lui portait qu'elle était tranquille au milieu des agitations du Péloponèse. Je ne vois que Philippe qui ait osé attaquer la ville d'Élis; mais ce fut infructueusement.

Quoique les habitans d'Élis aient laissé beaucoup de monnaies fabriquées pour la confédération achéenne, il paraît, par ce que nous en dit Polybe, que ces peuples ne lui furent pas très dévoués. On les voit se ranger du côté des Étoliens toutes les fois que ceux-ci ont des démêlés avec la ligue, soit directement, soit comme alliés des Lacédémoniens. Le droit de passage qu'ils accordaient toujours aux Étoliens, confirme ce que divers auteurs ont dit que l'Élide était habitée, en grande partie, par des peuples venus de l'Étolie; et nous savons que rien n'était plus sacré que les liaisons qui unissaient les peuples sortis d'une même patrie. Il paraît donc certain que la fabrication des monnaies de l'Élide,

Digitized by Google

pour la fédération, a été souvent interrompue. Ce n'est qu'après la défaite de Philippe par les Romains, que ces monnaies se sont multipliées. Alors, dit Polybe, tout le Péloponèse fut en paix, et la république Achéenne put jouir de ce nouvel état de choses. TAB. I.

Les monnaies frappées à cette seconde époque se distinguent des précédentes par une rudesse de style qui annonce la décadence de l'art. Les anciennes monnaies de l'Élide sont au contraire remarquables par l'élégance et la beauté du dessin. Ces médailles, antérieures à la ligue, étaient encore attribuées, il n'y a pas long-temps, aux peuples de la Toscane qui portaient le nom de *Falisci*. Richard Payne a relevé cette erreur.

La foudre, et plus rarement l'aigle, symboles ordinaires des Éléens, se retrouvent sur les monnaies qu'ils ont fabriquées pour la ligue. A ces symboles se joint constamment, à côté du grand monogramme AX, le digamme Æolien F, suivi d'un A. Ce digamme ne se rencontre sur aucune autre monnaie du Péloponèse. Richard Payne, savant anglais, a le premier fait remarquer qu'il est formé de deux Γ, présentant par leur réunion un signe semblable à notre F, et qu'il est Æléen, au lieu d'être latin, comme on l'avait supposé[1]. Il a d'autant plus de raison que tous les voyageurs qui, depuis la publication de son ouvrage, ont parcouru l'Élide, en ont rapporté une abondante quantité de monnaies plus anciennes, qui offrent le même digamme. Je crois seulement pouvoir ajouter que la lettre, ou plutôt l'aspiration F, ne se rencontre hors de l'Élide que sur quelques monnaies de Thèbes en Béotie, où elle est employée comme initiale de noms de magistrats, tel que EYFAPA.

Quant à l'abondance des monnaies achéennes que j'attribue

[1] Payne, *Essais analytiques sur l'Alphabet grec*, etc.

TAB. I. aux Éléens, on peut en trouver la raison dans la richesse de cette province commerçante, et chez qui les jeux olympiques répandaient beaucoup de numéraire.

ÉPIDAURE.

n° 10. 1. Tête de Jupiter à droite.

℞. Même monogramme achéen, A.X.; au-côté gauche Σ:, au-dessus ΘΕ, au-dessous un serpent entortillé.

2. Autre, avec NI et KO, et le même serpent au-dessus du grand monogramme.

3. Autre, avec ΣΠ et ΣΙ, et le même serpent.

4. Autre, avec A.T.A et E.

Le symbole du serpent caractérise constamment la monnaie que la ville d'Épidaure fit frapper pendant le cours de la ligue. C'est pourquoi je n'ai pas hésité d'attribuer les trois premiers numéros à cette ville. Quant au quatrième, je n'ai pu l'admettre qu'à cause de la lettre E qui est à l'exergue, parce que cette lettre peut figurer comme un monogramme qui renfermerait EΠ. J'ai été autorisé à l'admettre comme initiale du nom de la ville, par deux motifs : 1°. parce qu'elle se trouve comme monogramme, ou isolée, sur des monnaies ordinaires de cette ville; 2°. parce que les trois lettres A.Y.A qui restent, sont des initiales de noms propres : on sait que les lettres initiales de noms de magistrats, n'excèdent jamais le nombre de trois. Ce principe est de règle en numismatique. J'en donnerai bientôt la raison, en parlant des magistrats éponymes.

La ville d'Épidaure, fameuse par le temple d'Esculape, était de l'association Argienne. Cependant elle faisait frapper sa monnaie particulière en argent et en bronze; et ce fut là une raison pour qu'elle fournît son contingent en monnaies qu'elle-même

Digitized by Google

avait fabriquées. Le théâtre immense et indestructible que j'y ai vu, suffirait pour annoncer sa grande population et ses richesses. On ne saurait, par conséquent, refuser d'admettre cette ville au rang de celles qui frappèrent des monnaies pour le service de la ligue. Elle lui fut associée peu après la prise de Corinthe par Aratus; et elle lui demeura fidèle jusqu'à la fin, c'est-à-dire pendant plus de cent ans. TAB. I.

MÉGALOPOLIS D'ARCADIE.

1. Tête de Jupiter laurée à droite. n° 12.

℞. Même grand monogramme AX., au-dessus Θ.P, dans le champ Θ.N, au-dessous M.

2. Même tête.

℞. Même grand monogramme, au-dessus bâton pastoral, rien dans le champ, à l'exergue M.

3. Autre, au-dessus du monogramme un B, au milieu du champ AE, au-dessous M. et la flûte de Pan.

La ville de Mégalopolis était très voisine de Lacédémone, et, par conséquent, la plus exposée de celles qui faisaient partie de l'association Arcadienne. Épaminondas, qui la fonda après la bataille de Leuctres, pour arrêter les incursions des Spartiates, y appela les habitans de plusieurs villes voisines. On lui donnait communément le nom de *nouvelle ville*. Ses monnaies indiquent que le culte de Pan y était en honneur, ainsi que dans toute l'Arcadie. Les symboles de ce dieu se trouvent aussi sur des médailles du même canton, appartenantes à la ligue, et qui portent, par cette raison, le grand monogramme AX. Ils y sont constamment accompagnés de la lettre M, et de diverses autres lettres qui varient; tandis que celle-là demeure toujours. D'après des indications si claires, je n'ai pas dû hésiter de les admettre comme

TAB. I. monnaies de la ligue, appartenantes à Mégalopolis. Ces preuves sortent du cercle des conjectures; elles font classer ces trois monnaies parmi celles de la ligue, aussi justement que toutes celles qui ont précédé et qui vont suivre.

Ce même fait, savoir, que la lettre initiale du nom de la ville ne varie point, et que les lettres initiales qui l'accompagnent, désignant les magistrats, changent souvent, ce fait, dis-je, peut servir à classer géographiquement un grand nombre de monnaies qui laissent encore des doutes au sujet du pays auquel elles appartiennent : telles sont beaucoup de médailles d'Alexandre, de Lysimaque et d'autres rois.

Je me propose de revenir sur ce dernier sujet, et d'appuyer mon opinion par des exemples.

MESSÈNE.

n° 14. 1. Tête de Jupiter à droite.

℞. Monogramme achéen AX.; au-dessus les lettres ΜΕ. liées ensemble, à côté du monogramme ΣΕ, au bas ΧΠ.

2. Même tête à gauche, même grand monogramme, au-dessus Μ., au bas un trident debout.

Les Messéniens se rendirent célèbres parmi les peuples du Péloponèse, par les guerres sanglantes qu'ils eurent à soutenir contre les Spartiates. Pausanias nous a conservé l'histoire de ce peuple, aussi brave que malheureux. La ville de Messène était un des boulevards de la péninsule. Sa citadelle, sur le mont Ithome, passoit pour une des principales forteresses du Péloponèse, et sa population suffisait pour la défense du pays. Quand ses habitans, chassés de leur patrie par leurs ennemis, y furent revenus, le voisinage des Lacédémoniens les mit dans la

nécessité de s'unir avec ces ambitieux voisins; et souvent, pendant la durée de la ligue, ils furent victimes de leur fidélité à ce parti. TAB. I.

La ville de Messène se rendit puissante par son commerce maritime. Son port, que Pausanias appelle *port des Achéens*, annonce par ce nom qu'elle avait notamment de grandes relations avec l'Achaïe.

Quant aux monnaies qu'elle fut obligée de fournir à la fédération, elles sont bien moins nombreuses que celles des Éléens, quoique ces derniers aient été très peu constans dans leur alliance avec la ligue. Je n'en ai point rencontré d'autres que celles dont je viens de donner la description. La seule raison que j'aie pu trouver de cette rareté, est que la monnaie d'argent ordinaire des Messéniens, étant de la même forme et du même poids que celles de la ligue, pouvait être admise dans les cotisations, comme celle de Corinthe et d'Argos, par exception à la loi et pour la commodité des payemens.

Le monogramme ME., placé sur une des deux monnaies que je cite, prouve invinciblement qu'elle appartient à la ville de Messène, ou à la province des Messéniens. Ce monogramme est celui qu'on voit constamment sur les monnaies, soit d'argent, soit de cuivre, de cette ville ou de sa province.

Le lettre M pourrait désigner la ville de Mégalopolis, comme celle de Messène; mais, dans les deux cas, elle appartiendrait encore à une ville de la ligue.

Digitized by Google

TAB. I.

CINQUIÈME CLASSE.

MONNAIES DES VILLES DE LA PROVINCE D'ACHAÏE QUI FIGURENT EN PROPRE.

ÆGIRA.

n° 4. 1. Tête de Jupiter à droite.

℞. Même grand monogramme A X., dans le champ A A K I, initiales du nom d'Alcibiade; au-dessus la partie antérieure d'une chèvre bondissant.

L'Achaïe comprenait quatre départemens, qui avaient chacun leur chef-lieu. Patras dominait dans la partie occidentale, Ægium dans celle du nord, Sicyone dans la Sicyonie, et Corinthe dans la Corinthie.

Ægira est du nombre des villes de l'association d'Ægium. Elle employa souvent le type de la chèvre sur sa monnaie ordinaire de cuivre; elle s'en servit aussi comme symbole sur la monnaie d'argent, frappée pour l'usage de la ligue.

Strabon et Pausanias nous disent que cette ville s'appelait anciennement *Hypérisia*. Suivant Pausanias, elle changea de nom à cause d'un événement qui la délivra d'une invasion des Sicyoniens. Ce furent, disait-on, des chèvres qui facilitèrent le stratagème par lequel ces derniers furent mis en fuite [1]: de là le nom d'Ægira [2], et le type de la chèvre sur ses monnaies. Eckhel ne fait pas mention de cette origine. Je suppose que les Égirates voulurent par là honorer Jupiter, qui paraissait s'être servi des chèvres, ses nourrices, pour sauver la ville.

Les traditions du pays portaient en effet que Jupiter était né à Ægium, et qu'il avait été nourri par une chèvre.

[1] Strab. L. VIII, p. 592. [2] Pausan. L. VII, c. 26.

Ce culte put devenir un motif pour que la ville voisine d'*Ægium* prît le nom d'*Égira*, qu'elle s'attachât particulièrement au culte de Jupiter, et qu'elle adoptât le type de la chèvre. TAB. I.

Un pareil type est commun à toutes les villes dont le nom dérive de Αἴξ, *capra*, quoiqu'elles se distinguent par une orthographe particulière. On lit sur les monnaies d'Ægium du Péloponèse ΑΙΓΙΕΩΝ., ou ΑΙΓΙΩΝ ; sur celles d'Ége de l'Éolide ΑΙΓΑΕΩΝ., et rarement ΑΙΓΙΕΩΝ., et ΑΙΓΑΙΩΝ ; sur celles d'Ége dans la Cilicie ΑΙΓΕΑΙΩΝ., plus rarement ΑΙΓΑΙΩΝ., et ΑΙΓΕΩΝ. Mais ce type de la chèvre qui se reproduit toujours sur ces monnaies, cause quelquefois de l'embarras quand il s'agit de les classer.

Quant à la ville d'Ége de Macédoine, elle n'était pas autonome, et, par conséquent, elle n'avait point de monnaie qui lui fût propre. Cette ville fut nommée *Édesse* jusqu'au règne de Caranus, premier roi de Macédoine, qui lui donna le nom d'*Ége*. Un motif religieux amena ce changement. Ce conquérant ayant surpris cette ville à l'aide d'un troupeau de chèvres qui le guidait au milieu d'un brouillard, attribua ce secours à la protection de Jupiter ; et, en mémoire de cet événement, il donna à la ville le nom d'*Ége*, qui rappelait la nourrice de ce dieu. Ce fut par le même motif que les premiers rois de Macédoine firent de la chèvre le type le plus ordinaire de leurs monnaies. Telle était du moins la tradition accréditée : aussi voyons-nous sur les plus anciennes monnaies des rois de Macédoine, d'un côté une chèvre à genoux, et de l'autre un carré creux. Mais aucune de ces médailles n'appartient à des villes, par la raison qu'aucune ville du royaume n'avait droit d'en frapper. Le type de la chèvre, après les plus anciens rois, se retrouve sur la monnaie de bronze de Philippe v, père de Persée, mais non sur celle du fils.

On la voit aussi sur les médailles autonomes de diverses villes

Digitized by Google

TAB. I.

de la Macédoine, sous le gouvernement romain. Quelquefois ces médailles représentent deux de ces animaux. Beger les a pris pour des chevaux qui combattent l'un contre l'autre.[1]

Divers auteurs ont attribué à Ége de Macédoine non seulement un beau médaillon d'argent, mais encore deux autres petites médailles de bronze qui ne lui appartiennent point. Eckhel a relevé cette erreur : il fait voir que ce médaillon doit appartenir à l'Éolide. Il cite les villes de Cyme et de Myrrhina, qui firent frapper des monnaies semblables, et, en outre, celles de Lébédus et de Smyrne, villes de l'Ionie.

J'ajoute qu'Ége de l'Éolide, Magnésie du Méandre, et Héraclée du Latmus, en fabriquèrent du même genre.

Au sujet de la médaille d'Héraclée, Eckhel ne diffère du sentiment de Pellerin, qui l'attribue à l'Héraclée de la Lincestide, que pour lui préférer l'Héraclée de la Sintique : ainsi ils sont l'un et l'autre dans l'erreur. Ces deux villes, soumises aux rois de Macédoine[2], ne pouvaient pas frapper de semblables médailles en leur propre nom.

Sous les Romains, il n'y eut que Thessalonique et Amphipolis qui eurent la faculté de fabriquer des médailles de la forme de celle dont il s'agit, et du même métal. Le médaillon de Pellerin ne peut donc appartenir qu'à l'Héraclée d'Ionie, située près du Latmus.

[1] *Thesaur. Brandeb.*, tom. 1, p. 484.

[2] Quoique je dise que la Sintique appartenait à la Macédoine, ce n'est que sous Philippe qu'elle y fut adjointe; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'avant Philippe les peuples de cette contrée ne firent frapper aucune monnaie, et qu'ils se servaient de celles des Thassiens et des autres peuples qui avaient un commerce dans l'intérieur.

TAB. I.

CORINTHE.

1. Tête de Jupiter à droite.
℞. Grand monogramme A.X.; d'un côté A, de l'autre Σ.; au-dessus le cheval Pégase, sous les jambes duquel la lettre K. n° 8.
2. Autre, avec ΠA en monogramme.
℞. Même cheval, sans autre accessoire que les lettres ΠA en monogramme.

On a vu qu'un des premiers exploits d'Aratus fut la prise de l'Aero-Corinthe, d'où il chassa les Macédoniens. Cette place, le boulevard du Péloponèse, en serait devenue l'un des plus forts soutiens, si les Macédoniens n'eussent été rappelés par l'imprudence du même général; faute qui hâta la ruine de la ligue et celle de toute la Grèce.

En considérant la puissance de l'ancienne Corinthe, sa population et ses richesses, on devrait s'attendre à trouver en très grande quantité les monnaies qu'elle dut fournir pour son contingent aux dépenses de la fédération. Nous voyons cependant le contraire. Rien n'est si rare, en numismatique, que la monnaie de Corinthe, frappée pour la ligue. A peine, pendant l'espace de trente ans, ai-je pu découvrir celles qui se trouvent à la première planche, et qui sont actuellement dans le cabinet du roi de Bavière. On n'en voit aucune dans celui de Paris, ni dans celui de Vienne. Suivant une note de Sestini, que ce savant a bien voulu me communiquer, il y en avait une marquée de la lettre *coph*, dans le cabinet d'Ainslie, sans le symbole du Pégase; et Beger, dans son *Thesaurus Brandeburgensis*, en cite une semblable. [1]

[1] Tom. I, p. 447.

TAB. I. La rareté des monnaies de Corinthe avec la marque de la ligue achéenne me paraissait trop remarquable pour que je ne l'attribuasse pas aux causes que j'ai déjà exposées à l'occasion d'Argos et de Messène. En effet, j'étais encore plus fondé pour Corinthe que pour ces deux dernières villes. Corinthe, qui avait déjà rempli de ses monnaies tout le Péloponèse, dut facilement obtenir des états achéens que sa monnaie ordinaire d'argent fût admise par exception dans le trésor de la ligue. L'expérience avait sans doute appris aux Achéens qu'il fallait adopter quelques modifications à la loi générale.

Quant à l'époque où cette admission fut décrétée, on pourrait croire que ce fut celle où Antigone-d'Oson reprit possession du gouvernement de Corinthe. Le payement de ses troupes et celui des autres dépenses du gouvernement macédonien, pourraient avoir occasionné cette modification; d'autant qu'il s'agissait d'une monnaie déjà accréditée, et dont l'admission facilitait les opérations de la ligue.

Je terminerai cet article par une observation qui concerne la lettre K, placée sous les jambes du cheval Pégase, sur la médaille décrite ci-dessus, au n° 1. Quoiqu'on sache que les Corinthiens varièrent bien peu la forme et les types de leurs monnaies, et quoiqu'ils y eussent toujours conservé le *coph*, comme initiale du nom de la ville, il est bien prouvé que pendant le cours de la ligue ils y employèrent aussi la lettre K. C'est ce que nous tâcherons de démontrer bientôt d'une manière plus particulière et plus convaincante.

Digitized by Google

TAB. II.

PATRES ou PATRAS.

1. Tête de Jupiter à droite. n° 15.

℞. Même grand monogramme AX, à gauche ΣΕ, à droite ΠΑ, au-dessus AP, liés ensemble, et au-dessous un dauphin.

2. Autre; au-dessus ΣΩ, et le même dauphin au-dessous.

3. Autre, avec le dauphin au-dessus, et aux deux côtés du grand monogramme A·Π.

4. Autre; aux deux côtés du même monogramme AE.A, au-dessus ΠΑ, et au-dessous le dauphin.

5. Autre, au-dessus ΠΑ, et au-dessous le dauphin, sans aucune lettre dans le champ.

Il y a dans le cabinet du roi d'autres monnaies d'argent qui portent également les lettres ΠΑ, initiales du mot *Patres*, et le plus souvent ces deux lettres sont précédées d'un A. On peut les voir dans le Catalogue de M. Mionnet, aux n°s 21, 31, 71, 75, 78. Ces monnaies nous prouvent que Patras fit frapper une grande quantité de pièces d'argent pour le service de la ligue; mais elles nous montrent, de plus, un fait qui n'est pas moins intéressant; c'est que cette ville fut très constante à retenir le nom d'*Aroé* qu'elle avait porté avant celui de *Patres*. Elle reçut ce dernier nom, suivant Pausanias, de Patræus, fils de Préygènes, roi de Lacédémone. Ce prince réunit trois villes dans une seule. Ces villes étaient Aroé, Anthéa et Mésatè.

Il paraît que Patres avait été le chef-lieu de l'ancienne ligue achéenne : c'est apparemment par cette raison qu'elle renfermait un temple de Jupiter-*Panachéen*. Polybe nous apprend qu'il avait été construit sur la montagne qui domine la ville, à l'endroit sans doute où est aujourd'hui la forteresse de Patres, ouvrage des Vénitiens.

TAB. II. Les lettres ΠΑ. sont constamment employées sur toutes ces monnaies, comme initiales du nom de *Patres*. Il est à remarquer que l'A, ou le monogramme AP, initiales du nom d'*Aroé*, y manquent rarement. L'absence de ces lettres, quand elle a lieu, provient le plus souvent de ce que le nom des magistrats empêchait le graveur de les y placer. Parfois même les lettres ΠΑ. (*Aroe Patrensis*) sont isolées, sans aucune mention de magistrats.

Un signe qui empêche pareillement de confondre ces monnaies avec celles des autres villes de la ligue, c'est le dauphin, symbole de Patras. On sait qu'il désigne le culte de Neptune, dieu très vénéré dans cette partie du Péloponèse.

Jusqu'à présent on ne s'était pas aperçu que les monnaies de cette ville, antérieures à la ligue, soit en argent, soit en bronze, présentassent également le nom d'*Aroé*, exprimé par un monogramme. Ce fait, qui me paraît certain, est assez important pour que je le fasse remarquer.

Les légendes des monnaies dont il s'agit portent en toutes lettres les noms de divers magistrats, telles que ceux-ci : ΜΗΤΡΟΔΟΤΟΣ, ΜΕΝΕΚΛΕΟΣ., et celui de la ville ΠΑΤΡΕΩΝ. De plus, on remarque toujours dans le champ un monogramme spécial, qui varie peu, et par l'absence seulement de la lettre E. Les antiquaires n'ont vu dans ce monogramme que le mot de ΠΑΤΡΕΩΝ. Mais, comme ce mot se trouve déjà tout entier dans la légende, on ne peut pas l'avoir employé deux fois sans une intention particulière. Je crois y trouver le nom de ΑΡΟΕ, lié avec celui de ΠΑΤΡΕΩΝ.

Ce double emploi du nom de la ville donne lieu de croire que quelque ancien monument offrait ainsi réunis les deux noms d'Aroé et de Patras, et que les habitans avaient attaché à ce chiffre des idées religieuses.

Digitized by Google

TAB. II.

Cette espèce de culte, tantôt pour l'ancien nom d'une ville, tantôt pour le nouveau nom, n'est pas sans exemple dans l'histoire de la Grèce. Devenue colonie romaine, la ville de *Patres* ne cessa point d'imprimer le nom d'Aroé sur sa monnaie, jusqu'au règne de Gallien. Nous y lisons constamment cette légende : C. ou col. A.A., PATR. ou PATRENSIS. Or ces premiers mots abrégés ne peuvent s'expliquer que par *Colonia Augusta, Aroeana, Patrensis.*

On conçoit que si les habitans de *Patres,* attachés au nom d'*Aroé* avant la ligue, conservèrent ce sentiment avec tant de constance sous l'empire romain, ils ne dûrent pas s'y montrer moins dévots dans le temps de la ligue. Cette considération nous explique pourquoi nous trouvons presque toujours sur la monnaie de Patres, frappée pour la ligue, la lettre A, imprimée seule, à côté du chiffre achéen, ou au-dessus; tandis que les les lettres ΠA. se trouvent placées de l'autre côté. Cette lettre ne saurait être prise pour l'initiale d'un nom de magistrat, puisque les noms des magistrats sont exprimés par des lettres qui varient presque toujours. Elle nous représente donc le nom d'*Aroé,* tout comme les lettres ΠA. nous donnent celui de *Patres.*

Divers antiquaires ont attribué à Patras une monnaie de bronze, qui représente d'un côté la tête de Jupiter, et de l'autre un aigle, près duquel se trouvent les lettres ΠATP., en un monogramme; tandis que d'autres lettres sont répandues dans le champ, et varient constamment. J'en ai trouvé une grande quantité au voisinage d'Amphipolis, dans les quartiers qui approchent le plus de la Péonie. Ce fait est devenu pour moi un motif de les attribuer au roi *Patraeus,* qu'on a supposé avoir régné dans cette partie de la Thrace, la plus voisine de la Macé-

TAB. II. doine, peu de temps après Persée. Ce prince s'empara vraisemblablement d'une partie des provinces dont Philippe avait agrandi ses états. A défaut d'autres témoignages, j'en trouve la preuve dans un beau médaillon d'argent, dont il existe beaucoup d'exemplaires. Ce monument intéressant représente sur la face principale une tête d'Apollon, laurée, et au revers un guerrier qui se défend avec le bouclier macédonien. Un semblable type ne permet pas de douter que la Macédoine n'ait été le théâtre de la victoire. Il y a lieu de croire que *Patraeus* s'empara de la côte nord qui borde le Strymon, et qui s'étend jusqu'à Amphipolis.

Il serait bien étonnant que ce prince, de qui nous avons d'autres monnaies d'argent, en assez grande quantité, ne nous eût point laissé de monnaies de cuivre. J'ai déposé au cabinet de Munich plus de vingt exemplaires de celle dont je parle, et que j'ai toutes découvertes dans les environs de Sérrès.

A l'occasion de *Patraeus*, je joindrai encore ici une note relative à *Adaius*, dont Pellerin a fait un magistrat de la ville d'Héraclée de la Sintique. Il cite deux médailles de bronze, qui portent les lettres HP., liées ensemble, et suivies de la lettre Σ. Il conclut de là que ces lettres sont les initiales du nom d'une ville d'Héraclée de la Sintique, et que le mot *Adaius* est le nom d'un magistrat. Cette opinion a été suivie jusqu'à présent.

J'ai découvert à Amphipolis plusieurs médailles également de bronze, qui portent pour légende le nom de ΑΔΑΙΟΥ, avec des monogrammes différens. Cette variation des monogrammes m'a paru prouver que les lettres HP, ou toute autre, sont elles-mêmes des initiales de noms de magistrats; et j'en ai conclu qu'*Adaius* ne peut avoir été qu'un roi de quelque contrée limitrophe de la Macédoine.

PELLÈNE.

TAB. II.

Tête de Jupiter, laurée, à droite. n° 16.

℞. Le monogramme achéen, autour duquel on voit constamment les lettres ΠΑΑ, au bas ΑΥ en monogramme, et le trident.

La ville de Pellène, située entre Sicyone et Égée, et qui a fait frapper la monnaie que je viens de décrire, ne saurait être celle que Pline place dans l'Arcadie, puisque le symbole du trident nous éloigne absolument de cette contrée. Il faut donc donner cette monnaie à Pellène d'Achaïe. Le dialecte dont on voit que cette ville se servait, fait connaître qu'elle était habitée par les Doriens, qui en avaient chassé les Ioniens, après en avoir été bien accueillis, et avoir fraternisé avec eux.

Eckhel, qui ne connaissait de cette ville qu'une monnaie frappée sous Caracalla, avec la légende ionienne, paraît surpris que Pellerin attribue à la même ville une monnaie frappée par la mère de cet empereur, avec la légende dorienne ΠΑΑΑΗΝΑΙΩΝ; tandis que celle du fils porte ΠΕΑΛΙΝΕΩΝ. Mais il n'est pas impossible que la même ville, à peu près à la même époque, ait employé deux dialectes différens. La ville de Temnus de l'Éolide employa, sous les premiers empereurs, l'un et l'autre de ces dialectes. Il m'est donc permis de conclure que les deux médailles citées par Eckhel sont de la même ville, d'autant plus que la Pellène d'Arcadia n'était pas connue par ses monnaies du temps de la ligue, et qu'elle ne pouvait pas l'être davantage sous le règne de la famille de Septime-Sévère, époque de la décadence générale du Péloponèse. Je crois que nous ne possédons point de monnaies de la Pellène d'Arcadie.

Plutarque fait mention de Pellène d'Achaïe, au sujet d'une

TAB. II. victoire qu'Aratus remporta sur les Étoliens. Il raconte un fait assez curieux. Les Étoliens, étant entrés dans Pellène, se battaient entre eux pour le pillage. Dans le désordre, un capitaine se saisit d'une fille d'une rare beauté; il la déposa dans le temple de Diane; et, pour attester qu'elle était sa propriété, il plaça sur sa tête un casque à trois aigrettes, qu'il portait lui-même. Aratus les surprit, et le bruit du combat ayant fait courir cette fille vers la porte avec son casque, les soldats, frappés de sa beauté et de sa haute taille, la prirent pour Bellone, qui venait accorder la victoire aux Achéens. Cette illusion augmenta le courage des troupes d'Aratus, et jeta l'épouvante parmi les Étoliens, qui prirent la fuite avec précipitation.

Quant aux médailles de Pellène, frappées pour la ligue, j'en ai vu un assez grand nombre, sans autre variation que celle des monogrammes; et il est à remarquer que ces monogrammes sont toujours isolés : j'en donnerai plus bas le motif.

SICYONE.

n° 17. 1. Tête de Jupiter.

℞. Même grand monogramme ΑΧ., au-dessus Σ, au-dessous un pigeon volant.

2. Autre, avec le monogramme ΠΑ., au-dessus ΔΕ., dans le champ, au bas, le même oiseau.

3. Autre, avec Μ. au-dessus, Τ. dans le champ, et le même oiseau au-dessous.

4. Autre, avec ΣΙ. au-dessous du grand monogramme, et Ξ.Τ. dans le champ, sans la colombe.

La ville de Sicyone, illustre par son ancienneté et ses richesses, ne se distingua pas moins par ses écoles de peinture et de sculpture, et notamment par les chefs-d'œuvre de

Digitized by Google

Lysippe, l'un des plus fameux artistes des beaux temps de la Grèce. TAB. I.

Opprimée, comme tant d'autres villes du Péloponèse, par des tyrans que soutenaient les rois de Macédoine, Aratus l'affranchit de ce joug ; et, après avoir fait périr Nicoclès, le dernier de ses oppresseurs, il la fit admettre à la confédération achéenne.

Elle en accrut considérablement l'importance, et elle dut, par la même raison, lui fournir un contingent de monnaies considérable.

Toutes celles qu'elle fit frapper pour cet objet sont marquées d'une colombe, les ailes déployées. Ce type est le plus commun de sa monnaie antérieure à la ligue ; il y figure avec la chimère. Les n°s 1, 2 et 3 présentent la colombe telle qu'on la voit sur ces premières monnaies ; c'est le symbole caractéristique de la ville. J'en donnerai la preuve à la fin de la seconde Partie de cet ouvrage, en relevant une erreur échappée à Neuman et à Eckhel, et que Sestini n'a signalée qu'imparfaitement. Si l'emblême de la colombe ne se trouve pas dans la médaille que je donne sous le n° 4, elle est remplacée par les lettres ΣΙ, initiales du nom de la ville, accompagnées d'un Ƶ et d'un Y., qui désignent des magistrats.

Les médailles de Sicyone présentent généralement une particularité qui n'a pas été remarquée : c'est que la couronne qui entoure le type se ferme dans le bas, au-dessous des symboles ; tandis que, dans les autres monnaies où l'on voit des couronnes, elles se ferment dans le haut. La même différence se rencontre sur les monnaies de la ligue. La couronne achéenne se ferme ordinairement dans le haut, et celles de Sicyone presque toujours en sens inverse.

TAB. I.

SIXIÈME CLASSE.

MONNAIES QUI APPARTIENNENT A LA VILLE D'ÆGIUM ELLE-MÊME.

ÆGIUM.

n° 3. 1. ΑΙΓΙΕΩΝ. Tête de Jupiter à droite.

℞. ΑΧ. en un grand monogramme, dans le champ ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟϹ., en trois lignes.

2. Même tête, derrière laquelle est le monogramme, composé de deux lettres ΑΓ ou ΑΡ.

℞. Même monogramme, autour duquel ΑΙΓΙ et ΚΟ., au-dessous le foudre.

La ville d'Ægium était la capitale d'une portion de l'Achaïe, qui portait le nom d'Égialée lorsque les Ioniens l'habitaient. Elle accrut son territoire par la submersion d'Hélice, l'une des villes de son voisinage. Cet événement eut lieu la quatrième année de la cent et unième olympiade. Ægium, qui tenait le premier rang dans ce canton, après avoir recouvré sa liberté, devint bientôt le chef-lieu des états confédérés.

Les monnaies que cette ville frappa en son propre nom pour la ligue se distinguent, comme toutes celles des autres villes du Péloponèse, d'avec les monnaies de la province d'Achaïe. La première décrite ci-dessus est celle qui a donné lieu à la dissertation de Bayer, dont j'ai déjà fait mention. Ce savant pensé que les deux *sigma* du mot ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟϹ, ainsi arrondis, sont des preuves que ces monnaies, très communes dans tous les cabinets, ont été frappées pendant le cours de la ligue, et que le nom d'Aristodème est le nom particulier d'un magistrat qui

occupait une place d'archonte, toute différente de celle d'un préteur ou d'un démiurge. TAB. I.

Eckhel suppose que cet Aristodème pourrait être celui qui fut envoyé, par Antigone d'Asie, à la tête de quelques troupes, à Ægium, où les Macédoniens avaient établi leur pouvoir, ainsi que dans le reste du Péloponèse. Plusieurs raisons détruisent cette supposition. Aristodème, sujet d'un roi, pouvait-il obtenir les honneurs monétaires? La ville aurait-elle eu le droit de les lui décerner? Les monnaies enfin marquées du chiffre achéen étaient-elles déjà en usage avant l'établissement de la ligue? Je ne vois qu'une négation absolue qui puisse répondre à ces trois questions. Je reviendrai sur cet Aristodème, en parlant des magistrats désignés par des monogrammes, ou par des lettres initiales, sur les monnaies de la ligue.

La seconde monnaie d'Ægium, décrite ci-dessus, n'a jamais été connue. Elle ne porte pas le nom de la ville derrière la tête de Jupiter, ainsi que la première; mais on y observe un grand monogramme, composé d'un A et d'un P. Il serait possible que, dans un moment d'enthousiasme pour Aratus, les Achéens eussent voulu placer son nom à côté de la tête de Jupiter, dont on aurait supposé qu'il était particulièrement protégé lorsqu'il s'empara de Corinthe.

L'explication que je hasarde au sujet de ce monogramme, me paraît appuyée par le revers extraordinaire que cette médaille présente; il est beaucoup plus remarquable que celui de la précédente. Il contient non seulement les initiales ΑΙΠΙ, mais encore les lettres ΚΟ, à la suite des premières; on ne peut les appliquer qu'au nom de Corinthe. Le revers de cette médaille est remarquable plus que celui de la précédente, parce qu'il présente dans le champ les quatre premières lettres du nom d'Ægium, et

TAB. I. les deux premières de celui de Corinthe; particularité insolite dans ces sortes de médailles, et qui prouve toujours plus le dessein qu'eurent les Achéens de célébrer sur cette monnaie la prise de Corinthe, et son association à la ligue sous la préture d'Aratus. Cette époque était d'autant plus importante qu'elle intéressait tout le Péloponèse, par la délivrance du joug des Macédoniens, et c'était à la ville d'Ægium à la célébrer.

Une autre monnaie du cabinet d'Ainslie, qui porte aussi le foudre, est marquée par les lettres AI, et par les lettres OTEI. On doit particulièrement l'attribuer à Ægium.

OBSERVATIONS

SUR LE CATALOGUE RAISONNÉ DES MÉDAILLES DE LA LIGUE ACHÉENNE, ET EXPLICATION DE LA VIGNETTE REPRÉSENTANT DEUX MÉDAILLES DE SICYONE ET D'ARGOS.

Je n'ai placé dans le Catalogue qu'on vient de parcourir, que les monnaies qui, par des signes à peu près certains, m'ont fait connaître les villes auxquelles nous les devons. Il peut s'en trouver beaucoup d'autres que je ne connaisse pas; j'ai parlé seulement de celles que j'ai vues. Il en est aussi quelques unes dont les symboles pourraient être appliqués à différens pays. Je n'ai pas cru devoir les comprendre dans ce Catalogue. Il y en a deux cependant de ce genre dans le Cabinet du Roi, dont je dois essayer l'explication. Elles sont gravées dans la vignette ci-dessus.

L'une présente le symbole du trépied, attribut d'Apollon, et l'autre celui de la *harpa*, arme consacrée à la mémoire de Persée, fils, disait-on, de Jupiter et de Danaé.

On pourrait croire que la première de ces médailles appartient aussi bien à Mégare qu'à Sicyone et à Messène, par la

Digitized by Google

raison que ces trois villes avaient adopté le trépied pour leurs monnaies en général, soit comme type, soit comme symbole. Je préférerois Sicyone, à cause des lettres ΣΙ., qu'on voit imprimées de droite à gauche. Quant au trépied, qui paraît y remplacer la colombe, symbole ordinaire de Sicyone, il est à noter que les villes de la ligue, surtout les capitales, ont employé plus d'un symbole, ainsi qu'on le voit dans mon Catalogue raisonné; d'où nous pouvons tirer la conséquence que Sicyone a plus de droits à la fabrication de cette monnaie que Mégare et Messène. Je donnerai bientôt un autre motif de cette préférence.

La seconde médaille pourrait être attribuée à la ville de Mycène, fondée par Persée; mais cette ville n'était qu'un monceau de ruines à l'époque où la fédération s'établit. La médaille dont il s'agit ne peut appartenir qu'à Argos. Quoique cette dernière ville paraisse avoir employé plus souvent le symbole du loup que celui de la *harpa*, il n'est pas moins vrai qu'à l'imitation de plusieurs autres villes de la fédération, ainsi que je viens de le remarquer au sujet de Sicyone, elle avait pu faire usage en même temps de deux symboles qui lui étaient aussi propres l'un que l'autre. Nous devons d'autant moins en douter que le type de la *harpa* ne peut appartenir qu'à l'Argolide[1]. En effet, la croyance des peuples de cette province portait que Danaé, fille d'Acrisius, roi d'Argos, étant accouchée d'un fils illégitime, la mère et l'enfant furent bannis, et qu'ils abordèrent dans l'île de Sériphe, où Polydectes, fils de Magnétus, qui en était roi, les accueillit. Persée, qui avait d'abord porté le nom d'Eurimédon, élevé chez ce prince, et devenu homme, partit de Sériphe pour aller combattre les Gorgones. Hygin remarque à ce sujet

[1] Il faut observer au sujet des médailles d'Argos que la *harpa* est parfois surmontée d'un aigle.

que Mercure, protecteur de ce héros, lui donna dans cette occasion ses talonnières et son pétase, et que Vulcain lui fit don du coutelas recourbé, auquel on a donné le nom de *harpa*, par la raison qu'il coupe et qu'il accroche.[1]

Sériphe, Athènes, Argos, et particulièrement Mycènes, dont Persée était le fondateur, lui élevèrent des temples. Plusieurs peuples se glorifiaient de l'avoir possédé dans ses voyages. Différentes villes du Pont, de la Paphlagonie, de la Lycaonie, de la Cilicie, l'ont représenté sur leurs monnaies, tenant de la main gauche la *harpa*, et de la droite la tête de Méduse qu'il vient de combattre.[2]

L'île de Sériphe a placé d'un côté de ses monnaies la tête seulement du héros; elle est ornée du pétase, lequel est surmonté de la tête d'un aigle. Au revers est la *harpa*, accompagnée des lettres ΣΕΡΙ. J'ai possédé une de ces monnaies avec la tête de Minerve, au lieu de celle de Persée, et toujours avec la *harpa*. Cette tête de Minerve convient d'autant mieux au culte rendu à ce demi-dieu, que cette déesse l'inspirait dans toutes ses entreprises.

Les deux derniers rois de Macédoine, Philippe et Persée son fils, adoptèrent les types du héros d'Argos, pour persuader que la race d'Antigone d'Asie, leur trisaïeul, descendait, ainsi que celle d'Alexandre, de la noble famille d'Hercule. C'est par le même motif que Philippe voulut qu'un de ses fils portât le nom de Persée.

[1] *Poet. astron.*, L. II, p. 64.

[2] M. Mionnet, tome II, pag. 348, 350, 354, 389, 401, 402; et tome III, p. 534, 535, 559, 565, 623, 640, 644, 647, 652.

Digitized by Google

SUR LES MONNAIES DE LA LIGUE QUI PRÉSENTENT PLUSIEURS MONOGRAMMES.

Jusqu'à présent je ne me suis occupé, en ce qui concerne les lettres ou les monogrammes répandus dans le champ des monnaies d'argent de la ligue achéenne, que de faire remarquer parmi ces signes ceux qui expriment le nom de la ville ou de la province qui les a fait frapper. Mais, comme ces lettres, ou isolées ou liées ensemble, sont accompagnées d'autres lettres du même genre, qui ne peuvent avoir la même signification, j'ai cru qu'il manquerait quelque chose à ma Dissertation, si je négligeais d'exposer ce que j'en pense.

Cette explication m'a paru d'autant plus nécessaire, qu'il s'agit de relever de plus en plus l'erreur de Bayer, dont j'ai déjà fait mention, lequel avait cru voir sur une même monnaie les initiales des noms de plusieurs villes qui, selon lui, auraient fait frapper en commun ces sortes de monnaies pour le service de la ligue.

Ces monogrammes ne sont pas toujours en même nombre. Quelquefois on n'en voit qu'un seul; quelquefois il y en a deux; jamais plus de trois.

Je les regarde comme présentant des initiales de noms de magistrats. Bayer l'a dit avant moi; mais je suis persuadé, en outre, que ces noms désignent l'éponyme. On sait que celui qui était revêtu de cette dignité donnait son nom à l'année de son exercice. On faisait mention de lui dans les actes publics, ainsi que dans les conventions privées. Cette magistrature s'appelait l'*éponymat*, et le citoyen qui l'exerçait l'*éponyme*. Le titulaire pouvait être revêtu en même temps d'autres dignités,[1]

[1] On observe que les personnages revêtus de cette magistrature occupaient ordinairement les premières places dans le sacerdoce.

Il est reconnu en général que plusieurs villes grecques ont marqué les noms de leurs éponymes sur leurs monnaies par des initiales ou des monogrammes, et quelquefois par le nom entier; mais, comme à côté du monogramme ou du nom rien n'indique si ces lettres désignent l'éponyme ou tout autre magistrat, les savans se sont presque tous abstenus d'affirmer que telle ou telle ville avait marqué l'éponyme sur ses monnaies, comme aussi d'indiquer quand et comment cette manière de marquer les fastes d'une ville avait commencé.

L'abbé Belley avait avancé que, « sous les règnes de Tibère et « de Trajan, le proconsul, gouverneur de la province, était épo- » nyme, et que sous les règnes suivans, jusqu'à Gallien, les « années étaient marquées par la suite des archontes ou des stra- « tèges.[1] » Eckhel a prouvé que cette proposition est fausse, et que les magistrats dont il s'agit n'étaient pas des éponymes[2]. Mais, content d'établir sa proposition négative, ce docte antiquaire n'a reconnu l'éponymat nulle part; et la difficulté que lui paraissait présenter en général cette recherche, l'a même porté à y renoncer totalement dans les occasions où les signes de l'éponymat sont les plus reconnaissables; c'est ce qu'il nous dit fort clairement : *Ex his manifestum est quam sit difficile veros civitatum eponymos, sive ex nummis sive marmoribus eruere.*

Il ne faut pas sans doute trop rechercher les signes de l'éponymat sur les monnaies frappées chez les Grecs pendant la domination de la république Romaine, et sous l'empire. Quoiqu'à ces différentes époques le gouvernement romain ne voulût pas gêner les villes grecques sur la manière de marquer leurs fastes,

[1] *Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XVIII, page 152.

[2] Eckhel a d'autant [illegible] de raison d'improuver ces deux assertions, que l'éponymat paraît avoir été négligé, ou être tombé en désuétude dès l'époque de l'empire romain.

il n'en est pas moins vrai que les monnaies, comme tous les actes publics, devant indiquer la présence du proconsul dans le département, le règne de l'empereur, les consulats, et même les indictions, cette nécessité rendait presque inutile la mention de l'éponyme. Aussi l'usage de le désigner sur la monnaie tomba-t-il en désuétude.

C'est sur les médailles autonomes que ce signe intéresse le plus, et c'est là qu'il me semble le plus facile de le reconnaître pour de certaines villes. La marque de l'éponymat se trouve notamment sur des monnaies d'Athènes, de Smyrne, d'Érythrée d'Ionie, ainsi que je pourrais le démontrer. Des monnaies de Smyrne me serviront en ce moment de comparaison et de preuve.

Elles ont été frappées pour rappeler un fait d'une grande importance. Ce fait est la consécration d'un temple construit en l'honneur d'Homère. Les médailles dont il s'agit en sont la commémoration. Il a donc fallu, par un moyen quelconque, y marquer l'époque de cet événement. Ce mode a consisté dans le nom du magistrat éponyme de l'année, imprimé en entier sur la monnaie: de plus, au-dessous de ce nom se trouvent souvent un ou deux monogrammes; jamais davantage. Si ces monogrammes se rencontraient toujours sur ces monnaies, et s'ils étaient toujours au nombre de deux, on pourrait supposer qu'ils désignent, conjointement avec le nom écrit en toutes lettres, trois magistrats en fonction dans la même année; et, comme ces monnaies se sont renouvelées fréquemment dans l'espace de deux cent quatre vingts ans environ, à compter de la consécration de l'*homérion* jusqu'au règne d'Auguste, on rencontrerait pendant ce temps le même nombre de magistrats, à moins toutefois que la constitution politique de la ville n'eût changé. Mais il n'en est pas ainsi. Tantôt on en voit deux, tantôt il n'y en point du tout.

Il est par là bien évident que ces monogrammes ne sont que des accessoires du nom principal écrit en toutes lettres. Je conclus de ce fait qu'ils donnent le nom du père, et, quand il le faut, celui de l'aïeul de l'éponyme, à l'effet de désigner ce magistrat sans équivoque. L'importance de l'éponymat rendait cette indication nécessaire. Les autres magistratures n'indiquant pas des époques, n'exigeaient pas une si rigoureuse exactitude.

Il faut donc s'arrêter à l'idée que les lettres qui se trouvent sur les médailles homériennes, marquent le nom de l'éponyme[1]. Si les monogrammes sont au nombre de deux ou de trois, il faut dire que, pour éviter toute équivoque, on ajoutait au nom de l'éponyme celui de son père, et quelquefois celui de son aïeul, dans le cas où deux éponymes, portant un même nom, avaient eu des pères dont les noms étaient aussi les mêmes. Alors il est aisé de comprendre qu'il fallait, pour prévenir toute erreur de date, ajouter un troisième nom, qui était celui du grand-père du magistrat en fonction.

On peut, au sujet de ces trois noms, s'en rapporter en général à Eckhel, qui dit, en parlant d'une médaille d'Érythrée d'Ionie : *Magistratibus plerumque additur patris nomen, etiam avi;* et de suite il cite une médaille sur laquelle on lit ΠΟΣΕΔΟΝΙΟΣ. ΗΡΑΚΑΕΟΥ. ΤΟΥ. ΕΠΙΚΟΥΡΟΥ.[2] Eckhel, qui a énoncé cette proposition générale, n'en a point fait l'application à l'éponymat. Or, l'éponymat est la seule magistrature à laquelle elle doive s'appliquer, par la raison que la fixation des éponymats était indispensable pour la chronologie, et que l'éponyme n'était en place qu'un an ; tandis que d'autres fonction-

[1] Suivant Philostrate, cité par Eckhel, à Smyrne l'éponymat était dévolu à des prêtres qui portaient le titre de stéphanéphores. *Vit. Soph.*, L. II, ch. 26, §. 2.

[2] Eckhel, *Doct. Num. vet.*, tom. II, p. 523.

naires pouvaient exercer leur emploi ou leur vie durant ΔΙΑ ΒΙΟΥ, ou pendant plusieurs années.

Je pourrais ajouter en passant que l'éponymat, dans toutes les villes où il était établi, se rattachait à une époque mémorable des fastes publics. C'est ainsi que l'éponymat de Syracuse, suivant le témoignage de Diodore de Sicile, fut établi par Timoléon, après que ce général corinthien eut détruit la tyrannie de Denys, et rendu la liberté aux Syracusains [1]. Ceci nous montre encore de quelle importance il était que les éponymes se trouvassent clairement désignés, afin que la supputation des années fût à l'abri de toute erreur.

Il en est des monnaies achéennes comme des homériennes : le premier monogramme est celui de l'éponyme; il tient la place du nom écrit en toutes lettres sur les médailles de Smyrne; le second est celui de son père; le troisième, celui de son aïeul.

Il existe entre les monnaies homériennes et celles de la ligue achéenne une autre différence : à Smyrne, le nom de l'éponyme se trouve sur la monnaie d'argent et sur la monnaie de cuivre; dans l'Achaïe au contraire, comme dans tout le Péloponèse, le nom de ce magistrat est imprimé sur la monnaie d'argent seulement.

D'un autre côté, toutes les villes du Péloponèse qui faisaient frapper des monnaies, ne jouissaient pas du droit d'éponymat. Les villes subordonnées à des chefs-lieux suivaient, pour la supputation des années, le mode établi dans la métropole. L'éponyme était commun pour toutes les villes d'un même état et d'un même département. Dans les villes d'un ordre inférieur, le directeur de la monnaie exerçait seulement le droit honori-

[1] Lib. LXVI, cap. 70.

fique de placer son nom sur les pièces qu'il faisait frapper ; il le gravait tout au long sur la monnaie de bronze, et par abréviation sur les monnaies d'argent. Voilà pourquoi nous ne trouvons sur les premières qu'un seul nom de magistrat.

Cette distinction entre la monnaie d'argent et la monnaie de bronze n'a pas été remarquée, du moins à ma connaissance ; mais on peut en vérifier l'exactitude sur les planches jointes au Catalogue des monnaies de bronze de la ligue, publié par Sestini, où il ne se trouve jamais qu'un nom seul, écrit en toutes lettres.[1]

Le Catalogue de Sestini prouve, ainsi que je l'avance, que le nom de l'éponyme ne se plaçait point sur la monnaie de cuivre; tandis au contraire que sur les monnaies d'argent des villes de la ligue qui jouissaient du droit d'éponymat, se trouvait toujours le nom de l'éponyme, et souvent, lorsqu'il en était besoin, celui de son père et celui de son aïeul.

L'éponymat s'attachait à différentes magistratures. A Sparte, l'un des éphores donnait son nom à l'année ; à Argos, c'était la grande-prêtresse de Junon ; et il y a lieu de croire que dans les autres villes principales on choisissait le magistrat éponyme parmi les grandes familles revêtues à perpétuité des hautes fonctions du sacerdoce; mais, dans tous les cas, les monogrammes de la monnaie d'argent ne peuvent nous donner que les noms de ces magistrats, considérés comme éponymes.

Ce qui fortifie le plus l'explication que je donne des monogrammes imprimés sur les monnaies d'argent de la ligue, c'est que les villes sans éponymie directe n'employèrent jamais qu'un seul monogramme à côté de celui qui indiquait leur nom. Les marques qu'on y trouve ne consistent souvent que dans des

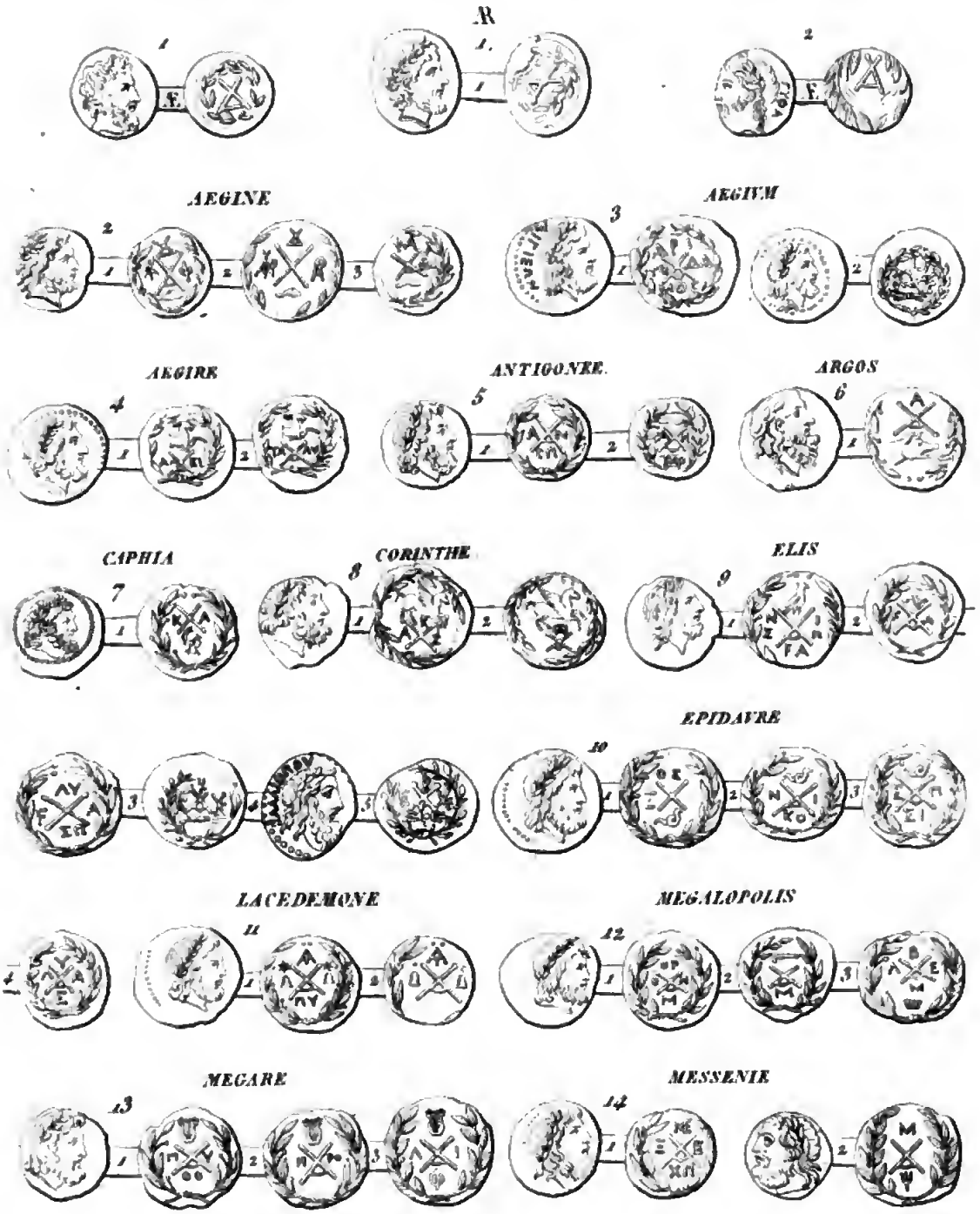
[1] *Della confed. degli Achaei.* Milano, 1817.

lettres séparées. Ces lettres indiquent alors une magistrature indépendante de l'éponymat, et qui, comme telle, n'exigeait pas la mention du père ou du grand-père d'un personnage qui n'était alors qu'un intendant monétaire.

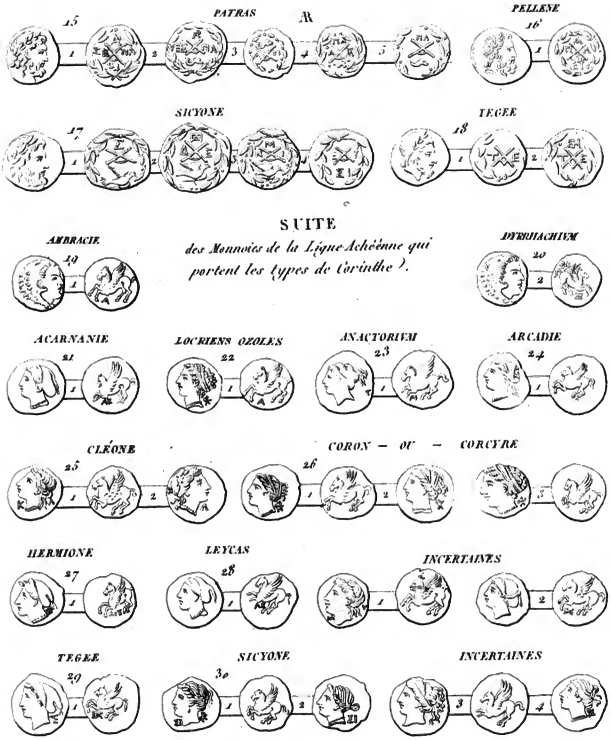
Toutes ces observations ont contribué à me convaincre que la monnaie achéenne, marquée du trépied pour symbole, appartenait plutôt à Sicyone qu'à Messène. Les trois monogrammes qu'on y voit représentent trois noms propres : le premier, celui du magistrat éponyme; le second, celui de son père; le troisième, celui de son aïeul : ce qui marque l'ancienneté des fastes de cette ville ; tandis que Messène, nouvellement rétablie par le retour de ses habitans, ne pouvait en rappeler d'aussi anciens.

Digitized by Google

MÉDAILLES DE LA LIGUE ACHÉENNE.



NAPOLI



SUITE

des Monnoies de la Ligue Achéenne qui portent les types de Corinthe.

NAPOLI

Digitized by Google

DES MONNAIES DE CORINTHE

ET DE SES COLONIES

QUI EURENT COURS CONCURREMMENT AVEC CELLES DE LA LIGUE ACHÉENNE.

J'ai témoigné dans le cours de cet ouvrage combien j'étais surpris de la rareté des monnaies de la ville de Corinthe, frappées avec le chiffre achéen, et j'ai tâché d'en découvrir les causes. Je vais montrer maintenant que la monnaie ordinaire de cette ville, non seulement devint nécessaire pour les opérations de la ligue, mais encore qu'elle fut imitée par diverses villes qui faisaient partie de l'association.

Aussitôt que le Péloponèse eut consenti à admettre les Macédoniens dans la ligue, plusieurs villes témoignèrent leur mécontentement de ce que Cléomène, allié plus voisin, n'avait pas eu la préférence sur Antigone pour en commander les armées.

A mesure que le poids de l'alliance macédonienne se faisait de plus en plus sentir, les regrets devenaient plus vifs, et agitaient violemment les esprits. Cette agitation influait autant sur les opinions particulières dans les provinces que sur les délibérations dans les assemblées générales : de là ces exceptions et ces modifications aux lois, qui étaient devenues indispensables par la position réciproque des états confédérés, ou forcées par la puissance du roi de Macédoine. Dans le premier cas, elles étaient le fruit de l'expérience; dans le second, le produit de la violence qui les exigeait.

Dès que Philippe fut maître de Corinthe, il le fut de la ligue entière. Il ne s'agissait plus que de satisfaire un prince dirigé par son ambition démesurée, et dont la volonté était une loi. Cet état de choses, et surtout le despotisme du roi de Macédoine, furent cause que Corinthe cessa de bonne heure de frapper des monnaies qui portassent le chiffre achéen.

Philippe, dans ses opérations militaires en Europe, employait concurremment les monnaies ordinaires de Corinthe, et celles de la Macédoine. Les coins de Philippe et d'Alexandre, en or et en argent, étaient aussi admis dans la circulation, soit en Europe, soit dans l'Asie. Les tétradragmes d'Athènes étaient répandus pareillement partout [1]. Il est donc facile de concevoir que Philippe avait intérêt à favoriser la fabrication des monnaies qui portaient les types de Corinthe, ville commerçante, et qu'il regardait plutôt comme sa propriété que comme une ville confédérée. Cette monnaie lui convenait mieux que celle de la ligue, parce qu'elle était plus généralement admise dans le nord de la Grèce.

A défaut d'éclaircissemens certains puisés dans les auteurs, au sujet des monnaies qui avaient cours dans divers pays, c'est aux monnaies elles-mêmes à nous instruire, c'est aux voyageurs à remarquer, dans les pays qu'ils parcourent, quelles sont celles qu'on y trouve le plus fréquemment. J'aurais eu de la peine, par exemple, à me persuader que des villes du Péloponèse eussent été autorisées à imiter les coins de Corinthe, si le hasard ne m'avait fait connaître la réalité de cette imitation par la découverte d'un dépôt de monnaies d'argent faite dans une contrée de la Grèce qui avoisine l'Épire. Cette découverte est

[1] Tite-Live nous apprend qu'à la bataille des Cinocéphales, les Romains trouvèrent quatre-vingt-quatre mille de ces pièces dans la caisse militaire de Philippe.

devenue pour moi un trait de lumière. Plus de cent cinquante pièces de monnaies, du poids d'une dragme, composaient ce dépôt, que j'ai entièrement acquis il n'y a pas long-temps; il m'a fourni toutes les preuves de ce que je viens d'avancer, tant sur la concurrence qui dut exister entre la monnaie de Corinthe et celle de la ligue, que dans ce qui concerne l'imitation que divers peuples les plus à portée de Corinthe furent autorisés ou invités à faire des monnaies de cette ville, pour fournir leur contingent aux dépenses de la ligue.

Plus de la moitié de ce dépôt contenait la véritable dragme corinthienne. D'un côté, ces dragmes présentaient en général la tête d'une femme dont la coiffure était très élégamment variée, ou bien la tête laurée d'Apollon, dont les cheveux étaient ondoyans sur les épaules. Au revers, on voyoit constamment la représentation du cheval Pégase volant, sous les jambes duquel la lettre cadmée *coph* ne manquait jamais.

Je trouvai, en très petit nombre, dans ce dépôt diverses monnaies, semblables aux précédentes pour les coins, mais où les lettres variaient, et que je reconnus appartenir à diverses colonies dont Corinthe était la métropole.

Il y en avait dont les têtes n'étaient plus celles que présente ordinairement la monnaie de Corinthe; deux notamment offraient une tête d'Hercule jeune, coiffée de la peau du lion. Je les ai reconnues pour appartenir, l'une à Ambracie d'Épire, l'autre à Dyrrhachium d'Illyrie; d'autres étaient de l'Acarnanie: toutes portaient le cheval Pégase, et présentaient un caractère de dessin qui décèle une même époque.

La réunion de tant de pièces, différentes entre elles, ne saurait surprendre dans un pareil dépôt; mais ce qui m'a paru mériter attention, c'est qu'il s'y trouvât des pièces qui n'ont jamais été

TAB. II.

remarquées, et sur lesquelles on voit une parfaite imitation de la dragme de Corinthe, sans qu'elles appartiennent à aucune de ses colonies.

Ces dernières monnaies, dont les types sont des plagiats, puisqu'elles portent le caractère d'une imitation illégale, ne présentent pas le *coph* sous le Pégase; mais elles nous montrent, derrière la tête de la femme, des lettres initiales ou des monogrammes, qui désignent plutôt des noms de villes que des noms de magistrats.

Sur quelques unes sont les lettres isolées ΤΕ. ΣΙ. ΚΛ. ΕΡ. ΜΥ., qui me paraissent être les initiales des noms de Tégée, de Sicyone, de Cléone, d'Hermione : la syllabe ΜΥ peut appartenir à diverses villes. Je proposerai mes conjectures à ce sujet dans la description des principales pièces de ce dépôt, qui va faire le sujet d'un Catalogue raisonné particulier.

D'autres présentent les monogrammes suivans, ΛΟΚΡ. ΑΡΚΑΔ. ΚΟΡ. et ΚΟ. J'explique les deux premiers de ces monogrammes par les mots de Locres et d'Arcadie, et les deux derniers par Corone ou Corcyre. Peut-être ceux-ci conviennent-ils à l'un et à l'autre pays.

Je n'ai pu conclure de tout ce mélange autre chose, sinon que les pièces, la plupart inconnues, dont il se composait, annonçaient une époque où Philippe, portant le théâtre de la guerre vers l'Étolie, obligea les villes les plus dévouées au parti corinthien à fournir, au lieu de monnaie portant le chiffre achéen, des pièces dont les types étaient admis sans difficulté dans le nord de la Grèce, à cause des colonies corinthiennes qui les y avaient accrédités.

Il est à remarquer qu'aucune des villes éloignées de Corinthe, excepté Coron, et surtout aucune des villes d'Achaïe, ne figurent

Digitized by Google

dans ce dépôt : il paraît donc qu'elles n'étaient pas dans le parti de Philippe. On sent d'ailleurs que ces villes devaient être plus portées que les autres à maintenir les lois monétaires de la confédération.

Les monnaies les plus curieuses de cette collection, se trouvent gravées sur la seconde des planches que j'ai consacrées à la représentation des monnaies de la ligue Achéenne.

CATALOGUE DES MONNAIES D'ARGENT

QUI EURENT COURS SIMULTANÉMENT AVEC CELLES DE LA LIGUE ACHÉENNE. TAB. II.

ÉPIRE.

AMBRACIE.

Tête jeune, coiffée de la dépouille du lion, à droite. n° 19.
℞. La lettre A ; sous les jambes du cheval Pégase volant.

La tête d'Hercule, ou plutôt la tête d'Alexandre-le-Grand, placée d'un côté, et la lettre A sous les jambes du cheval, de l'autre, ne laissent aucun doute sur la classification qu'il faut admettre pour cette médaille : on pourrait l'attribuer à la ville d'Argos-Amphilochium, appartenant à l'Acarnanie ; mais on sait que cette ville n'indiquait en aucune manière sur ses monnaies le culte qu'elle pouvait rendre d'ailleurs à Hercule, ou au nouvel Hercule.

TAB. II.

ILLYRIE.

DYRRACHIUM.

n° 20. Même tête.

℞. ΔΥ en monogramme, sous le cheval Pégase.

Les types semblables des deux médailles nos 19 et 20 se donnent un secours mutuel pour établir leur place dans la géographie numismatique. Le pays surtout qui se glorifiait de la naissance d'Olympias, mère du héros macédonien, devait un culte spécial au nouvel Hercule son fils; culte qui n'est exprimé ni sur les monnaies frappées par les autres colonies de Corinthe, ni sur celles de leur métropole. Dans l'Épire, au contraire, et dans l'Illyrie, on dut célébrer la consécration d'Alexandre, comme dans beaucoup d'autres lieux, sous les attributs d'Hercule, dont ce prince était issu. Ce culte, pour l'Épire, se reconnaît à la massue représentée constamment sur les didragmes que la ville de Dyrrachium fit frapper, à l'imitation de celles de Corinthe, sa métropole.

Il n'y avait dans le dépôt qu'un seul exemplaire de la médaille d'Ambracie, que j'ai distingué par le n° 19; et il s'en trouvait une quinzaine de celles du n° 20, qui appartiennent à la ville de Dyrrachium, toutes semblables entre elles, inédites, et dont les variations ne consistent que dans quelques symboles. Le travail en est un peu lourd; il annonce une monnaie de circonstance, et des pays où l'on ne trouvait pas toujours de bons artistes; telles étaient en effet l'Épire et l'Illyrie. Ces pièces pourraient se rapporter au règne de Philippe V, qui employait néanmoins les meilleurs graveurs pour les coins de sa propre monnaie.

ACARNANIE, IN GENERE. TAB. II.

Tête de femme, dont la chevelure est contenue en grande partie dans une coiffe ou un réseau, à gauche. n° 21.

℞. AK, sous les jambes de Pégase.

Cette monnaie, d'imitation corinthienne, n'est pas connue. M. Mionnet ne l'a point citée dans son Catalogue; elle paraît avoir été frappée à l'époque où les dragmes de Corinthe étaient admises dans les recettes de la ligue. Les Acarnaniens la mirent vraisemblablement en circulation pendant que Philippe faisait la guerre aux Étoliens, comme chef de la ligue. Ce prince, qui exigeait alors des contributions de la part des colonies corinthiennes, devait préférer ces monnaies à celles de la ligue et à la sienne propre, parce qu'elles avaient un cours plus général, ainsi qu'il a été déjà dit. Il sera de nouveau question de cette monnaie à la fin de cet ouvrage, à l'article d'Actium, où l'on pourrait croire qu'une médaille qui présente aussi les letttres AK sous le Pégase, a été frappée.

LOCRIENS-OZOLES.

Tête de femme élégamment coiffée; à droite, à côté de la tête, ΛΟΚΡ. en monogramme. n° 22.

℞. Pégase volant, sans aucune lettre sous les jambes du cheval.

Cette monnaie ne fait pas partie du dépôt. J'ai seulement lieu de croire qu'elle est de la même époque. Elle appartient à la collection de M. Rollin, à Paris. Elle a été frappée par les Locriens-Ozoles, ainsi que les didragmes qui portent en toutes lettres le nom des Locriens, ΛΟΚΡΩΝ., avec les types corinthiens. Le voisinage de ces deux pays, la séparation de ces Locriens-Ozoles d'avec les Locriens-Opontiens, et de grandes liaisons de commerce avec Corinthe par le golfe de Lépante, avaient jeté

Digitized by Google

TAB. II. dans cette partie de la Locride un grand nombre de sujets corinthiens ; et ces peuples, ainsi amalgamés, avaient par conséquent dû jouir des priviléges et des franchises que les métropoles accordaient à leurs colonies. Ici ce n'est plus une ville qui prend ce titre de colonie ; c'est un peuple entier qui se déclare appartenir à un autre peuple, et qui lui est uni par des affinités nationales multipliées. Les lieux où l'on trouve le plus fréquemment ces dernières monnaies, indiquent assez celui où elles ont pris naissance.

Cependant on a long-temps disputé pour savoir si elles n'appartiendraient pas plutôt aux Locriens d'Italie, nommés *Épizéphiréens*. Neumann est entièrement de cette opinion, contre celle d'Eckhel [1] et celle de Pellerin [2], qui préfèrent les Ozoles. Neumann se fonde principalement sur ce que ces monnaies se trouvent le plus souvent chez les Locriens d'Italie.

Il cite à ce sujet le père Magnan, qui assure qu'elles se trouvent fréquemment dans le royaume de Naples, d'où il tire la conséquence que ces sortes de monnaies sont plutôt des Locriens d'Italie que des Locriens-Ozoles : *Ubi erga domestica ibi copiosa* [3]. Cette conséquence n'est pas toujours juste, puisque rien n'est plus commun à Naples que les monnaies qui y proviennent de la Sicile, et que rien n'est plus facile à trouver dans cette île que la monnaie d'argent de Corinthe et de ses colonies.

Aujourd'hui il n'est plus question de cette discussion. Je ne suis pas le seul voyageur qui puisse attester que ces monnaies sont très communes dans la Grèce et dans la Sicile. [4]

[1] *Num. vet.*, p. 97 ; et *Doct. Num. vet.*, t. II, p. 251.

[2] *Rec. de peupl. et de vil.*, t. I, p. 98.

[3] *Pop. et Reg.*, t. I, p. 34.

[4] Lorsque j'annonce des monnaies de Corinthe, imitées par les Locriens-Ozoles, je

Une autre monnaie presque semblable, provenant du dépôt dont je parle, et qui se trouve parmi les incertaines, au bas de la seconde de mes planches, présente le foudre sous les jambes du Pégase. Ce symbole, ainsi placé, se voit sur un didragme qui appartient aux Locriens-Ozoles, quoique la lettre A ne s'y trouve pas. D'après cela, j'aimerais à croire que cette petite médaille appartient au même peuple, et qu'elle a dû circuler au temps de la ligue. TAB. II.

ANACTORIUM.

Tête de femme, dont la chevelure flottante est soutenue par des rubans; à gauche, derrière la tête, A. n° 23.

℞. AN, en monogramme, sous le Pégase volant à gauche.

On retrouve souvent dans la Grèce et dans les îles ioniennes le didragme d'Anactorium; mais on ne connaissait de cette ville aucune simple dragme d'imitation corinthienne. Divers auteurs ont dit que cette colonie fut fondée en commun par des Corcyréens et des Corinthiens, environ 660 ans avant J.-C. Je reviendrai sur cette colonie dans la seconde Partie de cet ouvrage, lorsque je traiterai en particulier de toutes celles qui imitèrent les coins de Corinthe, leur métropole.

J'observerai seulement ici, que l'on connaît beaucoup de

n'ignore pas que le savant Eckhel, et d'autres antiquaires, ont avancé, comme un fait positif, que la ville de Corinthe n'a point fait frapper de monnaie à son propre coin, tant que son autonomie s'est maintenue. Je n'ignore pas non plus qu'Eckhel a soutenu la même proposition pour Sicyone et pour Carthage; mais, regardant comme erroné tout ce qui a pu être écrit à ce sujet, je me réserve d'en prouver la fausseté dans ma seconde Dissertation. J'y déduirai toutes les raisons qui ont rendu les monnaies de Corinthe si abondantes dans la Sicile, qu'on a cru qu'elles y avaient été frappées. Je m'attacherai à montrer, dans la même partie de cet ouvrage, que Sicyone et Carthage ont aussi fait frapper leurs propres monnaies.

Digitized by Google

TAB. II. fidragmes d'Anactorium, dugenre dont il s'agit; mais aucuns du petit module qui présentent une tête de femme. On peut faire sur cette pièce la même observation que j'ai faite sur celle d'Ambracie, c'est-à-dire que sa rareté donne lieu de croire que c'est une monnaie de circonstance.

ARCADIE, IN GENERE.

n° 24. ΑΡΚΑΔ, dans un seul monogramme; tête de femme, coiffée autrement que celle de la précédente monnaie.
℞. Pégase volant, n'ayant aucune lettre sous les jambes.

Les Arcadiens ne firent frapper en commun aucune monnaie d'argent ni de bronze pour la ligue. On voit par celle-ci qu'il en fut autrement lorsque la province imita la dragme de Corinthe. Telle est du moins mon opinion.

CLÉONE.

n° 25. 1. ΚΛ. tête de femme, avec la chevelure non bouclée.
℞. Pégase volant, sans aucune lettre sous les jambes.
2. ΚΛ. tête d'Apollon, laurée.
℞. Même type du cheval, sans lettre.

La ville de Cléone n'a point fait frapper de monnaies d'argent avec le chiffre achéen; mais il paraît qu'elle imita aussi la monnaie de Corinthe, et qu'elle se fit distinguer par les lettres ΚΛ., et par l'absence de la lettre *coph*, sous les jambes du cheval. Cette ville, dans les temps antérieurs à la ligue, faisait, ainsi qu'Épidaure, frapper des monnaies d'argent : il ne serait donc pas surprenant qu'elle en eût fait fabriquer de semblables à celles de Corinthe, dans un temps où il devait être agréable à Philippe que cette imitation lui procurât une plus grande quantité de numéraire, portant les types corinthiens.

TAB. II.

CORONE ou CORCYRE.

1. KOP, en monogramme; tête de femme, élégamment coiffée. n° 25.
   ℞. Pégase, sans lettres.
2. KP, en monogramme; tête différente.
   ℞. Même Pégase, sans lettres.
3. KP, autre, avec une tête différente, et quelques variétés dans le monogramme.

Ces trois pièces sont les plus difficiles à classer. La première offre exactement le monogramme corcyréen, dont Corinthe ne se servit jamais. Il faut donc les attribuer ou à Corcyre ou à la ville de Corone de la Messénie. Cependant je penche pour Corcyre, qui a pu, pendant la ligue, faire frapper des monnaies de cette espèce, quoiqu'elle ne fût pas dans l'usage d'imiter les coins de Corinthe sa métropole.

HERMIONE.

EP, tête de femme, à gauche, coiffée avec une espèce de réseau qui cache la plus grande partie de sa chevelure. n° 26.
℞. Cheval Pégase, à gauche; sous ses jambes, ΑΓΕ.

Nous n'avons aucune monnaie d'argent d'Hermione, ni pour la ligue, ni pour les temps qui la précédèrent; mais cette ville était assez considérable pour en avoir fourni à la ligue avec le coin corinthien. Si un pareil plagiat était unique pour le Péloponèse, on pourrait répugner à admettre ma classification; mais elle est soutenue par d'autres médailles qui précèdent, et qui vont suivre.

Digitized by Google

TAB. II.

LEUCAS.

n° 27. Tête de femme, presque entièrement couverte d'un réseau; ΛΕ, sous le Pégase.

On doit d'autant moins douter que la médaille dont il s'agit soit de Leucas, que cette ville, colonie de Corinthe, jouissait de la faculté de frapper des monnaies semblables à celles de sa métropole. J'ai eu lieu d'ailleurs de remarquer que dans cette imitation elle se distinguait des Locriens-Ozoles, en plaçant la lettre Λ sur la face et sur le revers. Nous voyons ici les initiales ΛΕ, sous les jambes du cheval : rien par conséquent ne peut paraître équivoque.

MYRCINUS DES ÉLÉENS, *appelée postérieurement* MYRTUNCIUM, OU PEUT-ÊTRE LA VILLE DE MYONIA DES LOCRIENS.

n° 28. MT, tête de femme.
℞. Cheval Pégase, sans lettres.

J'AI hasardé de donner cette médaille à l'ancienne ville de *Myrcine,* située dans l'Éolide. Cette ville, citée dans l'*Iliade,* n'est connue d'ailleurs par aucune monnaie.

On pourrait aussi l'attribuer à *Myonia,* ville des Locriens-Ozoles, sur le golfe de Lépante.

Dans l'un et l'autre cas, elle porterait le type de Corinthe, comme les autres villes dont j'ai parlé, par une suite du droit d'imitation que Philippe semble avoir fait établir à son gré, à diverses époques et dans plusieurs pays.

TAB. II.

SICYONE.

1. Tête de femme ; au-devant, ΣΙ. ; derrière la tête, le monogramme, et KOP. n° 29

℞. Pégase, sans lettres.

2. Autre, avec les lettres ΣΙ. seulement, derrière la tête de femme.

La première de ces deux médailles est très remarquable par les lettres initiales des noms des deux villes, placées du même côté. Je suppose que ces deux villes sont Sicyone et Corinthe.

Il me paraît difficile de croire que les lettres KOP soient les initiales d'un nom de magistrat. Ce nom, quel qu'il fût, serait inconnu dans la nomenclature des médailles, et peu conforme à l'euphonie de la langue grecque.

Quoique nous n'ayons pas d'exemples que Corinthe ait jamais fait usage du monogramme contenant les trois lettres KOP, et que les médailles de Corcyre nous le présentent au contraire très souvent, nous ne devons pas non plus en tirer la conséquence absolue que ce monogramme désigne plutôt Corcyre que Corinthe.

La proximité de Sicyone avec cette dernière ville pouvait avoir établi entre elles des liens religieux, comme des rapports politiques. Personne n'ignore combien sont communes les monnaies frappées avec l'inscription OMONOIA, *concorde*, lorsque deux villes se sont liées par de semblables associations. Ces monnaies ne se multiplièrent, il est vrai, qu'à dater de l'établissement de l'empire romain ; jusqu'alors elles sont très rares.

Mais, comme trois lieues seulement séparaient Sicyone de Corinthe, ces villes avaient peut-être en commun un culte qui cimentait leur union : il paraît que c'est celui de *Bellorophon*,

Digitized by Google

TAB. II. honoré aux frais des deux peuples, dans un temple construit sur la frontière qui les séparait. Le type de la Chimère qui se trouve sur la monnaie de chacune de ces deux villes, nous donne une preuve de cette association.

Strabon cite un fait qui confirme ma conjecture, quand il nous dit que les Smyrnéens et les Clazoméniens avaient consacré en commun un temple à Alexandre, et qu'ils contribuaient également aux frais du culte. Je pourrais rappeler plusieurs réunions de la même nature.

Il n'est pas impossible, d'une autre part, que pendant le cours de la ligue, les Sicyonéens aient eu quelque motif de s'unir particulièrement avec les Corcyréens, et que ceux-ci aient voulu attester cet état de concorde sur leur monnaie, comme les Égéens avaient rappelé sur la leur la prise de Corinthe par Aratus. Au reste, je soumets ces opinions aux savans, sans prétendre avoir décidé des questions qui me paraissent difficiles.

INCERTAINES.

Les deux dernières médailles de la seconde planche sont du nombre de celles qui laissent de l'incertitude, quoiqu'elles portent les types de Corinthe.

La première est totalement *anépigraphe*, et la seconde ne présente, derrière la tête de femme, qu'un monogramme composé de deux lettres, qui pourraient former divers noms. On y trouve ME. YE. EY. Si les lettres ME. étaient placées perpendiculairement avec adhérence de l'E. sur l'M., on n'hésiterait pas à admettre ce monogramme pour celui des Messéniens; mais, dans la forme qu'il prend, en travers, il perd sa valeur caractéristique.

On peut attribuer aussi cette monnaie à Mégalopolis, plus voisine de Corinthe que Messène. Cette conjecture a d'autant plus de poids que l'Arcadie a fait frapper des monnaies avec le type de Corinthe, où l'on voit un monogramme différent de celui dont la province se servait pour le coin des monnaies ordinaires. TAB. II.

Tant de médailles enfin que je viens de décrire, toutes en argent, tantôt portant les symboles des différentes villes de la ligue, et marquées du monogramme commun AX; tantôt offrant une imitation des types corinthiens, sans la lettre *coph* sous le Pégase qui distinguait cette ville; tant de médailles, dis-je, n'auront vraisemblablement laissé subsister aucun doute sur les deux questions que je viens de traiter. Mon but était de prouver, 1°. qu'il a été fabriqué des monnaies d'argent pour le service de la ligue Achéenne dans la plupart des villes dont cette ligue se composait, et pour le contingent des fonds que chacune d'elles devaient fournir. Or, les monnaies qui portent le chiffre commun de l'association et les symboles distinctifs de chacune des villes comprises dans la ligue, présentent à cet égard un caractère d'évidence auquel il me semble qu'on ne saurait se refuser. 2°. J'ai dû chercher les causes de la rareté des monnaies que Corinthe fournissait à la ligue avec le chiffre achéen. Cette rareté offrait trop de champ aux conjectures pour que je ne voulusse pas en découvrir les causes. J'ai cru les trouver dans l'imitation que diverses villes du Péloponèse ont faite de la drague de Corinthe, en supprimant le *coph* du côté du Pégase, et en plaçant du côté de la tête les initiales de leur propre nom. Cette imitation serait une particularité fort extraordinaire, si elle n'avait pas été autorisée par le gouvernement corinthien. L'intérêt

TAB. II. public pouvait l'exiger, et Philippe d'ailleurs pouvait en faire une loi, afin d'avoir toujours à son service des monnaies qui eussent cours dans toutes les parties de la Grèce où il portait le théâtre de la guerre.

Quant à la monnaie particulière de Corinthe, lorsque j'ai cherché à démontrer qu'elle fut admise concurremment avec celles de la fédération, je n'ai pas ignoré que des auteurs très estimables ont soutenu que Corinthe n'a point frappé de monnaies, et que celles qui pourraient lui être attribuées ont été fabriquées à Syracuse. Quoique cette proposition porte tous les caractères de l'invraisemblance, j'ai cependant senti le poids que de pareilles autorités peuvent donner même à une erreur, et je me suis déterminé à la combattre dans la Dissertation qui va suivre. Mon objet est de consolider mes assertions précédentes ; car si la ville de Corinthe n'avait point frappé de monnaies, elle n'en aurait fourni à la ligue aucune qui lui fût propre. Cette recherche m'offrira en même temps l'occasion de présenter quelques aperçus qui me semblent neufs, et qui ne sont peut-être pas sans intérêt.

Je traiterai aussi la question de savoir si les villes de Sicyone et de Carthage ont fabriqué des monnaies; car elles ont été assimilées en ce point à la ville de Corinthe.

SECONDE DISSERTATION

SUR

LES MÉDAILLES DE LA LIGUE ACHÉENNE.

Depuis qu'il a été reconnu que les médailles des anciens peuples sont des flambeaux pour l'histoire; depuis que l'explication de ces monumens est devenue une science, et qu'elle a fait les délices d'un grand nombre de littérateurs, il n'a paru aucun ouvrage élémentaire sur cette branche de l'archéologie, qui ait été accueilli avec autant d'empressement et à si juste titre que celui dont le savant abbé Eckhel a enrichi notre littérature vers la fin du dernier siècle, intitulé *Doctrina numorum veterum*.

Ce corps immense de doctrine numismatique a surpassé tout ce qu'on avait écrit auparavant; et l'on convient que nul autre ouvrage jusqu'aujourd'hui n'a embrassé, comme celui-ci, toutes les branches de cette science, et n'a autant contribué à en purifier les élémens.

On aimerait à se persuader que ce chef-d'œuvre de philologie, fruit d'une si haute érudition et de tant de veilles, et enfin *tantum rerum capax*[1], fût totalement exempt d'erreurs, ou n'eût laissé que peu à désirer; mais c'est ce qu'un premier effort de ce genre ne pouvait produire, et ce que l'auteur, d'après ses propres expressions, ne pouvait espérer. En effet, combien ne reste-t-il pas encore de points à éclaircir, de sujets à soumettre

[1] Expression de l'auteur.

à l'examen dans ce vaste répertoire, où les chefs-d'œuvre de l'art, le génie des peuples, l'histoire de leurs révolutions, et particulièrement l'esprit religieux qui les caractérise, viennent figurer tour à tour avec les traits propres à chaque époque, et qu'il n'était pas toujours facile de saisir!

Faut-il s'étonner que l'auteur d'un si grand ouvrage, environné de tant de monumens, obligé de combattre de si nombreuses erreurs, ne soit pas toujours sorti victorieux de ces luttes réitérées?

Personne plus que moi n'estime le profond savoir d'Eckhel et le mérite de son livre; je me glorifierai toute ma vie d'avoir obtenu son amitié : mais occupé, depuis la naissance de son savant ouvrage, à en étudier toutes les parties, il a pu m'arriver aussi quelquefois d'adopter des opinions différentes, auxquelles mon séjour dans la Grèce et mon expérience semblent me permettre de demeurer attaché.

Je suis loin de douter que cet écrivain n'eût encore travaillé au perfectionnement de sa vaste entreprise, si une mort prématurée ne l'avait enlevé à ses nombreux amis, et aux Muses qui avaient embelli sa vie.

Je viens de faire remarquer combien la partie qui concerne la ligue Achéenne a été peu soignée par ce savant auteur; c'est maintenant des monnaies de Corinthe que je vais traiter.

J'ai désigné ces monnaies comme des auxiliaires dans la circulation de celles de la ligue. Or, je me trouve formellement contredit en ce point par Eckhel, puisque ce savant estime qu'il n'existe point de médailles certaines de Corinthe : *Certos numos* (Corinthi) *non habemus* [1], et que toutes celles dont Pellerin lui fait honneur ont été frappées à Syracuse, sa colonie.

[1] T. IV, p. 137.

Parmi les écrivains qui ont soutenu ce paradoxe, se font principalement remarquer l'abbé Neumann, successeur d'Eckhel à la direction du Cabinet d'Antiquités de S. M. l'empereur d'Autriche, et le prince Torremusa, antiquaire sicilien renommé. Ces deux auteurs ont employé tour à tour les ressources de l'érudition et celles du raisonnement, pour persuader que toutes les monnaies d'argent qui présentent d'un côté la tête de Minerve, et de l'autre le Pégase, au-dessous duquel est la lettre *coph*, initiale du nom de Corinthe, sont l'ouvrage des Syracusains plutôt que celui des Corinthiens, leurs fondateurs.

Le père Pedrusi, jésuite, directeur du cabinet de Parme, avait déjà émis cette idée extraordinaire, que Pellerin s'était bien gardé de croire même probable; mais, après le père Pedrusi, personne ne l'a soutenue avec plus de ténacité que Neumann. [1]

Le principal motif qui paraît avoir fixé son jugement, c'est qu'on trouve journellement dans toute l'étendue de la Sicile un grand nombre de ces monnaies, et que souvent même on en rencontre des dépôts très considérables. Il s'appuie à cet égard sur la correspondance du prince Torremusa, qui l'instruit de ces découvertes; et, se fondant sur ce principe, que les monnaies anciennes qu'on découvre en plus grande quantité dans un terrain que dans tout autre, ont été frappées sur le pays où elles sont encore, il en tire cette conséquence, juste en apparence, que les monnaies marquées des types de Corinthe qui abondent de nos jours en Sicile ont été fabriquées à Syracuse : *Ubi plura ibi domestica;* tel est le plus fort de ses argumens.

Son second motif est plus spécieux que solide; il est tiré de l'emploi que firent les Syracusains de la lettre *coph* au lieu de

[1] *Pop. et Reg. num. anecd.*, pag. 56 et seq., art. SYRACUSE; et pag. 230, art CORINTHE.

cappa, non seulement dans le mot ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, mais encore sur des monnaies où se voit d'un côté la tête d'Aréthuse, avec le même mot ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, et de l'autre le Pégase, sous les jambes duquel se retrouve la lettre *coph*.

Toutes les raisons qui succèdent à celle-là sont d'un homme érudit; mais elles sont faibles et presque étrangères à la question principale. Je passe sous silence les inductions que Neumann tire de divers symboles répandus dans le champ des médailles dont il s'agit. Personne jusqu'à présent n'a tenté d'expliquer ces sortes d'accessoires, presque tous religieux, ni de chercher les causes, soit de leur variété, soit de leur admission, sur une quantité de monnaies qui fourmillent dans toutes les collections.

Enfin, l'auteur termine l'exposition de son système par ces mots très affirmatifs : « Si les Muses ne m'ont toutes prises en « aversion, je crois avoir pleinement démontré que toutes les « monnaies qui présentent la lettre *coph* doivent être transférées « de l'isthme de Corinthe dans la Sicile : » *Nisi enim Musæ me omnes oderint pessimè, satis superque mihi jam videor demonstrasse numos universos quibus inscriptum elementum coph, ex isthmo Corinthio in Siciliam esse transferendos.*[1]

Après avoir ainsi privé Corinthe de sa monnaie, Neumann s'interroge lui-même en disant : « Quelle serait donc la cause de « la rareté de la monnaie d'une ville si riche et si puissante ? » Et il répond : « Je ne puis le comprendre : » *Cur tantæ urbis adeo potentis ac opulentæ numorum raritas sit? nullo pacto intelligo.*

Quant à Eckhel, il avait d'abord embrassé l'opinion de Pellerin, qui n'admet pour monnaies de Syracuse, avec les types corinthiens, que celles qui portent en toutes lettres le

[1] *Num. vet.*, pag. 121, et pag. 127.

mot ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, du côté de la tête de Minerve. Eckhel, dis-je, avait suivi le sentiment de Pellerin ; mais, dans sa *Doctrine numismatique,* frappé apparemment par l'opinion de Neumann, que semblait corroborer celle du prince sicilien ; il aima mieux s'y soumettre que de s'appliquer à la combattre. J'avais d'abord cru qu'il n'avait adopté cette opinion que partiellement ; je me fondais sur ses propres expressions, qu'il n'est pas inutile de connaître [1] ; les voici.

Après avoir exposé l'état de la question, et sans rien prononcer de décisif, il dit seulement : « Sur quoi on peut conjec-« turer qu'il fut un temps où les Syracusains, par l'effet de « quelque circonstance que les auteurs anciens ont négligé de « nous transmettre, ainsi que beaucoup d'autres, firent frap-« per des monnaies au nom de Corinthe, leur métropole, et au « nom des autres colonies que cette ville avait établies. » Ensuite il ajoute : « Il est permis de conjecturer que les Syracusains décer-« nèrent cet honneur à la mère patrie, lorsque, sous le commande-« ment de Timoléon, celle-ci leur envoya des troupes pour les « délivrer de la tyrannie de Denys le jeune, et les rendre à la « liberté : alors ils firent frapper des monnaies portant les types « de toutes les autres colonies de Corinthe, afin que la gloire « de leur fondatrice reçût un nouvel éclat du nombre d'enfans « illustres qu'elle avait établis au dehors. Cet événement eut lieu « l'an 411 avant J.-C., époque qui coïncide très bien avec celle « où ces diverses monnaies avaient acquis toute leur élégance. » *Ex quo conjici potest, fuisse aliquod tempus quo Syracusani, quacumque ex causâ, quam ut multa altera nobis inviderunt scriptores veteres, tam matris Corinthi, quam sororum coloniarum nomine, feriundos numos curavere. Licebit non injuriâ conjicere*

[1] *Doct. num. vet.*, t. II, p. 244 et seq.

præstitum hunc a filiis Syracusanis matri Corintho honorem, tum, cum a Corinthiis, duce Timoleonte, ejecto tyranno Dionysio juniore, in libertatem adferti fuere; ac præterea Syracusis aliarum coloniarum nomine signatos, ut matris gloria ostentatis tot conspicuis ejus prolibus augeretur. Factum istud, anno V.C. (411), *cum quâ ætate elegans hujus monetæ opus probe convenit.*[1]

On voit bien ici que l'immensité de son sujet empêchait quelquefois Eckhel d'en embrasser toutes les parties avec une égale attention. Les deux phrases que je viens de citer ont lieu de surprendre de la part d'un si habile critique.

On croirait d'abord que l'auteur n'a voulu parler que d'une seule exception à l'état ordinaire des choses, c'est-à-dire qu'il laisse à Corinthe toutes les monnaies les plus anciennes jusqu'au temps de Timoléon. On pourrait croire aussi qu'ayant déclaré les motifs de l'exception qui eut lieu à cette époque, il n'a pas douté qu'après ce temps un état si extraordinaire n'ait cessé; il semble que, suivant lui, cette exception fut passagère, *fuisse aliquod tempus;* et même que la fabrication de Corinthe n'ait point été interrompue par l'honneur momentané que lui décernait une de ses colonies. Il ne dit rien de plus dans le passage que je viens de citer. Cependant on se tromperait : il manifeste postérieurement une incrédulité que Neumann lui a inspirée, lorsque, comparant l'une avec l'autre, les deux villes de Carthage et de Corinthe, il dit : « Cette ville (Carthage) eut donc « cela de commun avec Corinthe, que de même qu'elles furent « toutes deux détruites dans la même année, et rétablies la « même année, sous le régime colonial, de même, tant que sub- « sista leur autonomie, elles ne frappèrent; ni l'une ni l'autre,

[1] *Loc. cit.* p. 248.

Digitized by Google

« aucune monnaie que nous puissions regarder comme certaine : » *Habuit ergo, istud quoque cum Corintho commune, quod, sicut urbs utraque eodem anno fuit eversa, eodem deinde anno deducta colonia, surrexit, sic utriusque quam diu sui arbitrii fuit, certos numos non habemus.*[1]

Il ne s'agit plus ici d'une modification au système absolu de Neumann : Eckhel l'adopte pleinement ; c'est la monnaie de Corinthe qui s'éclipse pour devenir l'ouvrage d'une ville étrangère ; c'est Corinthe qui fait elle-même frapper sa monnaie par les Syracusains. L'autorité du nom d'Eckhel a donné ainsi de la consistance à l'erreur de Neumann, qui a été adoptée par une foule d'antiquaires ; et cependant cette opinion absolue d'Eckhel, *certos numos non habemus*, forme une contradiction évidente avec le passage précédent, inséré dans son second volume, où il dit que la fabrication de Syracuse fut un honneur décerné momentanément à sa métropole, une exception passagère à un état de choses naturel et permanent.

Pour donner quelque degré de confiance à des idées qui dérogent si visiblement au droit général, et pour établir une opinion qui s'écarte si extraordinairement de l'ordre connu, il aurait fallu un texte sur lequel ces deux savans pussent s'appuyer ; et c'est ce qui manque principalement à leur système.

Eckhel ne s'en est pas tenu à cette opinion sur les monnaies de Carthage et de Corinthe ; il a aussi suivi le sentiment de Neumann, au sujet des médailles de Sicyone, qu'il transporte, les unes à Siphnus, les autres à Sériphe.

Ainsi, voilà trois villes célèbres soit par leur commerce ; soit par la perfection où elles ont porté les beaux-arts, qui n'auraient frappé aucune monnaie. Ce système, appuyé par des

[1] *Doct. num. vet.*, t. IV, pag. 137.

Digitized by Google

noms illustres, a été suivi généralement dans l'arrangement des cabinets.

Quoique je n'aie eu principalement en vue dans cette seconde Dissertation que les monnaies de Corinthe et de ses colonies, la question concernant Carthage et Sicyone étant la même, cette considération m'a déterminé à comprendre ces deux villes dans mon travail. J'ai lieu d'espérer que ma propre conviction sur l'existence de leurs médailles pourra se communiquer à mes lecteurs, d'autant plus que j'ai eu occasion de parcourir les ruines de ces cités fameuses, et d'y faire des observations de plus d'un genre.

Avant de produire les considérations qui ont fondé mon opinion, il me paraît nécessaire de faire connaître la véritable monnaie corinthienne, celle qu'on trouve aussi souvent dans diverses parties de la Grèce que dans la Sicile, et sur laquelle nous aurons successivement des réflexions à faire.

Les monnaies de Corinthe, comme celles de beaucoup d'autres pays de la Grèce, doivent être partagées en trois classes. La première se compose des essais les plus reculés de l'art de graver les métaux, la seconde annonce des progrès dans le dessin, et la troisième nous en montre les chefs-d'œuvre.

Les plus anciennes monnaies de Corinthe sont du nombre de celles qu'il est convenu d'appeler *primitives* ou *paléographiques*. Elles ne présentent ordinairement à la partie antérieure que le seul cheval Pégase, sous les jambes duquel se trouve la lettre *coph* : le revers n'est marqué que d'un carré creux, au milieu duquel on voit des dessins en relief, souvent bizarres, et dont les moins irréguliers forment une espèce de méandre. Ces monnaies varient pour le module et les types.

Dans la seconde classe, on remarque quelque progrès de

l'art monétaire : la tête de Minerve se voit dans le carré creux ; mais ce carré subsiste encore, à cause de la difficulté qu'éprouvaient les monnoyeurs pour assujettir le flanc qui devait recevoir deux et souvent trois coups de marteaux.

A cette simplicité, à la dureté des contours du dessin qui se perpétue encore, il est facile de juger que l'art faisait très peu de progrès. On peut consulter, au sujet de ces médailles, l'*Essai d'une Paléographie numismatique*, du célèbre auteur d'*Anacharsis*, inséré dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*[1], et un supplément recueilli, après la mort de l'auteur, parmi ses manuscrits.[2]

On ignorera vraisemblablement toujours à quelle époque les monnoyeurs purent se passer entièrement du carré, et pourquoi plusieurs pays conservèrent encore long-temps ce procédé, lorsque d'autres l'avaient abandonné. Néanmoins, si l'on prend généralement pour terme de comparaison les médailles des rois de Macédoine, on pourra se convaincre que le carré creux disparut généralement vers la fin du règne d'Amyntas II, père de Perdiccas III et d'Alexandre II, qui lui succédèrent.

C'est donc vers la centième olympiade, environ quatre cents ans avant notre ère, qu'on pourrait fixer le temps où la monnaie de Corinthe reçut toute sa perfection, et où commença la troisième série, celle des pièces dont la Sicile abonde, et qui ont donné lieu à l'erreur de Neumann et d'Eckhel. Je vais tâcher de substituer à la fausse opinion de ces écrivains des vérités aussi simples que naturelles, et peu susceptibles de contradictions.

Remontons d'abord au premier âge de l'invention de l'art monétaire. Quelque compliquée que soit la question, si souvent agitée, de savoir quelle fut l'époque de cette invention, et à quel

[1] *Acad. des Belles-Lett.*, t. XXIX, p. 30. [2] *Ibid.* tome Ier du Supplément.

peuple on doit l'attribuer, quelque peu de succès qu'on ait obtenu dans cette recherche, je crois néanmoins qu'à l'aide des médailles de ces premiers temps il serait possible de se rapprocher, plus qu'on ne l'a fait, du pays où doit avoir eu lieu cette invention. Quant à l'époque, on peut s'en rapporter à l'avis d'Eckhel, qui fixe l'invention de la monnaie au commencement des premières olympiades de *Corœbus*[1], c'est-à-dire vers l'an 880 environ, avant l'ère chrétienne.

D'après mes propres observations, qu'il serait inutile de présenter en ce moment, les monnaies d'Égine furent le premières, ensuite parurent celles de Corinthe, qui favorisèrent le commerce de presque toute la partie de la Grèce voisine du Péloponèse, et celui du Péloponèse lui-même.[2]

L'antériorité des monnaies d'Égine sur celles de Corinthe me paraît prouvée par leur forme, qui est plus épaisse et moins arrondie. On ne peut douter du grand succès qu'obtinrent très rapidement les tortues des Éginettes dans l'intérieur du Péloponèse. Le fait, généralement connu et cité par une foule d'auteurs, concernant Phidon, roi d'Argos, en est la preuve. Personne n'ignore que lorsque ce prince voulut faire frapper une monnaie, il eut recours aux Éginettes, qui par conséquent avaient déjà pratiqué

[1] *Doct. num. vet.*, t. 1, c. IX.

[2] Les premières tortues marquées sur les monnaies d'Égine eurent la forme de celles de mer; on ne préféra que long-temps après la tortue de terre. Sur les premières, le carré creux varie beaucoup dans sa forme, et on n'y voit jamais de lettres initiales, soit du nom de l'île, soit du nom de quelques magistrats: sur les secondes, le carré creux est toujours divisé en cinq parties, dont un côté est plus large que l'autre; cette forme ne varie jamais.

La monnaie d'Égine a passé long-temps pour appartenir à la ville d'Égium: on était encore dans cette erreur lorsqu'Eckhel composait son ouvrage; il ne faut donc pas être surpris qu'il l'ait admise. Nous devons au docte Pinkerton la restitution de ces monnaies à Égine. Voyez son ouvrage intitulé *Essai of Medals*.

Digitized by Google

cette fabrication. Nous ne connaissons aucune monnaie qu'on puisse lui attribuer : il est, d'après cela, vraisemblable qu'il adopta la tortue de mer, déjà répandue dans le Péloponèse. Des peuples encore peu civilisés durent repousser pendant long-temps toute autre monnaie que celle qui leur avait été offerte la première : nous devons d'autant plus le croire que les plus anciennes médailles d'Argos, marquées du loup, annoncent par leur forme et leur fabrication une époque très postérieure au règne de Phidon.

Mais l'exemple donné par les Éginettes et par Phidon lui-même, ne dut pas demeurer sans effet auprès d'un peuple aussi industrieux que les Corinthiens, rival d'Égine, et par conséquent intéressé à se présenter dans le Péloponèse avec les mêmes avantages.

La position géographique de Corinthe entre l'Italie et les côtes de l'Asie-Mineure, et sa situation entre deux ports, lui ouvraient un commerce trop lucratif pour qu'elle négligeât de le soutenir par l'émission d'une monnaie, aussitôt qu'un peuple voisin en ent donné l'exemple.

L'ancienneté et l'importance de ce commerce doivent nous être démontrées, lorsque, dès la première année de la cinquième olympiade, nous voyons cette ville établir une colonie dans la Sicile. Cette fondation ne ressemblait plus aux émigrations des temps barbares. Syracuse déploya dès ses commencemens tous les signes d'une civilisation avancée. Un semblable établissement ne pouvait pas s'effectuer sans une marine respectable, sans une grande surabondance de population et sans des richesses considérables. Il annonce que Corinthe exerçait depuis long-temps son trafic sur les côtes de la Sicile ; et de ce dernier fait il résulte qu'elle y portait des monnaies, ou qu'elle ne tarda pas à y en introduire.

Mais, en admettant qu'elle eût d'abord fait des achats avec des lingots, elle ne dut pas attendre que sa propre colonie la devançât dans la fabrication. C'était à la métropole à aider sa colonie, soit par des encouragemens militaires et civils, soit par des établissemens religieux, soit en achetant des denrées qui appartenaient aux colons eux-mêmes, ou que ceux-ci tiraient de l'intérieur du pays.

On ne saurait donc se persuader que Syracuse ait possédé une monnaie avant sa métropole, et encore moins que celle-ci se soit reposée sur elle du soin de lui en fournir. Eckhel a senti sans doute la force de cet argument, lorsque dans sa première opinion il a jugé que ce fut seulement à l'époque de Timoléon que Syracuse imita les coins de Corinthe; et il suivrait au moins de ce fait que la monnaie propre à cette dernière ville aurait circulé dans la Sicile, comme dans le reste de la Grèce, pendant quatre cents ans environ avant sa contrefaction.

Dès que la monnaie de Corinthe parut dans la Sicile, on sent l'effet qu'elle dut y produire. Cet effet doit être toujours le même, lorsque le commerce d'un peuple civilisé se porte dans un pays encore agreste. Ne soyons donc pas surpris que le signe qui représentait toutes les valeurs, et qui appelait la confiance, ait fixé l'attention de la Sicile, aussitôt que les Corinthiens lui en eurent fait éprouver les avantages.

Les villes, tant du Péloponèse que de la Sicile, tardèrent beaucoup à fabriquer leurs monnaies particulières. Les mêmes raisons agissaient sur un pays comme sur l'autre. Les tortues étaient devenues la monnaie universelle du Péloponèse; et une fois qu'elles y furent introduites, ainsi que le Pégase dans la Sicile, et qu'on fut accoutumé à les recevoir dans les marchés, il dut être difficile d'en faire perdre l'usage, et de faire adopter

aussi généralement les nouvelles monnaies, lorsque les grandes villes de l'un et de l'autre pays en firent ensuite frapper à leurs propres coins.

Les monnaies corinthiennes qui s'introduisirent dans la Sicile conservèrent la pureté primitive de la matière et l'uniformité des types, comme le faisaient celles des Éginettes. Ces monnaies maîtrisèrent l'opinion, et obtinrent une préférence générale, que celles des villes les plus riches n'acquirent jamais, même lorsque la civilisation eut fait des progrès plus sensibles.

En admettant par conséquent, ce qui est incontestable, que les monnaies de Corinthe eussent circulé pendant quatre cents ans dans la Sicile avant Timoléon, on sent quel avantage pouvait avoir Syracuse à user du droit de les imiter; mais de croire que ce fut la monnaie frappée à Syracuse qui établit ce crédit au profit de la métropole, c'est une supposition dénuée de vraisemblance comme de vérité.

Sans un motif si prépondérant, pourrions-nous croire qu'une ville aussi riche et aussi puissante que Syracuse, et qui faisait fabriquer de si belles médailles, et en si grand nombre, eût voulu en faire frapper de semblables à celles de Corinthe, si elle n'avait eu en vue de les faire admettre dans les marchés les plus éloignés de Syracuse, où sa monnaie habituelle n'était pas reçue ?

Il est facile de se convaincre de la probabilité de ma conjecture à cet égard, si l'on se rappelle que des villes très voisines s'interdisaient réciproquement la circulation de leurs monnaies d'un territoire à l'autre : c'était un usage général; il fallait des conventions particulières et des alliances stipulées par des actes publics, pour que la monnaie de deux pays leur devînt commune.

Digitized by Google

Divers monumens donnent la preuve de cette assertion. Les inscriptions conservées à Oxford nous offrent un traité d'alliance entre Smyrne et Magnésie du Cipyle, par lequel ces deux villes s'obligent à se défendre dans les occasions où l'une d'elles serait menacée; et, entre autres obligations qu'elles s'imposent, il est convenu que la monnaie de l'un et de l'autre pays circulera à l'avenir dans les deux villes.

Il existe pareillement des médailles de Sidé, qui portent de grandes contremarques où sont inscrits les noms de Pergame, d'Apamée de Phrygie et d'autres villes, auprès des types propres à chacune d'elles. On voit bien que ces contremarques étaient la suite d'un décret qui permettait la circulation de la monnaie étrangère dans un pays où elle n'avait pas cours auparavant.

Ces deux exemples, auxquels il serait facile d'en ajouter beaucoup d'autres, nous montrent donc clairement la raison qui portait les Syracusains à user du droit d'employer les types de leur métropole, comme le pratiquaient les autres colonies.

C'est, ainsi que je viens de le dire, au moyen de cette imitation que les Syracusains avaient l'avantage de présenter dans tous les marchés de la Sicile des monnaies connues et admises partout.

Mais ce crédit, c'était Corinthe elle-même qui l'avait fondé par ses relations primitives et par sa monnaie propre.

Un passage de Pollux est ici d'une grande autorité. Cet auteur, dans le chapitre où il nomme les dariques de Perse, les philippes de Macédoine, les tortues d'Égine, les chouettes d'Athènes et d'autres monnaies ayant, comme celles-là, une dénomination commune et permanente [1], cite pareillement le *Pullus* ou le Pégase de Corinthe en ces termes : « Le *Pullus*, monnaie de

[1] Pollux, *Onomast.*, lib. IX, cap. 6, segm. 84, 85.

« Corinthe, ainsi appelée à cause du Pégase, qui en est le type. » Πῶλον δὲ τὸ νόμισμα τὸ Κορίνθιον τῶι Πήγασον ἔχειν ἐντετυπωμένον[1]. Il eût été difficile de dire plus clairement que cette monnaie était propre à la ville de Corinthe. Pollux, à la vérité, n'ajoute pas qu'elle était fabriquée dans cette ville; mais il ne dit pas davantage que les dariques fussent fabriqués dans la Perse, ni les chouettes dans la ville d'Athènes : une semblable explication était entièrement inutile. Dire que la monnaie dont il est question était nommée le *Pullus de Corinthe*, c'était assez faire entendre que Corinthe la fabriquait.

En donnant le nom de πῶλος ou de *pullus* à cette monnaie, à cause de son Pégase, Pollux, comme on voit, nous laisse ignorer s'il veut parler des pièces sur lesquelles le cheval est seul, ou de celles sur lesquelles il est accompagné de la tête de Minerve; mais, comme la dénomination des monnaies s'est établie d'après leur état le plus ancien, il est difficile de douter que celles de Corinthe n'aient reçu la leur à l'époque primitive où elles n'offraient que le Pégase seul.

Quoi qu'il en soit, et dans l'un et l'autre cas, l'autorité de Pollux est toujours très respectable, et il serait surprenant qu'on pût avoir l'idée d'en contester la légitimité; car le passage que je viens de citer n'est pas susceptible de plusieurs interprétations.

De plus, sur toutes les monnaies de Corinthe antérieures à la prise de cette ville par Mummius, sur les plus anciennes, dites *monnaies primitives*, comme sur les plus récentes, on trouve le plus souvent la lettre *coph* au-dessous du Pégase. Cette lettre, initiale du nom de Corinthe, désignait cette ville si clairement, qu'il suffisait de nommer le *pullus* pour faire comprendre à

[1] Pollux, *Onomast.*, lib. IX, cap. 6, segm. 76.

quelle ville il appartenait. On peut même ajouter que la monnaie de Corinthe est désignée plus complétement que celle d'Égine et de beaucoup d'autres villes, puisqu'elle réunit le *pullus* et la lettre initiale *coph;* tandis que la monnaie primitive d'Égine et d'autres encore de ce genre ne présentent que leurs types ordinaires, sans aucune lettre.

Si, après avoir observé les monnaies primitives d'où est venu le nom de *pullus*, on suit la monnaie de Corinthe d'un âge à l'autre, on remarque dans la fabrication les progrès que faisait de jour en jour la généralité de la Grèce. Cette amélioration est sensible dans la première des planches placées à la suite de cet ouvrage. On y voit les monnaies de Corinthe distribuées en trois classes, ainsi que je l'ai dit précédemment. Celles où le *pullus* a des ailes arrondies, et qui, sur le revers, portent le carré creux, sans figure, forment la première classe : elles sont rarement sans la lettre *coph*. La seconde classe se compose de celles où le *pullus* continue d'avoir des ailes arrondies, et où le carré creux s'embellit d'une tête de Minerve, vue de profil, dont les yeux sont encore pendant long-temps dessinés comme s'ils étaient de face. Dans la troisième se rangent celles où le *pullus* a les ailes pointues, et où le carré creux disparaît. La tête de Minerve reçoit alors toute sa beauté; elle est ordinairement accompagnée de différens symboles et de divers monogrammes ou lettres initiales. Le *coph*, signe particulier et incontestable de la ville de Corinthe, se trouve presque toujours, à chacune de ces trois époques, sous les jambes du Pégase. Ainsi la fabrication paraît n'éprouver aucune discontinuité; sa marche est graduée comme elle a dû l'être, et le système religieux des types ne varie point.

On ne saurait donc soutenir, comme le fait Neumann, que les monnaies qui offrent les marques corinthiennes, et qui

portent la lettre *coph*, appartiennent à la Sicile, *ex isthmo Corinthio, ad Siciliam esse transferendos.*

Ce savant, ainsi que je l'ai dit, appuie encore son système sur ce que, parmi les monnaies de Syracuse, on en trouve qui portent d'un côté la tête d'Aréthuse, avec le mot ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ à l'entour, et au revers le Pégase, au-dessous duquel est la lettre *coph*. Qui ne reconnaît que ces médailles étant très rares, on ne pourrait tout au plus les regarder que comme des monnaies de circonstance, telle que dut être l'époque de la liberté reconquise par Timoléon? ce qui serait plutôt un témoignage de soumission et de reconnaissance, qu'un acte de vanité.

Quant à la multiplicité des monnaies corinthiennes que l'on découvre journellement dans la Sicile, ce fait, d'où le prince Torremusa, Neumann et Eckhel ont cru pouvoir tirer leur argument à peu près unique, ne prouve absolument rien. Cette affluence des monnaies de Corinthe, et je puis ajouter de celles de ses colonies sur le territoire sicilien, n'a d'autre origine que l'importance du commerce de Syracuse avec la mère patrie et ses colonies : il était dans l'ordre des choses que les monnaies des peuples acheteurs se répandissent avec abondance dans la ville de Syracuse, et sur la surface d'une île riche par ses produits territoriaux et par ses manufactures.

Le commerce nous montre de nombreux exemples de ce versement journalier d'une monnaie étrangère, surtout dans les pays agricoles.

Les Athéniens, qui trouvèrent abondamment dans la Thessalie et dans la Macédoine, comme les Corinthiens dans la Sicile, des productions propres à alimenter leur entrepôt, y versaient en échange une très grande quantité de numéraire, surtout pour l'achat des blés, dont ces pays abondent. Les preuves de l'acti-

vité de ce commerce s'y reproduisent encore aujourd'hui dans les monnaies qu'il recèle. On trouve dans la Macédoine plus de tétradragmes d'Athènes que de monnaies de tous les anciens rois de ce pays réunis ensemble. J'ai eu occasion, durant mon séjour à Salonique, d'en faire souvent la remarque.

Rien n'est plus capable de fixer nos idées sur l'origine de ces monnaies que le passage de Tite-Live, déjà cité dans ma première Dissertation, où il est dit qu'après la victoire remportée par T. Quintius Flaminius sur Philippe v, aux Cynocéphales, on trouva dans la caisse militaire macédonienne 84,000 tétradragmes d'Athènes [1]. Ce fait démontre suffisamment que les Macédoniens payaient une grande partie de leurs impôts en monnaies étrangères, et que celle d'Athènes était plus abondante dans ce royaume que toutes les autres. Il est même probable que cette circulation datait d'une époque antérieure à celle où les rois commencèrent à avoir une monnaie particulière ; et, comme nous ne possédons point de monnaie des rois de Macédoine antérieure au règne d'Alexandre Ier, nous pouvons conclure que la monnaie d'Athènes fut la première qui circula dans leur pays, et qu'il n'y eut que celle d'Alexandre-le-Grand qui put ensuite en diminuer la circulation [2].

Il n'est pas douteux que les Athéniens remplissaient leurs magasins des blés de la Macédoine, et qu'ils donnaient en échange leurs propres monnaies, lesquelles circulaient ensuite dans ces pays et dans la Thessalie. C'est ce que faisaient les Corinthiens dans les riches campagnes de la Sicile : le golfe de Lépante les rapprochait de Syracuse, comme le golfe Thermaïque facilitait

[1] Tit. Liv., tom. III, pag. 656 ; *ed. ad us. Delph.*

[2] Voyez ma Lettre à M. Rostan, secrétaire de l'Académie de Marseille, dans le *Magasin encyclopédique*, du mois de février 1810, page 283.

les rapports d'Athènes avec la Macédoine. Les monnaies d'Égine se répandaient de même dans le Péloponèse, à la faveur du commerce. Les campagnes de l'Argolide et de la Messénie recèlent encore aujourd'hui, en grande quantité, des *tortues* d'Égine, comme celles de la Sicile des *pégases* de Corinthe.

Ce n'est pas seulement aux époques reculées dont nous parlons que des nations commerçantes ont accueilli chez elles des monnaies étrangères, et les ont admises même sur le pied de leur valeur numéraire. Depuis long-temps les monnaies de l'Espagne et du Portugal circulent dans nos colonies d'Amérique; on ne les refuse dans aucun paiement. A Rome on admet indistinctement toutes celles de l'Italie à une valeur légalement fixée. La même coutume n'a jamais cessé d'exister dans l'Orient; et, sans recourir aux temps anciens, à compter seulement de la décadence de l'empire grec, nous voyons que les monnaies des Vénitiens, des Génois, des Siciliens même, ont inondé les pays soumis aux derniers empereurs de Constantinople. Ces monnaies s'y retrouvent encore aujourd'hui en assez grande quantité, et rien ne prouve mieux combien elles y abondaient que la rareté de celles que firent frapper les derniers empereurs. Il doit être suffisamment prouvé par là que la monnaie étrangère avait cours dans leurs états, et même dans leur capitale.

Sous le gouvernement ottoman, on a vu circuler tour à tour la monnaie d'or et d'argent de la Hongrie, de la Pologne, puis celle de l'Autriche, de l'Italie et d'une partie de l'Allemagne. Il n'y a pas long-temps que celle de la république de Raguse avait cours dans tous les états du grand-seigneur, concurremment avec celle de sa hautesse. Aujourd'hui le thaler de Marie-Thérèse, la piastre d'Espagne, le sequin de Hongrie, de Hollande, et principalement celui de Venise, circulent avec profusion dans

tout l'empire ottoman, quoique leur valeur relative varie journellement à mesure que celle du grand-seigneur éprouve de l'altération.

Un des effets du despotisme est de faire constamment rechercher des monnaies dont la valeur intrinsèque ne varie point. Ce mérite les rend particulièrement propres à former les dépôts qu'une terreur habituelle multiplie. On trouvera pendant longtemps dans toute l'étendue de la Turquie des trésors cachés, en ducats d'or de Venise, en thalers de Marie-Thérèse, en colonnes d'Espagne, et rarement des sommes considérables en monnaies du grand-seigneur, qui ne conviennent nullement à ces sortes de dépôts.

La monnaie de Corinthe était à peu près dans la Sicile ce que sont aujourd'hui les monnaies européennes dans les états du grand-seigneur. Chaque ville ne pouvant répandre la sienne que dans son propre territoire, celle de Corinthe, adoptée la première, continuait, par l'effet de l'habitude, à circuler dans toute l'étendue de l'île.

Par là aussi elle devenait plus propre à être cachée dans des momens de crises politiques. Dans la Turquie, ces troubles sont habituels; dans la Sicile, ils étaient accidentels, mais fréquens. Les Carthaginois d'un côté, les Romains de l'autre, répandirent dans ce malheureux pays tous les fléaux de la guerre. Il est par conséquent naturel de croire que ces révolutions firent enfouir les dépôts qu'on y retrouve si fréquemment de nos jours.

On peut même conjecturer que cette monnaie s'étant pendant long-temps répandue dans toute la Sicile, elle y était encore très abondante à l'époque de l'invasion romaine. La tyrannie des préteurs dut y faire enfouir beaucoup d'argent; et c'est par cette raison qu'on en découvre en si grande quantité.

Il n'est donc point de motif pour supposer qu'une ville aussi considérable que celle de Corinthe n'eût point de monnaie qui lui fût propre. Une exception si extraordinaire aurait besoin d'être appuyée par les preuves les plus positives, et il n'en existe aucune. Nous avons même, ainsi que je l'ai fait observer précédemment, des preuves directes du contraire.

Nous ne pouvons donc enfin regarder comme admissible l'opinion d'Eckhel et de Neumann, et nous devons demeurer convaincus non seulement que la ville de Corinthe a possédé, depuis les commencemens de l'art monétaire jusqu'à la fin de son autonomie, une monnaie frappée journellement dans son sein, mais encore que cette monnaie s'est répandue dans la Sicile, comme dans divers pays de la Grèce, et que c'est celle-là qu'on y retrouve aujourd'hui marquée des signes corinthiens.

Je termine ici mes observations sur l'existence des monnaies de Corinthe avec la confiance que j'ai rempli mon but, en prouvant que nous possédons une grande quantité de ces monnaies, bien qu'elles soient généralement méconnues.

Je vais maintenant m'occuper des colonies que Corinthe avait fondées dans les temps de sa splendeur, et à qui elle avait accordé le droit d'imiter sa monnaie, en y apposant des marques par lesquelles chacune d'elles devait se distinguer.

Mon but principal est de faire reconnaître, autant qu'il sera possible, celles qui ont eu cours pour le service de la ligue Achéenne. Mais, en outre, comme plusieurs de ces monnaies ne sont point encore classées géographiquement, et se trouvent rejetées parmi les *incertaines*, je ferai en sorte de les rétablir au rang qui leur appartient.

Digitized by Google

COLONIES DE CORINTHE.

Il est reconnu parmi les savans que Corinthe accorda à ses colonies une permission singulière, celle de frapper des monnaies entièrement semblables aux siennes par la forme, le titre et les types religieux. L'existence de ce phénomène numismatique est démontrée par la quantité presque incroyable qui nous reste de médailles de ces colonies. Mais on n'a pas remarqué quels furent les motifs de cette concession insolite, à quelle époque elle eut lieu, et on n'a pas même distingué nettement les villes qui en jouirent.

Cet usage, étranger au droit public, et qui semble contraire à l'intérêt des métropoles, n'a dû s'établir que dans des circonstances impérieuses et pour des causes extraordinaires.

Tant que Corinthe put se glorifier de sa domination commerciale dans les mers Ioniennes, elle ne dut pas concevoir l'idée d'accorder à ses colonies un semblable privilége; mais lorsque sa puissance diminua par l'accroissement de celle d'Athènes, le danger de sa position dut amener de grands changemens dans sa politique.

Aussitôt après la défaite de Xerxès, Cimon, fils de Miltiade, avait jeté les fondemens de la supériorité d'Athènes. Il avait détruit les restes des forces navales de la Perse, soumis les Thasiens, enlevé à ces insulaires les villes qu'ils avaient fondées sur le golfe Piérique. Les mines du Pangée étaient un des fruits de ses victoires. Il avait établi une colonie à Éione, après en avoir chassé les Perses, et avait préparé par cette fondation la con-

Digitized by Google

quête d'Amphipolis. Amyntas II voyait avec peine cet accroissement de puissance des Athéniens; mais, comme on ne l'attaquait pas directement, il gardait la neutralité. Périclès avait consolidé l'ouvrage de Cimon par de nouvelles conquêtes, et assujetti divers peuples grecs qu'il avait rendus tributaires de sa patrie; mais ce qui intimidait le plus Corinthe, c'était la guerre que les Athéniens entretenaient entre elle et Corcyre, en y prenant une part active. Deux combats avaient décidé de la supériorité d'Athènes, l'un donné sur la mer Ionienne, l'autre à la hauteur de Potidée.

Corinthe n'attendit pas vraisemblablement ces derniers désastres pour offrir à ses colonies tous les moyens de la soutenir pendant l'orage qui la menaçait; et il est permis de croire que ce fut vers le commencement de cette période, fatale aux Grecs en général, qu'elle tourna ses regards sur celles de ses colonies qu'elle crut le plus capables de la défendre, et qu'elle prit le parti de resserrer ses liens avec elles, en leur accordant le droit de battre des monnaies qui porteraient les mêmes types, et auraient la même valeur que les siennes propres.

Un témoignage si éclatant des sentimens qui unissaient entre eux tant de membres d'une même famille, annonçait le courage et l'obstination avec lesquels ils se défendraient contre l'ennemi commun.

Une plus grande quantité de monnaies semblables entre elles et conformes à celles de Corinthe, dont le crédit s'était affermi depuis long-temps, pouvait balancer celui qu'obtenaient les chouettes attiques et les tortues d'Égine. D'ailleurs cette abondance de numéraire sous la garantie de Corinthe, donnait au commerce des colonies une facilité dont la mère patrie recevait elle-même de nombreux avantages.

Digitized by Google

Pellerin et Eckhel ont été d'une opinion différente de celle-là sur le motif qui avait pu porter les colonies à imiter ainsi les coins de leur métropole. Le premier se contente de dire que le but de cette imitation, en ce qui concerne les colonies, était simplement de se glorifier d'être enfans de Corinthe [1]. Le second pense que ces monnaies étaient destinées seulement aux offrandes religieuses, offertes chaque année par la plupart des colonies à leur mère patrie pour le culte des dieux qui leur étaient communs [2]; mais ces deux conjectures m'ont paru trop faibles pour prévaloir sur celle que je viens de proposer.

On peut conjecturer, par conséquent, que ce fut vers le commencement de cette période de la grandeur d'Athènes que Corinthe permit à ses colonies d'avoir une monnaie semblable à la sienne.

Les types de ces monnaies d'imitation confirment à cet égard mon sentiment. Ils ne peuvent point appartenir au premier âge de la monnaie, c'est-à-dire à celui où Corinthe n'employait que le Pégase seul d'un côté et le carré creux de l'autre. Parmi les plus anciennes monnaies des colonies on n'en connaît aucune de ce genre; on y voit quelquefois une tête de Minerve dans un carré creux; ce qui nous indique à peu près le temps où la concession corinthienne a commencé, puisque la tête de Minerve imprimée dans le carré creux appartient à la seconde période de l'art; et, comme les pièces qui portent ce type sont très rares, que toutes les colonies n'en offrent pas, et que plus souvent le carré disparaît, nous pouvons conclure que le droit dont il s'agit ne leur fut accordé que successivement, et que la fabrication n'en fut pas d'abord très active.

[1] *Rec. de Méd.*, tom. 1, page 87.

[2] *Num. vet. pop. et reg.*, pag. 128.

Si nous cherchons une époque plus précise, nous pourrons, à ce qu'il me semble, la trouver, en comparant celles de ces monnaies qui portent la tête de Minerve dans le carré creux avec celles de deux rois de Macédoine, l'un sous le règne duquel commença l'usage de placer un type dans le carré, et l'autre sous lequel cet usage finit.

C'est pendant le règne d'Alexandre Ier que le carré creux des monnaies macédoniennes reçoit un type, et c'est sur la fin du règne d'Amyntas II que cesse l'usage du carré.

Nous ignorons dans quelle année Alexandre Ier monta sur le trône; mais, suivant le témoignage d'Hérodote, il se trouvait à la bataille de Platée [1]. Or, de cette époque à la fin du règne d'Amyntas II, mort la quatrième année de la CIIe olympiade, on compte cent dix ans. De là, il est donc aisé de conclure, d'une part, que l'usage du carré creux contenant un type dura environ cent dix ans, et, de l'autre, que la concession faite par Corinthe à ses colonies a commencé dans le cours de cette période : mais en outre, comme plusieurs de ces monnaies d'imitation, et entre autres celles des Locriens-Ozoles, présentent un style encore fort imparfait, il est plus que vraisemblable que la concession remonte vers le commencement de cette période.

Je dois néanmoins répondre d'avance à une objection qu'on pourrait me faire sur cette comparaison; c'est que les monnaies des colonies qu'on verra dans la seconde classe du tableau de la monnaie imitative, sont bien inférieures pour le travail à celles des rois de Macédoine. Tout ce que cela prouve, c'est que ces princes s'attachaient à employer les meilleurs graveurs de la Grèce, et que Corinthe et Athènes au contraire craignaient d'altérer le crédit dont jouissaient leurs monnaies en en chan-

[1] Herodot., lib. I, §. LIX et seq.

Digitized by Google

geant les coins. Les monnaies d'imitation ne dûrent pas être plus soignées que celles de la métropole.

Quoi qu'il en soit des causes de cette lenteur qu'apportait Corinthe à un changement de style dans les coins de sa monnaie, il n'est pas moins vrai qu'elle dut trouver de grands avantages à l'uniformité qu'elle conserva pendant les trois âges de l'art.

Les calculs que je viens de faire me conduisent à classer par ordre chronologique, et avec assez de vraisemblance, les monnaies de Corinthe : je les ai, conformément à cette idée, divisées en trois classes dans les tableaux qui terminent cet ouvrage.

En supposant que Corinthe ait frappé des monnaies dès les premières olympiades de Corébus, et qu'elle ait continué le même genre de fabrication jusqu'au temps où Alexandre 1er adopta l'usage d'un type dans le carré creux, nous atteignons la LXXVe olympiade, époque où vivait ce roi, et cet intervalle de temps nous donne à peu près. . . . . 300 ans.

Si nous ajoutons à cette période celle qui, en partant de la première année de la LXXVe olympiade, s'étend jusqu'à la quatrième de la CIIe, nous compterons depuis Alexandre 1er jusqu'à Amyntas II. . . . . 110 ans.

En ajoutant à ces deux périodes celle qui s'étend depuis la mort d'Amyntas II jusqu'à la destruction de Corinthe, nous arriverons à la troisième année de la CLVIIIe olympiade; ce qui forme 56 olympiades ou 224 ans.

Total. . . . . 634 ans.

C'est dans la dernière période que l'art nous présente toute sa perfection.

Il résulte de ce tableau aproximatif que la ville de Corinthe ne cessa, pendant plus de six cents ans, de frapper des monnaies

d'argent. Je les ai divisées, comme je l'ai dit, en trois classes; et, dans mes explications, je ferai remarquer que les monnaies de Corinthe et de ses colonies ne furent jamais plus répandues que dans le cours de la ligue Achéenne.

Il est enfin bien certain que les monnaies frappées par les colonies corinthiennes, à l'imitation de celles de leur métropole, sont très rares avant Philippe II; qu'elles se multiplient rapidement dès le règne de ce prince, et se répandent alors en abondance dans le nord de la Grèce et de la Sicile.

Un autre motif contribua un demi-siècle plus tard à les multiplier encore davantage; ce fut l'obligation imposée à Corinthe de fournir son contingent pour les dépenses de la ligue Achéenne.

Nous avons reconnu que chaque département ligué s'était assujetti à fournir sa quotité aux contributions en monnaies d'argent, portant un type convenu, et nous avons remarqué que Corinthe ne nous a laissé qu'une très petite quantité de monnaies avec le chiffre achéen. D'un autre côté, tous les cabinets de l'Europe sans exception possèdent une quantité presque incroyable, non seulement de monnaies de la ville de Corinthe, mais encore de celles de ses principales colonies. De là il est naturel d'inférer que ce fut principalement pendant le cours de la ligue Achéenne que ces monnaies se multiplièrent le plus dans tous les pays où les colonies exerçaient politiquement et commercialement quelque influence.

Entourés de pays où les monnaies de Corinthe avaient obtenu un crédit universel, les Achéens reconnurent la nécessité d'apporter des modifications aux lois générales.

Plus la république Achéenne prenait de l'accroissement, plus cette nécessité se faisait sentir. Les villes qui se joignaient

à la ligue ne pouvaient pas toujours facilement frapper des monnaies au type décrété dans l'origine. On ne dut pas tarder à reconnaître que, pour la commodité des contribuables et pour la facilité des opérations militaires, il fallait adopter un système qui pût convenir au plus grand nombre des confédérés.

Si nous ajoutons à ce premier motif celui où furent les Achéens de porter la guerre dans l'Étolie, nous serons de plus en plus convaincus que les monnaies de Corinthe et de ses colonies devinrent indispensables pendant ces diverses campagnes.

Si nous remarquons ensuite quelle autorité Philippe exerçait sur la ville de Corinthe et sur toute l'association achéenne, nous n'aurons presque plus lieu de douter que ce prince n'eût lui-même proposé cette modification aux premiers règlemens, puisqu'elle convenait à ses desseins, et qu'elle servait sa haine contre les Étoliens et les Illyriens.

Les faits sont ici d'accord avec cette supposition. Les monnaies que Corinthe dut fournir à la ligue avec le chiffre achéen, conformément aux lois de la république, sont à peine connues, ainsi que je l'ai déjà observé, tandis qu'elles devraient se trouver de nos jours en grande quantité, si une ville aussi puissante que celle-là eût fourni pendant plus de cent ans un contingent proportionné à son opulence.

Ces considérations sont plus que suffisantes pour nous convaincre que Corinthe fit admettre sa propre monnaie et celle de ses colonies dans les recettes de la ligue. Nous devons même croire que cette monnaie si répandue devint, plus encore que la monnaie légale des Achéens, l'agent de leurs opérations civiles et militaires.

Quant à la possibilité de reconnaître aujourd'hui les monnaies

Digitized by Google

frappées par les colonies à l'imitation de celles de Corinthe, et de les distinguer entre elles, Eckhel pensait qu'il n'existait à ce sujet que des indices équivoques [1]. Je crois au contraire pouvoir parvenir avec assurance à classer toutes les monnaies de ce genre, sans excepter celles que ce savant regarde comme incertaines. Je vais tâcher, dans l'explication de mes planches, de justifier la classification que j'ai adoptée.

[1] *Multi vero numi ambigua habent patriæ suæ indicia. Num. vet. anecd.*, pag. 121.

Digitized by Google

EXPLICATION

DE

QUELQUES MÉDAILLES DE CORINTHE

ET DE SES COLONIES.

Dans le cours de ces Essais, je me suis appliqué à montrer que les monnaies de Corinthe et de ses colonies ont circulé pendant long-temps comme monnaie de la ligue Achéenne; j'ai tâché aussi de prouver combien il était avantageux pour les développemens de la science que les catalogues de médailles grecques fussent établis dans un ordre chronologique, conformément à la marche de l'art monétaire. Pour donner un exemple de l'avantage de cette méthode, je l'ai suivie moi-même dans la description raisonnée des médailles de Corinthe et de ses colonies, ainsi que dans les gravures qui accompagnent ce travail.

Nous verrons de nouveau Aratus figurer dans ce tableau chronologique par les lettres initiales de son nom, et par des symboles qui rappellent la haute considération dont il jouissait. Nous y verrons aussi des signes propres à désigner Philippe, roi de Macédoine, qui ne put être honoré que par un sentiment d'adulation, et à cause de l'empire qu'il avait usurpé sur cette fédération patriotique.

Jamais les savans n'ont classé les monnaies en général par époques, bien que la plupart aient reconnu l'utilité de cette méthode.

Winkelmann, en traçant l'histoire de l'art, a donné un exemple des distinctions qu'on peut établir dans le classement des richesses de la science numismatique.

Eckhel lui-même fait connaître dans ses prolégomènes l'utilité de ce classement méthodique[1]. Cet auteur a très bien reconnu le besoin d'établir des règles pour distinguer le plus ou le moins d'antiquité des médailles autonomes, c'est-à-dire de celles qui ne représentent ni têtes de roi, ni têtes d'empereur; mais il n'a point donné les explications positives que ce plan aurait exigées.

Je n'ai pas le dessein de suivre entièrement son système, et de diviser comme lui les âges monétaires en cinq époques. Je n'ai pas non plus le désir de le combattre : cependant j'ai adopté une classification plus circonstanciée que la sienne.

Depuis les premiers temps de l'art jusqu'à Alexandre-le-Grand, il ne distingue qu'une période; j'en compte trois. Ce sont d'abord les essais d'un art qui se développe et se propage à mesure que son utilité est mieux reconnue.

Sa tendance vers la perfection marque une seconde époque; et l'art parvient enfin à toute son excellence dans la troisième, qui finit avec la liberté de la Grèce.

La marche que je me suis proposé de suivre embrasse donc la totalité du temps où la Grèce se gouverna d'après ses propres lois; état de choses qui subsista depuis les premières olympiades jusqu'à la destruction de Corinthe. Cet espace de temps, qui est d'environ six cents ans, renferme seul mes trois divisions. Après cette époque, le système monétaire de la Grèce change totalement; l'adulation envers les dominateurs le dénature. La monnaie d'or et d'argent fait presque entièrement place à celle

[1] *Doct. num. vet.*, tom. I; cap. XXI.

Digitized by Google

des Romains, et l'art se précipite enfin dans une dégradation à peine concevable, tandis que le vaste domaine de Rome se partage, s'affaiblit, et devient la proie des peuples barbares qui en achèvent la destruction.

Quoique les monnaies d'Égine, que nous possédons en très grand nombre, annoncent l'antiquité la plus voisine des premières olympiades; quoique cette haute antiquité soit prouvée par tous les signes qui caractérisent les essais de l'art de graver des coins, on remarque, en comparant ces monnaies avec celles de Corinthe, que les Éginètes ont dû conserver assez long-temps la forme et le style primitif dont l'antiquité avait consolidé le crédit. Cette uniformité constante s'oppose à ce qu'on puisse en former des classes bien distinctes. Il n'en est pas ainsi des médailles de Corinthe. Il paraît que dès le principe de l'émission de ses monnaies, cette ville suivit un système différent. Elle ne fabriqua jamais de tétradragmes comme Égine; elle se contenta de didragmes, et elle s'en servit jusqu'aux derniers temps de son existence. Elle fit aussi frapper des dragmes et d'autres pièces de moindre valeur, mais en moindre quantité qu'Égine et Athènes. Il paraît qu'elle ne varia le travail de ses premiers essais que quand le goût des peuples l'obligeait à le faire. De là il résulte que les médailles de Corinthe sont aujourd'hui les plus propres à former le tableau des trois âges de la monnaie.

J'ai en ce moment un motif particulier d'adopter cette division; c'est qu'elle nous conduira naturellement à reconnaître plusieurs monnaies de Corinthe qui furent destinées au service de la ligue Achéenne.

Pour marcher avec méthode, je commencerai par les médailles de Corinthe, divisées en trois classes, ainsi que je l'ai avancé

Digitized by Google

plus haut : je classerai successivement la monnaie d'imitation des colonies suivant le principe que j'ai adopté.

CORINTHE.

TAB. I.

PREMIÈRE CLASSE.

Le n° 1er, qui ne présente d'un côté que le cheval Pégase, sans lettres, et de l'autre un carré creux, nous montre une médaille primitive, que l'on trouve dans la Sicile comme dans la Grèce. n° 1. Didrachme.

Les nos 2 et 3 sont également sans lettres du côté du Pégase. Ces deux pièces sont au rang de tant d'autres médailles frappées sans lettres. Nous ne devons pas être surpris que Corinthe ait suivi à cet égard l'exemple qu'elle recevait de l'île d'Égine. nos 2 et 3.

Le *pullus* suffirait pour autoriser ma classification, attendu qu'il n'existe point de monnaies d'imitation dès cette époque; mais les trois numéros suivans, où il est réuni à la lettre *coph*, ne laissent aucun sujet de doute.

Les médailles que je désigne par les nos 4, 5 et 6, sont des premières de la même époque, sur lesquelles Corinthe ait fait usage de la lettre *coph*, qui ensuite ne cesse plus d'être employée sur ses monnaies d'argent. Il n'est pas inutile d'observer que sur aucune des monnaies d'argent propres à cette ville, on ne voit la lettre *kappa* pour l'initiale de son nom ; tandis que nous trouvons quelquefois cette lettre sur ses monnaies de bronze, et particulièrement sur celles qui portent le type achéen, tant en argent qu'en bronze. nos 4, 5, 6.

Le n° 7, qui appartient à la même classe, est remarquable par une différence dans la forme que présente l'intérieur du carré. n° 7.

Digitized by Google

TAB. I.

Je n'ai jamais pu trouver de médailles de Corinthe plus anciennes que les sept dont il est ici question ; mais je ne doute pas qu'on ne puisse en rencontrer dont le carré indiquerait un temps plus reculé. Ce qu'il importe de savoir, c'est que ces monnaies primitives dûrent cesser immédiatement avant le règne d'Alexandre 1er, roi de Macédoine, ou sous son règne, c'est-à-dire vers la soixantième olympiade, cinq cents ans avant notre ère. Si cette opinion est juste, l'usage d'un seul type sur la monnaie aurait duré depuis les premières olympiades jusqu'à Alexandre 1er exclusivement, c'est-à-dire environ deux cent quarante ans. Il y aurait encore à savoir si Corinthe tarda long-temps à frapper des monnaies, lorsqu'Égine lui en eut donné l'exemple. Pausanias nous fait connaître cette priorité d'Égine sur Corinthe, en nous apprenant que Pompus, roi d'Argos, de la race d'Hercule, fit fleurir le commerce par le moyen des Éginètes, quatre générations avant Phidon ; d'où l'on peut tirer la conséquence qu'Égine, par un effet de sa position maritime et de sa monnaie, avait devancé Corinthe dans les approvisionnemens de la presqu'île, où les besoins s'étaient accrus depuis la rentrée des Héraclides.

Une pareille antiquité est remarquable pour signaler les progrès de la civilisation des Grecs.

C'est sur ce point qu'il faudrait s'arrêter pour l'examen de la marche de l'art. Mais qu'il suffise d'avoir établi à peu près le commencement de cette première époque, et d'en avoir fait connaître les essais.

Je crois qu'on peut en déterminer la durée, en comparant ces anciennes monnaies de Corinthe avec les incertaines des rois de Macédoine, qui précédèrent Alexandre 1er, lesquelles ne portent qu'un seul type et aucune lettre. C'est au règne de ce prince

Digitized by Google

que ces monnaies de Macédoine commencent à désigner les noms des rois par des lettres initiales. Là se termine le premier âge, suivant la division que je propose. TAB. I.

SECONDE CLASSE.

Cette seconde classe se distingue nettement entre la première et la troisième. Le carré creux y reçoit la tête de Minerve, qui, suivant Pausanias, était très honorée à Corinthe sous le nom de Minerve *Chalinitis*, ou *qui retient par le frein.*[1]

Outre le carré creux qui se conserve sur ces monnaies, elles se font remarquer par de notables progrès dans l'art du dessin. C'est ce que j'ai tâché de rendre sensible dans la gravure des nos 8, 9 et 10. nos 8, 9 et 10.

[1] La bride flottante que porte souvent le Pégase sur les médailles de Corinthe, fait allusion à la même idée; Minerve, emblème de la sagesse divine, doit diriger les actions des hommes, modérer leurs passions, régler leur conduite dans tous les momens de leur vie. C'est à cause de cette puissance particulière que lui a été donné le surnom de *Chalinitis* ou *Frénatrice*.

Lorsque, dans *l'Iliade*, Achille est sur le point de s'emporter contre Agamemnon, c'est Minerve qui vient le saisir par les cheveux, et qui réprime son courroux. Quand cette déesse monte dans le char de Diomède, à côté de ce héros, c'est elle qui s'empare du fouet et des rênes, et qui pousse les coursiers contre Mars. (*Iliad.*, lib. I et V.)

Sous quelque rapport que l'on considère Pégase, Minerve doit toujours le conduire et modérer sa fougue. Qu'il soit un emblème de la navigation, du génie poétique, ou de tout autre objet, il ne doit jamais s'abandonner aveuglément à son élan : c'est à Minerve *Chalinitis* à le contenir.

Quand les Athéniens eurent pris la détermination d'abandonner leur ville, et de monter sur leurs vaisseaux pour combattre Xerxès, Cimon, à la tête des jeunes Athéniens, déposa une bride dans le temple de Minerve. Cette sorte de consécration me paraît signifier que le peuple athénien, qui renonçait momentanément à combattre sur terre, redemanderait à la déesse la bride qu'il confiait à sa garde, quand le moment de remettre la cavalerie en action serait venu. Mais le principe religieux était le même : la bride était déposée aux pieds de Minerve, parce que c'est cette déesse qui doit généralement tenir et diriger le frein.

TAB. I. Dans les nos 9 et 10, la coiffure de la déesse est simple. Ses cheveux tombent en petites boucles serrées sur le front, et sont noués au-dessous du casque. La tête est dans un cadre composé de quatre lignes, et le tout est dans un carré creux. C'est particulièrement sur le n° 10 que le profil de la déesse montre les progrès du style. L'œil n'est plus dessiné comme s'il était vu de face; les contours du visage ont déjà de la noblesse et de la correction.

nos 11, 12 et 13. Sous les nos 11, 12 et 13 se voient trois petites monnaies de la même époque, qui sont aussi très remarquables quant au mérite de l'art et à la singularité des types.

TROISIÈME CLASSE.

nos 14, 15 et 16. Les trois premières monnaies de cette classe, nos 14, 15 et 16, marquent un intermédiaire entre les deux époques. Le casque de la déesse y prend une meilleure forme : les cheveux ne se répandent plus sur le front, et ne sont plus noués derrière la tête; mais, au revers, les ailes du Pégase sont encore arrondies. Ces circonstances qui caractérisent l'âge des monnaies, forment une nuance sensible entre la seconde époque et la troisième; elles annoncent que les derniers progrès de l'art ne sont pas éloignés. A cette époque s'étend l'usage des symboles : très rares jusqu'alors, ils deviennent une nouvelle démonstration de piété envers les dieux. [1]

n° 17. La médaille que présente le n° 17 appartient encore au temps où l'art s'améliore; quoique la tête de Minerve y soit tracée avec plus d'élégance que sur les médailles précédentes, elle n'est pas

[1] Je ferai observer dans une Dissertation particulière que ces symboles n'étaient pas un produit du caprice des graveurs, comme des écrivains ont voulu le faire entendre.

moins placée dans le carré; on y remarque cependant que l'aile du Pégase n'est plus arrondie. TAB. I.

Au n° 17 commence la série des pièces où se déploie toute la beauté de l'art. On y trouve une variation continuelle de petits symboles.

Les sept médailles qui suivent le n° 17, sont du nombre de celles qu'on peut admirer sous le rapport du style; elles vont donner lieu à des observations qui paraissent devoir confirmer ce que j'ai avancé sur l'admission des monnaies de Corinthe parmi celles de la Ligue Achéenne. Le type est une tête de Minerve couronnée de laurier. Toutes sont marquées des initiales AP, et elles ne varient, du côté de la tête, que par leurs symboles. Sous les jambes du Pégase, on voit toujours le *coph*. n°s 18 à 24.

Les lettres AP, qui accompagnent souvent les symboles, m'ont paru devoir désigner un magistrat. On voit sur des didragmes de Corinthe d'autres lettres que j'ai regardées aussi comme initiales de noms propres, et je ne doute pas que ces noms ne soient ceux des magistrats qui se trouvaient en fonction pendant l'année où le symbole était employé. Quoique la magistrature dont il s'agit ne paraisse pas avoir été éponomique, et qu'on ne connaisse pas les fonctions qui en dépendaient, je hasarderai de dire qu'au temps où Corinthe fut délivrée du joug des Macédoniens, cette ville accorda vraisemblablement sa première magistrature au préteur nommé pour commander les troupes de la Ligue Achéenne.

Ce sont les sept médailles que je viens de citer qui m'ont fait concevoir cette pensée. Elles portent toutes, comme je viens de le dire, les lettres AP. On peut les voir dans le Cabinet du roi.

La plus remarquable est celle du n° 18, où avec ces deux

TAB. I. lettres se trouve la Chimère, symbole qui désigne Sicyone, patrie d'Aratus. Cet indice, et notamment les initiales AP, répétées sept fois, ne peuvent indiquer moins de sept années; elles me paraissent attester que Corinthe a nommé sept fois consécutivement Aratus pour son principal magistrat. Il ne serait pas impossible qu'il se trouvât des monnaies semblables à celles-là, et qui se rapporteraient à d'autres années de la même magistrature.

Aratus, alors l'idole des confédérés, fut ainsi honoré plusieurs fois du titre de magistrat principal des Corinthiens, pour reconnaître le service qu'il leur avait rendu en les délivrant du joug de la Macédoine, et en les faisant agréger à la Confédération Achéenne. A en juger par le nombre des médailles qui présentent les lettres AP, on doit supposer que sa magistrature se renouvela à Corinthe jusqu'au temps où il fut battu par Cléomène; il était alors à son treizième généralat.

Aratus, de son côté, pour se rendre toujours plus digne des honneurs de l'adoption, avait acquis des possessions dans Corinthe. Suivant Polybe, ces biens furent confisqués et vendus lorsque Cléomène s'empara de cette ville. Un peu avant cette époque, Aratus avait cessé d'être agréable aux Corinthiens : se trouvant un jour dans leur ville, il n'échappa à la fureur du peuple que par sa présence d'esprit et par la vitesse de son cheval.[1]

Il est vraisemblable que c'est pendant les sept premières années où il commanda les armées de la ligue, que la ville de Corinthe fut admise à la faveur de faire recevoir sa propre monnaie dans son contingent aux dépenses communes. La rareté des monnaies corinthiennes, portant les types achéens, prouve

[1] PLUT., *Vit. Arat.*

complétement que cette ville y suppléait par la sienne propre. Cette observation est capitale. TAB. I.

Quoique, à l'époque où Corinthe tomba de nouveau sous le joug macédonien, la reconnaissance des Corinthiens se fût changée en haine contre Aratus, cette ville ne demeura pas moins attachée à la fédération. C'est de son sein que sortirent souvent les ordres par lesquels Philippe dirigeait les opérations militaires. Ce fut conséquemment alors, plus que jamais, que les monnaies de Corinthe et celles de ses colonies durent être employées concurremment avec celles des Achéens : nous devons croire même que c'est le roi de Macédoine qui l'exigeait.

Si les monnaies particulières de Corinthe devinrent ensuite plus communes encore dans la Sicile que dans la Grèce, c'est qu'après la destruction de Corinthe, elles furent portées en grande quantité dans cette île, où elles étaient toujours accréditées, et où presque toute l'émigration du Péloponèse venait d'arriver avec ses trésors quand les Romains s'en rendirent maîtres; la monnaie qui s'y trouvait en plus grande abondance devait être celle de Corinthe.

Après avoir montré qu'on ne doit donner aux lettres AP d'autre signification que celle d'*Aratus*, je dois ajouter que ce préteur n'est pas le seul que les Corinthiens aient désigné sur leur monnaie comme magistrat de leur ville : on y voit pareillement les initiales du nom de plusieurs autres préteurs. Ceux de mes lecteurs qui auront la curiosité de s'en convaincre pourront consulter le Tableau des Fastes achéens de Bayer, qui se trouve à la fin de mes Explications.

Il faut convenir que les lettres AP, répétées peut-être plus de sept fois sur les monnaies des Corinthiens, annoncent des

Digitized by Google

TAB. I. honneurs d'une haute importance accordés à un même personnage, et ce personnage doit être leur libérateur.

nos 18, 19. De plus, parmi les symboles que je viens de rappeler, j'en trouve plusieurs qui font allusion au bonheur public; ce sont la corne d'abondance, et la charrue (nos 18 et 19). En effet, pendant les premiers prétoriats d'Aratus, tout prospérait dans les affaires des Corinthiens; et, dans cette heureuse position, ils durent témoigner, par des démonstrations publiques, leur reconnaissance envers les dieux et envers Aratus, auteur de leur liberté, de leur admission à la ligue, et de l'abondance dont ils jouissaient.

nos 20, 21. Deux autres de ces symboles, placés sur les nos 20 et 21, paraissent aussi des témoignages de gratitude envers les dieux qui avaient favorisé l'entreprise d'Aratus lorsqu'il s'empara de l'Acro-Corinthe. Ces symboles sont, premièrement, l'aigle pour Jupiter *Acraeus*, protecteur des lieux élevés; secondement, Minerve *Itonienne*, invoquée par les rois de Macédoine et par les Ptolomées qui, par l'influence d'Aratus, s'étaient associés à la ligue.

nos 22, 23, 24. Les trois symboles des nos 22, 23, 24, sont la feuille de lierre pour Bacchus, la tête de Méduse, ornement de l'égide de Minerve, et le sanglier de Calydon, qui peut avoir rapport à l'alliance qui exista, sous Aratus, entre la ligue et les Étoliens.

Rien n'est plus propre à appuyer les inductions que j'ai tirées des lettres initiales du nom d'Aratus, et de quelques symboles qui les accompagnent, qu'une simple observation concernant le casque de Minerve, ainsi que je l'ai dit plus haut : c'est que toujours ce casque est orné de laurier sur les pièces où se trouvent les lettres AP. Les Corinthiens ont voulu désigner par cet ornement, Minerve *Nicéphore*, ou *Victorieuse*, qui pro-

tégeait Aratus dans ses expéditions militaires, et que le préteur honorait sans doute d'un culte particulier, comme faisaient aussi beaucoup d'autres généraux. TAB. I.

Il est à remarquer que la couronne de laurier se trouve bien rarement sur les médailles de Corinthe ou de ses colonies, et qu'elle ne manque jamais sur celles que j'attribue à l'époque des succès du général achéen. Je n'ai vu que celle où est le nom d'ACTIO, qui représente le casque de Minerve, orné de lauriers. On la trouvera dans l'article ACARNANIE.

On se tromperait si l'on supposait que les symboles dont je viens de parler, savoir, la feuille de lierre, la tête de Méduse et le sanglier, doivent se trouver seulement sur les monnaies où sont marquées les lettres AP. Ils se voient quelquefois sur d'autres monnaies de la même ville; mais alors la tête de Minerve est sans laurier, et les initiales AP sont remplacées par d'autres lettres.

Le n° 25, qui représente d'un côté Bellérophon combattant la Chimère, et de l'autre la Chimère elle-même marchant, a été publié par M. Millingen, dans l'intéressant recueil qu'il a fait imprimer à Rome, en 1812. Je ne donne cette médaille que parce qu'elle est rare, et qu'elle fait toujours mieux connaître les rapports qui existaient entre deux villes aussi voisines que Corinthe et Sicyone. Je me suis dispensé de faire graver d'autres monnaies de Corinthe, par la raison qu'elles sont en très grand nombre dans les cabinets.[1]

[1] Il serait pourtant très curieux d'en avoir une réunion gravée aussi complète qu'il se pourrait : personne, mieux que M. Carelli, savant de Naples, ne serait à portée de donner un pareil recueil, soit par l'étendue de ses connaissances, soit à cause de la richesse de son cabinet, et particulièrement de la collection de beaux dessins de ce genre qu'il a bien voulu mettre sous mes yeux.

TAB. I. Je passe aux colonies de Corinthe, et je préviens d'avance que dans la description que je vais donner des médailles qu'elles ont fait battre à l'imitation de leur métropole, il ne sera jamais question que de deux seules classes, la seconde et la troisième. Je ne connais aucune monnaie d'imitation qui puisse être rangée dans la première classe.

DES LOCRIENS OZOLES.

SECONDE CLASSE.

TAB. II. D'après ce que j'ai avancé précédemment [1], et d'après l'opinion de divers savans numismates, j'ai lieu de croire qu'il n'existera plus de motifs de douter que les Locriens qui ont imité les monnaies de Corinthe, sont plutôt les Locriens Ozoles que les Locriens d'Italie. C'est par conséquent des premiers qu'il est maintenant question.

n° 1. Le n° 1 est une imitation tellement exacte des monnaies de Corinthe de la seconde classe, que cette ressemblance serait à peine croyable, si, au lieu d'appartenir à des peuples voisins de la métropole, ces monnaies avaient été frappées chez les Locriens Épizéphiréens, qui n'avaient avec Corinthe que des rapports accidentels.

A cette première époque de l'imitation, la légende en toutes lettres n'était point admise; mais on ne laissait pas de se servir de quelques moyens pour distinguer une colonie d'avec une autre. Le premier, par exemple, que mirent en usage les Locriens et les Leucadiens, fut, de la part des Locriens, de ne jamais présenter le *lambda* sur les deux côtés de la monnaie, et, chez les Leucadiens, de l'employer du côté de la tête et du côté du cheval.

[1] Voyez page 77.

TROISIÈME CLASSE. TAB. II.

La médaille des Locriens que je donne sous le n° 2, présente le mot ΛΟΚΡΩΝ en entier du côté de la tête de Minerve, et il n'y a point de lettres du côté du cheval. n° 2.

On verra bientôt le contraire sur une médaille des Leucadiens; la légende ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ s'y trouve placée également en entier du côté de la tête, ce qui n'empêche pas que le lambda ne soit répété sous le cheval. Cette différence est la base de la classification que j'ai adoptée au sujet des monnaies qu'Eckhel a considérées comme incertaines. [1]

Au n° 3, on trouve seulement sous le Pégase les initiales du mot Λοκρων. C'est encore ici un exemple du système des Locriens de n'employer qu'une seule fois l'initiale, ou les initiales de leur nom, sur la monnaie frappée avec les types corinthiens. n° 3.

Cette observation ne concerne pas seulement les Locriens et les Leucadiens; on doit l'appliquer encore à toutes les villes dont le nom commençait par un Λ. C'est un fait dont on pourra se convaincre dans le cours de ces Explications.

Nous devons regarder comme un principe général que les lettres tracées sous le Pégase, désignent toujours le nom de la ville ou de la province à qui appartenait la monnaie [2]. Un symbole placé au même endroit, suppléait quelquefois les lettres, mais bien rarement. n° 4.

J'ai placé sous le n° 4 une monnaie de ce genre qui porte la foudre sous le Pégase, et une seule petite chouette derrière la tête de Minerve. On a déjà vu parmi les incertaines de la seconde planche des médailles achéennes, au n° 2, une dragme ou

[1] *Num. vet. anecd.*, p. 121.

[2] Eckhel est d'une opinion contraire. Voyez *Num. vet. anecd.*, p. 122.

TAB. II. triobole, qui porte de même la foudre sous le Pégase. Il y a des raisons de croire que ce symbole appartient plutôt aux Locriens qu'à toute autre colonie; mais je ne m'arrêterai pas à les discuter.

Dans la même planche, j'ai aussi fait représenter, au n° 22, un triobole semblable à celui-là, et qui présente un monogramme, que j'attribue aux Locriens. Je suis d'autant plus porté à embrasser cette opinion, que j'ai vu dans la collection de M. Carelli une monnaie où les trois lettres ΛΟΚ sont placées en monogramme sous le Pégase.

Dans les divers catalogues manuscrits que je me suis procurés
n°s 5, 6, 7, 8. des médailles d'imitation, on en voit beaucoup de semblables à celles des n°s 5, 6, 7, 8, et elles offrent des symboles différens les uns des autres du côté de la tête, et la lettre Λ est seulement sous le cheval.

Du reste, il ne faudrait pas s'étonner que les Locriens-Ozoles eussent été compris les premiers dans l'association corinthienne, et que leur nation entière se fût déclarée sur ses monnaies colonie de Corinthe. La sûreté de ce peuple, établi entre les frontières de la Phocide et celle de la Corinthie, et séparé depuis long-temps du corps des Locriens-Épicnémidiens, dont, selon Strabon, il était issu [1], n'avait de garantie que dans la protection des Corinthiens, qui, à leur tour, avaient intérêt à l'avoir pour auxiliaire contre les entreprises d'Athènes. D'ailleurs, le voisinage de ces deux pays devait avoir mis Corinthe à portée de faire dans la Locride de nombreux établissemens. De là, on pourrait tirer la conséquence que les Locriens, après avoir reçu peu à peu dans leur sein un grand nombre d'habitans de Corinthe, adoptèrent une nouvelle constitution qui les sépara des Épicnémidiens, et

[1] Lib. XVIII, p. 493.

qu'alors ils purent jouir des mêmes priviléges monétaires que les autres colonies de Corinthe. TAB. II.

ACARNANIE IN GENERE.

La médaille inédite que je possède, gravée sous le n° 9, est très remarquable par sa rareté, et par les deux lettres qu'on voit sous le cheval. n° 9.

Suivant le principe, que les monétaires plaçaient presque toujours sous les jambes du Pégase les lettres initiales exprimant le nom des colonies, soit que ces lettres fussent isolées ou liées ensemble, suivant ce principe, dis-je, les deux lettres AK doivent indiquer la ville ou le pays auquel cette monnaie appartient.

On pourrait l'attribuer à la ville d'Actium. Je crois plutôt qu'elle appartient à l'Acarnanie *in genere*.

Quelque célèbre que fût devenue la ville d'Actium après la bataille qui décida du sort de l'empire, il n'en est pas moins vrai qu'elle fut toujours regardée comme de peu d'importance, et qu'elle ne fit jamais battre de monnaie. On pourrait m'objecter que Pellerin [1] et Eckhel [2] ont admis pour monnaie de cette ville un *didragme* que je donne sous le n° 10, sur lequel on lit le mot AKTIO, et qui porte au revers, au-dessous du Pégase, les lettres initiales ANA; mais je réponds que les lettres AKTIO indiquent le nom d'un magistrat, et non celui d'une ville. Eckhel se trompe aussi en interprétant les lettres ANA par *anactorii campi*, ou *champs Anactoriens*. Cette forme d'inscription serait totalement insolite; ces trois lettres sont les initiales du nom d'*Anactorium*. [3] n° 11. n° 10.

[1] *Lettres*, p. 200. [2] *Doct. num. vet.*, t. II, p. 254.

[3] Eckhel cite une médaille du Cabinet de Vienne, où il aurait lu AKTION; mais,

Digitized by Google

TAB. II. J'explique les lettres AK par AKAPNANΩN, des *Acarnaniens*. Ces peuples ont bien pu fabriquer une semblable monnaie; mais elle ne peut être attribuée, à cause de sa rareté, qu'au temps où Philippe exerçait une grande influence dans le nord de la Grèce. Ce roi, qui exigeait des contributions dans les pays voisins de l'Étolie et de l'Illyrie, dut préférer les pièces d'imitation fabriquées par les colonies de Corinthe; et il est vraisemblable qu'il autorisa les états d'Acarnanie, à employer momentanément ce coin imitatif, plutôt que de lui fournir des monnaies à leur propre type, qui n'auraient pas eu un cours aussi facile et aussi général.

D'ailleurs, une province qui avait reçu dans son sein tant de colonies corinthiennes, et qui s'était toujours distinguée par son dévouement particulier pour leur métropole, pouvait bien, dans les circonstances où elle se trouvait envers Philippe, solliciter le droit d'imitation, et se regarder, ainsi que la Loeride, comme identifiée à Corinthe, à qui elle appartenait par le plus grand nombre de ses habitans.

Il doit exister d'autres didragmes semblables dans les grands cabinets. On peut voir dans la seconde planche des médailles achéennes, une dragme qui porte les mêmes lettres sous le Pégase; elle est représentée au n° 21. Au lieu de former un monogramme, les lettres initiales AK sont séparées.

Ici se présente une question accessoire qu'il n'est peut-être pas hors de propos d'éclaircir. Il s'agit de savoir si la province d'Acarnanie, dont nous connaissons tant de belles médailles

comme il cite en même temps Pellerin, je crois qu'il y a erreur dans sa citation, et qu'il faut lire AKTIO. Dans le cabinet de M. Carelli, à Naples, on voit une médaille semblable, sur laquelle on lit pareillement AKTIO. La monnaie citée par Pellerin est au Cabinet du Roi, et M. Mionnet a déjà judicieusement observé qu'elle est d'Anactorium.

d'or et d'argent, n'a pas fait battre aussi des monnaies de bronze. TAB. II.

Jusqu'à présent, on n'a reconnu aucune monnaie de ce métal frappée par les Acarnaniens *in genere*. Je crois cependant qu'il en existe; mais elles ont été confondues avec celles de la ville d'Œniade, dont la légende dorique est ΟΕΝΙΑΔΑΝ : il y en a aussi sans légende ou anépigraphes.

Celles qui portent la légende ΟΙΝΙΑΔΑΝ, présentent la tête de Jupiter couronnée de laurier, et elles ont au revers la tête barbue et cornue du fleuve Achéloüs.

Les autres portent une tête de Minerve d'un côté, et de l'autre celle du même fleuve. C'est sur ces dernières principalement que j'ai remarqué le monogramme composé des deux lettres ΑΚ. Ces deux lettres donnent le nom de la communauté des Acarnaniens, ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ.

La tête de Minerve désigne vraisemblablement sur ces dernières monnaies, le culte que les Corinthiens répandus dans l'Acarnanie, rendaient à Minerve leur déesse tutélaire, et en même temps celle des Corinthiens.

J'ai possédé plusieurs de ces monnaies, portant le monogramme ΑΚ ; elles sont maintenant dans le Cabinet du roi de Bavière. Ce monogramme étant le même que celui des deux pièces dont il vient d'être question, il n'en est que plus probable que mon interprétation est juste.

Quoique la médaille du n° 10 ait été donnée à la ville d'Anatorium, je l'ai groupée avec celle que je viens d'expliquer : premièrement, parce qu'il en a déjà été question dans cet article ; secondement, parce qu'elle donne lieu, comme le n° 9, à la question de savoir si elle appartient à la ville d'Actium. L'opinion que je viens d'émettre à cet égard n° 10.

Digitized by Google

TAB. II. peut être contestée ; je la soumets au jugement des savans.

Ce qui paraît certain, c'est que cette ville devait avoir un temple dédié à Apollon, avant qu'Auguste y eût consacré un autre temple à ce dieu, en mémoire de la défaite d'Antoine et de Cléopâtre.

ANACTORIUM.

TROISIEME CLASSE.

Il m'a paru surprenant que, parmi les monnaies d'imitation corinthienne qui nous sont restées d'Anactorium, je n'aie pu en découvrir aucune de la seconde classe, ni même de celles dont le Pégase a les ailes arrondies. Les monnaies de cette ville, à en juger par leur abondance, semblent annoncer qu'elle fut un des plus fermes soutiens de sa métropole. En général, on peut dire que les médailles d'Anactorium sont faciles à distinguer, à cause de la répétition du monogramme, composé de deux lettres initiales AN, liées ensemble, qui se voient de l'un et de l'autre côté. Si cette ville n'avait employé que la lettre ▲, on aurait confondu ses monnaies avec celles d'Argos-Amphilochium et celles d'Ambracie.

C'est à l'exemple de la plupart des autres villes de l'Acarnanie, qu'Anactorium plaça son nom en toutes lettres sur ses monnaies d'imitation ; mais elles sont si rares, que M. Mionnet a cru devoir en faire graver une dans la quatorzième planche de son troisième Supplément, au n° 8. Celle que je donne ici, au n° 11, en est une copie fidèle. Il est à observer que le côté où se trouve le Pégase n'offre aucune lettre, quoiqu'en général les Anactoriens employassent le monogramme du nom de leur ville sur les deux côtés de leur monnaie d'imitation. Ils dérogeaient quelque-

Digitized by Google

fois à cet usage, surtout lorsqu'ils marquaient du côté de la tête le nom de quelqu'un de leurs magistrats. Dans ce cas, le monogramme composé des lettres AN ne paraît pas de ce côté; il est seulement sous le Pégase. TAB. II.

Les monnaies où se trouvent les lettres API, ΕΠΙ, sont de ce genre, ainsi que plusieurs autres. C'est sur le n° 12 qu'on pourra voir la première de ces médailles. Les nos 13 et 14 fournissent l'exemple contraire. Le n° 13 présente les initiales NAY, et le 14 les lettres AYΣY, qui peuvent exprimer, l'un les noms de *Nausicrates*, et l'autre celui de *Lysimaque;* elles portent toutes deux le monogramme AN, à la face comme au revers. La première donne lieu à une observation que je ne dois pas passer sous silence. n° 12. nos 13 et 14.

Pellerin avait cru reconnaître sur la médaille où se voyaient les lettres NAY, la ville de Neupacte, située dans l'Étolie. Eckhel a réfuté cette opinion par des preuves incontestables.

Quant aux symboles, on voit sur chacune de ces médailles un gouvernail : sur la première, il est représenté plus petit que sur la seconde. Tantôt la partie supérieure offre un cercle servant de poignée, tantôt elle est simplement arrondie au-dessous d'une espèce de manche servant à gouverner. L'espèce de chapelet marqué par des globules, qui se voit au-dessous de cette poignée, servait à fixer le timon entre deux chevilles, et en même temps à l'allonger suivant que le bâtiment prenait plus ou moins d'eau. L'extrémité du timon est plus ou moins large, plus ou moins prolongée, ce qui ne doit pas empêcher de reconnaître ce symbole. La singularité de sa forme m'a paru exiger cette explication.

Le n° 15 donne lieu à une nouvelle observation relative à la ville de Neupacte. Divers numismates ont cru trouver dans la conformation du monogramme qui exprime le nom d'Anacto- n° 15.

Digitized by Google

TAB. II. rium, un motif d'attribuer à Neupacte les monnaies rares où ce monogramme, au lieu d'être dans sa position naturelle, prend la forme rétrograde; de sorte qu'au lieu de lire ANA, on peut lire NAY. Ce n° 15 fournit le double exemple de cette bizarrerie: du côté de la tête, il présente l'A avant l'N, et du côté du Pégase, au contraire, ces deux lettres étant rétrogrades, une des barres de l'N forme un upsilon; ce qui a causé une fausse interprétation. Une si notable variation ne peut provenir que d'une inadvertance, ou de l'impéritie du graveur. Corinthe n'établit jamais de colonie dans un pays aussi barbare que l'Étolie, dont les habitans, plutôt pirates que commerçans, étaient presque toujours en guerre avec leurs voisins; du moins l'histoire ne nous fait-elle connaître aucun établissement de ce genre.

n° 16. Le côté de la tête du n° 16 porte le même trépied que celui du n° précédent; c'est pourquoi je n'en ai fait représenter que le revers à cause des lettres AN, qui ne sont pas en monogramme comme sur les trois médailles qui suivent.

Dans les n°s 17 et 18, qui appartiennent, sans contredit, à Anactorium, on voit, outre le trépied des n°s 15 et 16, d'autres symboles qui désignent le culte rendu à Apollon dans toute l'Acarnanie; savoir, la lyre et la cortine sur laquelle la Pythie rendait ses oracles. On peut inférer de ces symboles que la ville d'Anactorium possédait un temple fameux consacré à Apollon; mais la cortine ne saurait faire allusion à un oracle attaché à ce temple, puisque les auteurs n'en mentionnent aucun.

Il est plus vraisemblable que les anciens habitans d'Anactorium avaient voulu consacrer par ces symboles le souvenir de leur origine phocéenne, comme les premiers habitans de Thyr-

renm ayaient pris pour symbole le bouclier béotien, afin de rappeler leur extraction béotienne. Je reviendrai sur ce sujet aux articles Leucade et Thyrréum. TAB. II.

Le n° 19 nous offre dans une couronne d'olivier les lettres ΣΙ, qui sont les initiales du nom de la ville de Sicyone. Je ne doute pas que ce symbole, sur une monnaie d'Anactorium, ne soit un signe d'alliance, ou politique, ou religieuse, entre les Anactoriens et les Sicyoniens qui honoraient également Apollon. Il est d'ailleurs à remarquer que les noms des magistrats ne sont nulle part entourés d'une couronne, du moins je n'en connais point d'exemple. Il faut excepter les rois, ainsi qu'Aratus, à qui on accorda des honneurs divins lorsque le poison eut terminé sa vie. Je citerai bientôt parmi les médailles des Sicyoniens un petit bronze portant les lettres AP, renfermées dans une couronne de laurier. n° 19.

ALYZIA.

Strabon nous indique l'origine de Leucade, en rapportant qu'Icare, père de Pénélope, avait eu deux fils, l'un nommé Aliséus, et l'autre Leucadius, lesquels régnèrent dans l'Acarnanie, et y bâtirent deux villes, auxquelles ils donnèrent leur nom.

M. R. Rochette n'a pu donner une époque approximative à la fondation de la colonie d'Alyzia qu'à l'aide des médailles; et, selon ses conjectures, elle devrait dater de la tyrannie de Cypsélus.

Ces pièces sont en très petit nombre, ainsi qu'on peut le voir dans le troisième Supplément de M. Mionnet. Cependant les lettres AA ou AAY indiquent suffisamment la monnaie d'imita- n° 20.

TAB. II.

tion. C'est sous le n° 20 que je donne celle de ce genre qu'il m'a été possible de me procurer.

M. Mionnet paraît craindre que le prince Torremusa ne se soit trompé en citant une pièce de son cabinet, sur laquelle ce savant a lu en toutes lettres ΑΑΥΖΑΙΩΝ, ce qui pourrait surprendre de la part d'un antiquaire aussi expérimenté que l'était le prince sicilien; mais nous avons vu que la plupart des colonies de Corinthe avaient fait graver en toutes lettres sur leurs monnaies leur propre nom : pourquoi donc ne croirions-nous pas qu'Alyzia ait imité cet exemple?

J'ai vu moi-même une médaille semblable dans la collection de M. Carelli, à Naples. Elle porte du côté de la tête le même mot; elle a de plus pour symbole un carquois, et on n'y rencontre sous le Pégase, ni lettre ni monogramme. M. Allier de Haute-Roche possède une monnaie qui, malgré la lettre Α imprimée sur les deux faces, m'a semblé devoir être aussi placée parmi celles d'Alysia. Elle présente un phénomène que je n'ai jamais remarqué sur les pièces d'imitation corinthienne. Les deux Α ont une conformation très différente. Du côté de la tête, c'est un Α ordinaire; du côté du Pégase, c'est une sorte de lettre plus grande, et qui prend la forme d'un monogramme composé des trois lettres ΑΑΥ; il est placé sous les jambes du cheval.

Le soin de donner au second Α une plus grande dimension et une forme différente de celle du premier, doit suffire pour faire admettre cette monnaie parmi celles de la colonie d'Alyzia. La différence qui se remarque entre les deux lettres consiste en ce que le trait transversal de l'Α qui est sous le Pégase est formé par un upsilon prolongé sous le lambda : circonstance qui me paraît prouver une volonté décidée d'employer un mo-

nogramme, et non la lettre simple A. J'observe d'ailleurs que sur les monnaies de Corinthe et sur celles de ses colonies, on ne voit jamais la lettre A avec un trait prenant la forme d'un upsilon. C'est sous le n° 21 que je rapporte cette médaille, dont je dois le dessin à la complaisance de son savant propriétaire. Le symbole de l'arc appuie la classification que je lui donne, par l'analogie qu'il a avec la marque du carquois qui se trouve sur la médaille de M. Carelli.

TAB. II.

n° 21.

ARGOS-AMPHILOCHIUM.

TAB. III.

Il serait difficile de pénétrer dans les ténèbres qui couvrent l'histoire de cette ville depuis sa fondation jusqu'à Cypsélus, tyran de Corinthe, période qui embrasse plus de six cents ans. Divers auteurs anciens ont fait mention de ses fondateurs, et, comme leurs sentimens varient, M. Raoul Rochette a entrepris de les discuter [1]. D'après les faits qu'il expose, il paraît certain qu'Alcméon, frère d'Amphilochus, de retour du siége de Troyes, ne voulant plus se fixer à Argos sa patrie, fonda la nouvelle Argos, et que son fils Acarnon donna ensuite à toute la contrée dont son père s'était rendu maître, le nom d'Acarnanie. Quoi qu'il en soit de ces anciennes traditions, il ne peut être question ici que d'une nouvelle colonie que les Corinthiens établirent au commencement du règne de Cypsélus.

Les médailles de cette ville sont remarquables par la variété des lettres initiales qui expriment les deux noms réunis de la colonie : tantôt ces noms sont en toutes lettres, et d'un côté seulement, tantôt ils sont employés des deux côtés ; et enfin les initiales AM, ou AMΦ, ou AMΦI, sont toujours du côté de la tête.

[1] *Histoire des Colonies*, tome III, pag. 240 et suiv.

Digitized by Google

TAB. III.

SECONDE CLASSE.

n° 1. Je place le n° 1er dans la seconde classe de ma division, parce qu'il présente tous les caractères de l'âge que j'assigne à cette seconde classe. Ce numéro est marqué seulement de deux A, le premier du côté de la tête de Minerve, et le second sous le Pégase. Ces deux lettres tiennent lieu des deux noms de la ville: l'une, sous le Pégase, exprime celui d'Argos; l'autre, du côté de la tête, celui d'Amphilochium, ou bien il faut croire que le nom d'Argos est sous-entendu d'un côté comme de l'autre.

TROISIÈME CLASSE.

n° 2. Eckhel a publié la médaille que j'ai désignée par le n° 2, et sur laquelle le mot ΑΡΓΙΩΝ est en entier. J'en ai vu une autre dans le cabinet de M. Carelli, où j'ai lu ΑΡΓΕΩΝ. La première porte un loup couché sous le Pégase; la seconde offre derrière la tête de Minerve la bourse que Mercure tient souvent à sa main droite, et au revers on voit un A sous le Pégase. En faisant reparaître sous le n° 2 la médaille de Vienne, et en donnant la description de celle de Naples, j'ai voulu faciliter la connaissance des médailles d'une ville qui tenait un rang distingué parmi les colonies de Corinthe, et qui a le plus multiplié les symboles sur ses monnaies d'imitation.

Celle qu'Eckhel a publiée est remarquable par le symbole du loup; mais elle laisse des doutes sur l'existence des lettres AP que ce savant croit y avoir vues [1]. Je donne sous ce n° 2 une copie fidèle de cette médaille, pour faire remarquer qu'on ne voit sous le Pégase ni la lettre A ni les lettres AP, mais seulement le symbole du loup.

[1] *Num. vet. anecd.*, pag. 125.

Digitized by Google

Le graveur de Vienne, que nous devons croire avoir fidèlement copié son original, n'a pas rendu les lettres AP, dont le texte fait mention : il n'a vu que deux barres, l'une oblique, l'autre perpendiculaire, et qui pourraient avoir représenté imparfaitement ou la queue du loup ou l'extrémité de la bride flottante du Pégase. Ce qui est bien certain, c'est qu'il n'y a point de lettre derrière le loup. TAB. III.

Je pense que ce symbole doit tenir lieu de lettres : il y aurait un pléonasme dans cette partie du type, si les lettres AP, ou même la lettre A seule, s'y trouvaient en même temps que le loup. Cet animal étant le signe emblématique d'Argos, il ne peut se trouver sous le cheval que pour y désigner la colonie, et rappeler son origine.

Le symbole d'une tête de loup placée au revers du n° 3, caractérise si parfaitement la ville d'Argos-Amphilochium, que même isolé, sous les jambes du Pégase, il m'a paru suffisant pour me faire classer avec confiance parmi les monnaies d'imitation de cette ville celle dont il est ici question. M. Mionnet l'a rapportée dans son troisième Supplément, page 458. Il l'a citée d'après la collection de M. Rollin ; mais elle est aussi dans celle du roi, depuis que mon cabinet, par les soins éclairés de M. le comte Siméon, en a augmenté la richesse. Cette médaille m'a semblé d'autant plus curieuse qu'elle ne porte aucune lettre, mais seulement un casque du côté de la tête. Cet exemple confirme pleinement l'opinion que je viens d'émettre au sujet des lettres AP qu'on voudrait voir sur la monnaie du cabinet de Vienne. n° 3.

Dans les initiales APΓEI que porte le n° 4, on reconnaît une troisième variation de l'orthographe du nom d'Argos, celle de la diphthongue EI pour I. Derrière la tête de Minerve est placé n° 4.

TAB. III. un petit casque de même forme que celui qui précède sous le n° 3. La lettre A se trouve au revers sous le Pégase. Cette médaille, qui appartient à la collection de M. Allier de Haute-Roche, mérite une attention particulière. Outre la beauté du coin, elle présente, sous le casque de Minerve, une coiffe ou calotte bien caractérisée, propre à garantir le front contre le frottement que le séjour du casque pouvait y opérer. On ne s'était jamais aperçu de cette singularité. C'est à M. Carelli que j'en dois l'observation.

n° 5. On voit sous le n° 5, derrière la tête, les initiales AP et ΔI. Cette médaille a pour symbole un bouclier de figure ovale d'où s'échappent deux courroies, l'une à la partie supérieure, l'autre à la partie inférieure, et quelquefois à la partie latérale droite.

Sous le Pégase est la lettre A, comme sur le n° précédent, et sur celui qui suit.

n° 6. La monnaie n° 6 appartient à la collection Carelli, que je viens de citer; elle ne diffère de la précédente que parce que les lettres AP ne s'y trouvent pas. Cette monnaie est d'autant plus curieuse qu'elle fait ici exception à la règle ordinaire que suivaient les colons d'Argos-Amphilochium, celle de faire connaître leur ville par les initiales de ses deux noms. On prendrait cette pièce pour appartenir à Ambracie, à cause de la seule lettre A qu'on y voit au revers, si elle ne présentait les lettres ΔI et la figure du bouclier, comme la pièce qui précède; mais ces deux signes ont paru sans doute ne laisser aucune équivoque.

n° 7. Ce sont les mêmes lettres ΔI et le même bouclier, qui reparaissent sous le n° 7; mais les letres initiales AP se trouvent du côté du Pégase; ce qui pourrait prouver que sur toutes les monnaies de la colonie la légende doit toujours commencer du côté du cheval, type primitif et unique de la métropole depuis les temps les plus anciens.

La différence entre le n° 8 et le n° 9 consiste en ce que, sous le n° 8, le mot Amphilochium est exprimé par les lettres AMΦI, au lieu que le n° 9 porte seulement les lettres AM. La première de ces monnaies présente, comme symbole, une lance, et la seconde un grand couteau un peu recourbé. On pourrait croire que le couteau est un instrument des sacrifices; je pense, au contraire, que dans les temps barbares on se servait de cette arme autant pour attaquer que pour se défendre. Hérodote en fait mention au sujet des montagnards du Rhodope qui suivirent Scytalcès, roi des Thraces dans son expédition contre la Macédoine. Il assure que ces montagnards n'avaient pour arme offensive et défensive que leurs grands couteaux. TAB. III. n°s 8 et 9.

Mais que signifient ces casques, ces boucliers, ces lances, ces couteaux employés ici pour symboles, et qu'on retrouve sur d'autres médailles de la même ville? Serait-ce que les Argiens auraient conservé et suspendu dans quelqu'un de leurs temples des armes dont leurs anciens fondateurs se seraient servis? c'est ce qui ne serait pas sans exemple. Alexandre déposa son armure dans le temple d'Ilium lorsqu'il se revêtit de celle qui ornait la statue de Minerve.

Les temples élevés à d'anciens héros renfermaient des boucliers, des cuirasses, des lances et d'autres instrumens du même genre; on pourrait en citer plusieurs exemples : il est vraisemblable qu'Acarnon, fils d'Amphilochus, consacra à ses dieux tutélaires les armes de ce prince qui l'avaient rendu si puissant.

Quoi qu'il en soit des traditions anciennes qui ont tant multiplié les héros fondateurs des villes, il n'en résulte pas moins que dans les temps où les peslages se déplaçaient fréquemment, les chefs qui se fixaient dans un pays et en réunissaient autour d'eux les habitans durent obtenir une grande célébrité. C'est

TAB. III. alors que furent consacrées les armes dont ils s'étaient servis, et qu'elles devinrent des monumens historiques comme les chants populaires qui rappelaient leurs grandes actions.

LEUCADE.

Dans l'article où j'ai traité des médailles d'Alyzia j'ai fait mention du héros qui passait pour fondateur de Leucade : on se rappellera que Strabon le nomme Leucadius, frère d'Alysius [1]. D'après Étienne de Bysance, on sait que cette ville portait le surnom de *Nérîcia.* [2]

La colonie de Leucade était composée, comme celle d'Anactorium, de Corcyréens et de Corinthiens; elle était fameuse par sa situation et par le rocher où l'on prétend que Sapho trouva la mort. C'est sous la tyrannie de Périandre que cette ville reçut une portion de la colonie corinthienne, qui, suivant Strabon, alla s'établir à Ambracie [3]. Elle dut jouir d'un certain éclat, puisqu'elle fonda elle-même des colonies, et qu'elle nous a laissé de très belles médailles d'argent. Il est à noter qu'aucune de ses médailles, quand elles lui sont propres, ne présente de carré creux, et qu'on trouve cependant ce signe sur ses monnaies d'imitation corinthienne.

SECONDE CLASSE.

n° 13. Leucade imita de bonne heure les monnaies de sa métropole. Cette ancienneté se montre avec évidence sur la médaille de la seconde classe, que je rapporte sous le n° 13.

[1] L. x, p. 695, éd. Casaub.
[2] V. Νηρικος.
[3] *Id.*, *ibid.*, p. 693.

On reconnaît qu'elle appartient à Leucade, par la raison que la lettre A s'y trouve des deux côtés, à l'imitation de la monnaie d'Argos-Amphilochium, qui est marquée deux fois d'un A. Il en existe de semblables dans presque tous les cabinets, que l'on confond avec celle des Locriens. TAB. III.

TROISIÈME CLASSE.

Leucade marqua aussi comme plusieurs autres colonies de Corinthe son nom en toutes lettres, sur sa monnaie, ainsi qu'on le voit par le n° 14; mais cette légende se rencontre si rarement, qu'on peut en tirer la conséquence que les monnaies de la seconde classe n'ayant pas obtenu la confiance qu'on en attendait, il parut nécessaire d'employer la légende en entier. On dut l'abréger ensuite peu à peu de la manière qui se trouve indiquée par les médailles où on lit ΛΕΥΚ et ΛΕΥ, et il paraît qu'insensiblement on en revint à n'employer que l'initiale A des deux côtés. n° 14.

Je donne seulement, sous le n° 15, une de celles où se trouvent les lettres ΛΕΥ au-dessus de la tête de Minerve. Elle est remarquable, en ce qu'elle porte le bouclier béotien pour symbole, et que ce même bouclier se retrouve sur la monnaie imitative des Thyrréens, qui va suivre. C'est dans l'article des Thyrréens que je développerai mes conjectures sur ces deux symboles semblables entre eux. n° 15.

Les trois médailles qui suivent, sous les n°s 16, 17 et 18, sont ici rapportées dans l'intention seulement de faire connaître que Leucade employa plus souvent les deux *lambda* isolés pour marquer son nom, qu'elle ne fit usage des initiales ΛΕΥΚ et ΛΕΥ. Le n° 17 présente pour symbole un caducée, le n° 18 un coq dans une attitude guerrière, et le n° 19 un ornement d'architecture. n°s 16, 17 et 18.

Digitized by Google

TAB. III. Ces symboles ne me paraissent susceptibles d'aucune explication : du moins elle serait bien hasardée.

MÉTROPOLIS.

Un silence absolu règne parmi les auteurs anciens sur la fondation de la ville de Métropolis d'Acarnanie. Jusqu'à présent, il n'a paru aucune médaille propre à nous faire connaître, soit l'ancienneté, soit le plus ou le moins d'importance d'une ville que son nom recommande cependant à notre attention.

Tite-Live et Polybe en ont fait mention seulement au sujet de la guerre de Philippe contre les Étoliens. On voit, par le récit de ces deux auteurs, que Métropolis était située sur la frontière de ces peuples, dans le voisinage de Conope, et à peu de distance du fleuve Achéloïs ; mais ni l'un ni l'autre ne disent qu'elle fût colonie de Corinthe ; et c'est apparemment par cette raison que M. R. Rochette ne l'a pas comprise dans son *Histoire des Colonies grecques*.

C'était aux médailles à nous instruire du droit qu'avaient les Corinthiens de considérer cette ville comme leur colonie. Quelle que soit son origine, il n'y a pas lieu de douter qu'elle n'ait été sous le pouvoir de Corinthe à une époque ignorée jusqu'à présent : c'est ce que nous attestent des monnaies d'imitation, reconnues aujourd'hui par divers antiquaires pour lui appartenir.

n° 19. J'ai possédé, et j'ai observé dans plusieurs cabinets, des pièces d'argent, de fabrique corinthienne, semblables à celle du n° 19, qui offrent, d'un côté, la tête de Minerve, et du côté opposé, au-dessous du Pégase, les lettres MH, en monogramme. Auprès de la tête de Minerve se trouvent d'autres lettres isolées, ou

Digitized by Google

liées ensemble, qui varient, tandis que les deux lettres MH ne varient jamais; ce qui est un indice presque certain qu'elles expriment le nom d'une ville. TAB. III.

Lorsque je parcourais, à Naples, la belle collection de M. Carelli, dans laquelle se trouvent plusieurs de ces médailles, nous conjecturâmes, ce savant amateur et moi, qu'elles devaient appartenir à la ville de Métropolis d'Acarnanie. Depuis lors, la même observation n'a pas échappé à mon ami, M. Millingen, dont l'opinion en numismatique a beaucoup de poids; et il n'a pas manqué de la rendre publique dans le Recueil de médailles inédites de son cabinet, publié à Rome en 1812.

On ne devait pas moins attendre de cet habile connaisseur, qui n'a pas seulement retiré quelques médailles du rang des incertaines, mais à qui nous devons encore la connaissance de beaucoup d'autres qui n'avaient jamais vu le jour. Il est à désirer, pour l'avancement de la numismatique, qu'il ne néglige point de faire jouir le public de ses fréquentes découvertes, et d'accompagner cette communication de ses savans commentaires.

Il me reste encore à faire remarquer que la plupart des colonies de Corinthe avaient une monnaie qui leur était propre, indépendamment de celle où elles imitaient les coins de cette capitale, tandis que Métropolis et d'autres villes de l'Acarnanie ne nous ont laissé que des monnaies d'imitation. Celles-ci du moins sont les seules que nous connaissions jusqu'à présent. Je crois avoir trouvé la raison qui s'opposait à ce que ces villes aient fabriqué une monnaie particulière : c'est apparemment que dans la province d'Acarnanie les villes du second ordre se servaient de la monnaie que la province faisait frapper en tous métaux, pour qu'elles eussent cours dans toute l'étendue du pays. Cette

TAB. III. opinion est confirmée par la quantité de pièces propres à l'Acarnanie en général, que nous possédons encore.

Par le moyen de la monnaie reconnue pour appartenir à Métropolis, nous avons augmenté le Catalogue des colonies de Corinthe dans l'Acarnanie, et nous avons enrichi la géographie numismatique d'une nouvelle ville.

THYRRÉUM.

n° 20. Les antiquaires admettent dans tous les Catalogues, comme propre à la ville de Thyrréum de l'Acarnanie, une médaille d'imitation corinthienne, qui porte de l'un et de l'autre côté les lettres initiales ΘΥ, ou simplement la lettre Θ. Du côté de la tête de Minerve, et derrière la tête, se trouve, comme symbole, un bouclier béotien.

Les lettres ont suffi, à défaut d'autres preuves, pour qu'on ait donné ces monnaies à la ville de Thyrréum d'Acarnanie, et même pour que cette ville ait été regardée comme jouissant des droits acquis aux colonies de Corinthe. Ces inductions me paraissent parfaitement justes; mais je crois aussi qu'il est possible de reconnaître l'origine de cette ville de Thyrréum, dont l'histoire des colonies grecques n'a pas fait mention. C'est par la médaille dont je viens de parler que nous pouvons parvenir à cette connaissance.

On sait que pendant les anciennes et fréquentes émigrations des Grecs, les peuples obligés de s'expatrier aimaient à faire revivre dans les pays qu'ils venaient habiter, les dénominations des lieux toujours chers à leur mémoire qu'ils avaient abandonnés.

De là ces fréquentes homonymies géographiques que l'on ren-

contre dans l'histoire des peuples qui, chassés de leur patrie, en ont adopté une nouvelle. TAB. III.

Si l'on voulait se servir de ce fait pour reconnaître les fondateurs de la ville de Thyrréum d'Acarnanie, la première pensée se porterait vers Thyria d'Argolide, pays fréquemment troublé par un effet de sa position entre deux peuples qui s'en disputèrent souvent la propriété. Ces querelles excitèrent des bannissemens et des exils volontaires. L'Acarnanie et les pays voisins reçurent en différens temps des colonies argiennes. On pourrait, d'après cela, conjecturer que les habitans de Thyria, Argiens eux-mêmes, fondèrent une ville dans ces cantons, et lui donnèrent un nom approximatif de celui de leur patrie; mais cette induction ne serait pas suffisante.

Une considération qui me paraît plus décisive me montre chez un autre peuple les fondateurs de Thyrréum. Une montagne de la Béotie, dont Plutarque fait mention, avait porté le nom de *Thyrium*[1]; cette montagne dominait la ville d'Orchomène : elle est fameuse par un trophée que Sylla éleva sur une de ses sommités après avoir défait l'armée de Mithridate, commandée par Archélaüs. Il est vraisemblable qu'elle était depuis long-temps consacrée à quelque divinité, et que ce fut par attachement pour ce culte que les émigrans d'Orchomène, en se fixant dans l'Acarnanie, donnèrent à leur nouvelle ville le nom de *Thyrréum*.

On sait à combien de désastres furent exposés les habitans de la Béotie avant et après le règne de Cadmus, et combien ces troubles domestiques amenèrent d'émigrations. Il n'est pas douteux aussi que les fugitifs se portaient plus naturellement vers le nord de la Grèce que dans le Péloponèse ou les îles de

[1] Plutarq., *Vit. Sylla*, p. 463.

TAB. III. l'Archipel. Peut-être même qu'une ressemblance de position donna lieu à la nouvelle dénomination de *Thyrréum*. Il ne serait pas surprenant enfin que ce nom eût été un peu altéré, soit par l'effet du temps, soit par la fréquentation de divers peuples dans la même ville.

n° 21. De cet exposé, on peut tirer la conséquence que le bouclier béotien a été représenté sur le n° 21 pour rappeler l'extraction béotienne des Thyrréens.

Cette conjecture est appuyée par la médaille de Leucade qu'on a vue au n° 16, et qui porte pareillement pour symbole un bouclier béotien. Ce signe, employé par deux villes de la même contrée, me paraît devoir faire reconnaître dans leurs fondateurs des fugitifs du pays dont elles affectent l'une et l'autre de prendre l'emblème.

Cet exemple nous persuadera aussi de plus en plus que les petits symboles placés sur diverses sortes de médailles, et encore la plupart muets pour nous, sont susceptibles d'explications plus lumineuses qu'on ne l'a cru jusqu'à ce jour.

n° 22. Du reste, on connaît beaucoup de médailles de Thyrréum; mais les symboles qu'elles portent varient peu. Celui qui se trouve sur le n° 22 est un trépied; il prend sur d'autres pièces différentes formes.

TAB. IV.

ILLYRIE.

APOLLONIE ET DYRRACHIUM.

Apollonie et Dyrrachium furent pendant long-temps les villes les plus florissantes des rivages du golfe Adriatique. Nous avons à ce sujet des témoignages qui ne trompent jamais. On

juge par les médailles de ces deux villes, dont tous les cabinets abondent, de la durée de leur prospérité. TAB. IV.

Toutes deux se déclarèrent sur leurs monnaies colonies de de Corcyre. Leurs types sont en effet corcyriens. D'un côté, on voit une vache alaitant son veau, et de l'autre un carré profond dans lequel se trouvent des ornemens symétriques, qu'on est convenu d'appeler les *jardins d'Alcinoüs*. Sur la plupart de ces médailles on lit les initiales des noms d'Apollonie ΑΠΟΛ, et de Dyrrachium ΔΥΡ. Il y en a d'autres sans lettres, et beaucoup plus anciennes, qui, au lieu d'ornemens dans le carré, ne laissent voir qu'un creux simple, divisé en quatre parties. Ces dernières ont été attribuées à Dyrrachium; mais elles me paraissent plutôt appartenir à Corcyre, sa métropole, qui avait inventé ces types avant l'établissement des deux colonies, et à des époques où Corinthe ne marquait encore ses monnaies que du seul *Pullus*.

Apollonie et Dyrrachium se créèrent aussi une monnaie particulière, semblable à celle de Corcyre par les types, différente par les symboles et par la forme, et elles la renouvelèrent constamment jusqu'à la cessation de leur autonomie.

L'uniformité de ces médailles, tant pour une ville que pour l'autre, fait assez connaître l'intérêt qu'elles avaient à les accréditer à de grandes distances. On les trouve, en effet, dans la Macédoine, dans la Thrace, et même sur les côtes de l'Italie; mais ces deux villes différèrent totalement l'une de l'autre dans leurs rapports avec Corinthe, qui avait fondé Corcyre leur métropole.

Les auteurs anciens varient beaucoup sur les premiers fondateurs de *Gylacia*, nom que portait primitivement la ville d'Apollonie. Étienne de Byzance nous dit que Gylax, Corinthien, en

TAB. IV.

chassa les Illyriens. De là est venue la difficulté de reconnaître Apollonie pour appartenir à Corcyre. Cependant deux motifs me paraissent décider la question ; l'un est qu'elle n'a jamais fait usage des types de Corinthe : il paraît qu'elle a demeuré exclusivement attachée à la première de ces villes, quoiqu'elle ait pu recevoir en divers temps des colons corinthiens.

Dyrrachium est plus justement placée au rang des colonies mixtes. Une circonstance que Thucydide nous a transmise porta ses habitans à se lier particulièrement avec Corinthe. Cet historien raconte que Phalius, l'un des descendans d'Hercule, fut le chef de la colonie envoyée de Corcyre à Dyrrachium, mais que cet établissement ayant été souvent troublé par des voisins jaloux, demanda des secours à sa métropole qui les lui refusa. La colonie alors, pour venger cet affront, se reconnut issue de Corinthe plutôt que de Corcyre. De là vint sans doute qu'elle obtint le privilége d'imiter les monnaies de sa nouvelle métropole, ce qu'elle fit, sans discontinuer la fabrication de celles qu'elle avait émises auparavant, tantôt avec les types primitifs de Corcyre, tantôt avec la tête d'Hercule, qu'elle aimait à considérer comme son principal fondateur. Il est remarquable que cette colonie n'ait fait frapper aucune monnaie de la seconde classe.

TROISIÈME CLASSE.

Les monnaies de Dyrrachium de la troisième classe ne sont pas très rares dans les collections. Elles portent la tête de Minerve et le Pégase, types corinthiens auxquels nous reconnaissons une monnaie d'imitation ; elles attestent en outre par le symbole de la massue la vénération particulière que la colonie conservait pour la mémoire d'Hercule, à cause de Phalius, son fonda-

Digitized by Google

teur. La ville de Dyrrhachium a frappé aussi des monnaies particulières plus petites, sur lesquelles on voit une tête, soit d'Hercule jeune, soit d'Alexandre, mise à la place de celle de Minerve, et qui portent toujours le Pégase au revers. TAB. IV.

Je me contente d'offrir trois monnaies de cette ville. Les deux premières, nos 1 et 2, présentent les mêmes symboles du côté de la tête, savoir, la massue d'Hercule et le dauphin. On remarque seulement une différence dans les lettres qui accompagnent ces symboles. Le n° 1 porte sous la tête de Minerve les trois initiales ΔΥΡ, et le revers n'en présente aucune. Le n° 2, au contraire, se distingue par la lettre Δ, placée entre les jambes du Pégase. nos 1 et 2.

Quant au n° 3, comme cette médaille est inédite, et qu'elle présente le nom de Dyrrachium dans un monogramme, je dois rappeler ce que j'ai dit plus haut (page 72) au sujet des dragmes que la ville de Dyrrachium avait fait frapper, portant la tête d'Hercule d'un côté, et le Pégase de l'autre. Jusqu'à présent, on ne connaissait que celles où sont les trois initiales du nom de Dyrrachium; on n'avait pas eu encore l'occasion de remarquer que cette ville a aussi employé un monogramme composé des deux premières lettres de son nom. Ce monogramme est plus ou moins net dans les dragmes; mais il est toujours le même, et il doit par conséquent nous faire reconnaître ici la ville de Dyrrachium. n° 3.

J'ai déjà fait observer que ces dragmes, trouvées toutes dans le même dépôt, sont d'une fabrique tardive, et qui annonce les derniers temps de la ligue Achéenne. Il en est de même de la médaille dont il s'agit, qui est, pour l'exécution, inférieure aux nos 1 et 2. Je puis donc conclure de ce monogramme, quoiqu'il soit jusqu'à présent inconnu, que ces médailles sont toutes de

Digitized by Google

TAB. IV. la même époque, et qu'elles appartiennent au temps où la ligue Achéenne était menacée d'une dissolution prochaine, par les factions que Rome, d'un côté, et la Macédoine, de l'autre, y entretenaient, à l'effet de la diviser et de la dissoudre..

ÉPIRUS IN GENERE.

n° 1. La médaille que je place ici sous le n° 1 paraît, pour la première fois, parmi les médailes qui portent les types corinthiens. Elle présente, du côté de la tête de Minerve, un petit casque, de la forme de ceux qu'on voit sur la tête de Persée. On y aperçoit aussi un A, et, sous le Pégase, les lettres ΑΠΕ.

Cette médaille appartient à M. Millingen, qui a bien voulu m'en donner un dessin. Elle présente les mêmes difficultés que celle dont j'ai fait mention plus haut, et que j'ai attribuée aux Acarnaniens *in genere*, à cause des lettres AK, liées ensemble, qui se trouvent entre les jambes du Pégase. La principale de ces difficultés consiste en ce qu'il s'agit de monnaies frappées par deux provinces, et non par des colonies; d'où il résulte qu'on ne peut considérer la fabrication de ces deux pièces que comme une imitation autorisée dans une circonstance extraordinaire: c'est ce que leur rareté paraît confirmer.

La ressemblance qui existe entre ces deux médailles indique une sorte de conformité dans les motifs qui en nécessitèrent la circulation. J'ai déjà dit, quant aux Acarnaniens, que Philippe dut exiger qu'ils imitassent les coins de Corinthe, afin d'avoir à disposer d'un seul genre de monnaies ayant cours plus généralement dans les différentes provinces devenues le théâtre de la guerre.

De cet argument je tire la conséquence que les Acarnaniens

et les Épirotes, au lieu de se servir des coins ordinaires, portant pour légende, les uns, ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ, *des Acarnaniens*, et les autres, ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ, *des Épirotes*, employèrent ceux de Corinthe, en y inscrivant les noms qui devaient faire distinguer les deux provinces. TAB. IV.

Nous ignorons dans quelle ville de l'Acarnanie fut fabriquée celle où se voit le chiffre de cette contrée. Quant à celle qui porte la lettre Α, et que j'attribue à l'Épire, on peut présumer qu'elle a été frappée dans la ville d'Ambracie, où se fabriquait la monnaie destinée pour toute la province. Ce qui justifie le plus cette conjecture, c'est l'extrême rareté des monnaies d'argent d'une ville aussi opulente qu'Ambracie, et la quantité de celles de bronze, qui est très considérable.

Le symbole du casque, avec des ailes, et surmonté d'un oiseau, me paraît devoir fixer le temps de la fabrication à l'époque où le roi de Macédoine se trouvait à Ambracie.

Aucun accessoire ne pouvait être plus agréable à Philippe, et le flatter davantage, que celui du casque de Persée. Ce prince a laissé une preuve de sa vanité à cet égard, en plaçant sur sa propre monnaie une tête de Persée, qui porte un casque semblable à celui du symbole de la médaille des Épirotes. [1]

On ne voit jamais un casque pareil à celui-là sur la monnaie de Corinthe; on ne le trouve pas non plus sur celle d'imitation. Il est donc permis de reconnaître dans cette occasion un acte d'adulation envers un prince ambitieux, et dont on devait redouter la puissance. Le même symbole paraît annoncer aussi que le roi de Macédoine était présent lorsque la monnaie qui porte un attribut si flatteur pour lui, fut frappée dans l'Épire.

[1] Voyez ce que j'ai rapporté sur ce casque, page 63, au sujet d'une monnaie d'Argos frappée pour la ligue Achéenne.

Digitized by Google

TAB. IV. Cette médaille donnerait peut-être lieu à une meilleure explication ; mais on conviendra que celle que j'ai proposée se présente assez naturellement, et qu'elle ne pouvait pas être omise dans un sujet que j'ai cru devoir traiter avec quelque étendue.

Pour ne rien omettre de ce que j'ai observé sur cette singulière médaille, je dois exposer mon doute au sujet de la légende d'une autre de la même cathégorie, qui est gravée dans les *Numi veteres* d'Eckhel (pl. VIII, n° 15). On ne voit de bien net dans la gravure, sur la partie antérieure de cette pièce, que les lettres finales ΩΤΑΝ. Elles ont paru suffisantes à l'auteur pour supposer que les lettres effacées signifient ΑΜΒΡΑΚΙ ; mais la médaille de M. Millingen donne lieu de croire qu'on pourrait bien aussi y trouver ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. On voit sur la gravure de celle de Vienne d'autres lettres qui précèdent les quatre dernières, ΩΤΑΝ ; elles paraissent avoir été copiées sur d'anciens vestiges, presque effacés, et avoir fait prendre le premier mot pour le second. De plus, l'espace que devrait occuper la totalité de la légende ΑΜΒΡΑΚΙΩΤΑΝ me paraît trop étroit pour pouvoir contenir onze lettres de la même proportion que celles qui restent.

J'aimerais mieux croire que la véritable leçon est ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. J'avoue que je ne suis fondé en ce point sur aucun exemple positif ; mais il m'a suffi de reconnaître sur une monnaie d'imitation corinthienne de la même ville les initiales du nom de la province, pour me croire autorisé à supposer qu'il en a existé d'autres du même genre dont la légende se trouvait en entier du côté de la tête.

Celle de Vienne porte la lettre Α sous le Pégase. On en connaît quatre ou cinq de semblables ; savoir, une dans le Cabinet

Digitized by Google

britannique [1], deux publiées par M. Mionnet [2], mais avec cette différence que la lettre A est marquée sur la cuisse du Pégase, au lieu de se trouver sous ses jambes. TAB. IV.

Cette lettre ainsi isolée, et toujours la même sur quatre médailles semblables, ne peut être l'initiale d'un nom de magistrat. J'ai proposé plus haut le nom d'*Ambracie* pour celle de M. Millingen; je présume qu'il faut interpréter l'A de celle-ci par l'initiale du nom de la province, ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ, *des Épirotes*.

D'après cette conjecture, on pourrait expliquer pourquoi sur une médaille d'Ambracie, portant un emblème propre à cette ville citée par M. Mionnet [3], on trouve un A du côté de la tête, et un autre du côté du Pégase. Une de ces deux lettres doit être interprétée par ΑΜΒΡΑΚΙΩΤΑΝ, et l'autre par ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. C'est ici une exception; elle ne saurait infirmer la règle que je me suis prescrite relativement aux monnaies ordinaires d'Ambracie où l'on voit toujours un seul A.

AMBRACIE.

Suivant l'opinion la plus généralement adoptée, la fondation d'Ambracie est très ancienne; elle date du temps de la fameuse émigration des Peslages, sortis du Péloponèse pour aller s'établir dans divers cantons de l'Italie.

Les chefs de ces Peslages furent, suivant les traditions, trois des enfans de Lycaon, roi d'Arcadie, Énotrus, Thesprotus et Peucétius. On dit que Thesprotus n'ayant pas voulu suivre ses frères, se fixa dans la partie de l'Épire à laquelle il donna son nom, et qu'Ambrax, son fils, jeta les fondemens d'Ambracie.

[1] Voyez le Catalogue de Combe, pl. v, n° 17.
[2] Voyez le troisième Supplément de Mionnet, page 365, nos 44 et 45.
[3] *Ibid.*, page 362, n° 25.

TAB. IV. L'heureuse position de cette ville la rendait propre au commerce, et elle devint le refuge le plus favorable des Éoliens fugitifs de Corinthe, ville dont les Doriens avaient pris possession. Cinq cents ans environ s'écoulèrent depuis la fondation d'Ambracie jusqu'au temps où cette ville, sous le règne de Cypsélus, reçut une colonie de Corinthiens.

Malgré cet accroissement de population, la prospérité de la colonie pourrait paraître douteuse si nous considérions que l'on ne connaît jusqu'à présent qu'une seule médaille d'argent de cette ville, portant ses propres types[1]. Mais comme, au temps de l'émission de cette médaille, les Ambraciens fabriquaient aussi des monnaies avec les types corinthiens, nous pouvons croire que les pièces d'argent d'imitation, et celles de bronze que la même ville faisait frapper avec les coins qui lui étaient propres, se trouvaient toujours entre elles dans les proportions convenables pour la commodité du commerce; et, en effet, les monnaies d'Ambracie imitant les coins de Corinthe sont très abondantes.

SECONDE CLASSE.

n° 5. Le n° 5 est remarquable par la rudesse du dessin, par les formes primitives de la tête de Minerve, et par un renforcement qui entoure cette tête sur toute la largeur de la pièce, et qui remplace le carré creux. Cette médaille porte la lettre A sous le Pégase, dont les ailes sont arrondies.

n° 6. La médaille du n° 6, placée sur la même ligne, porte également un seul A, qui, au lieu d'être du côté du Pégase, se trouve du côté de la tête; autour de celle-ci on voit la même concavité

[1] Voyez le Catalogue de M. Mionnet, tome II, page 50, n° 33.

que sur la précédente. On aperçoit aussi un changement dans la forme du casque; il présente un appendice qui couvre le col. Ce supplément, qu'on voit dans cette occasion pour la première fois, fut ensuite si généralement adopté qu'il ne cessa plus d'être employé sur les monnaies postérieures, marquées de la tête de Minerve et du Pégase. TAB. IV.

Ces deux monnaies ont cela de commun, qu'elles appartiennent, en ce qui concerne l'art, à un temps primitif. L'œil est dessiné comme s'il était vu de face, et cependant elles ne présentent plus le carré creux ni l'une ni l'autre; il est remplacé par la concavité que je viens de décrire, laquelle entoure la tête de Minerve. Elles diffèrent ensuite par le placement de la lettre A, et par l'appendice que reçoit le casque de la déesse sur le n° 6.

Cette nouvelle partie du casque est remarquable, en ce qu'elle est encore très étroite, et qu'elle laisse apercevoir les tresses de la chevelure telles qu'elles étaient sur la monnaie d'imitation de cette époque.

Le passage de l'emploi du carré à celui de la concavité dont je parle n'a pas été assez remarqué, non seulement sur les monnaies de Corinthe et de ses colonies, mais encore sur celles de la Grèce en général.

En abandonnant le carré quelquefois plus tôt, quelquefois plus tard, le monnoyage eut recours encore long-temps à un moyen d'assujettir le flanc sur la matrice inférieure, pour qu'il ne glissât pas sous le premier coup de marteau avant d'avoir reçu le second; ce qui arrivait néanmoins assez souvent malgré cette précaution. Ce moyen consistait à donner une forme convexe à la matrice inférieure; de sorte que la médaille, en s'y appliquant, devenait plus ou moins fortement concave de ce

TAB. IV. côté; sur les bords de la pièce, un cercle resté plat formait tout autour une sorte de cadre, et, au milieu de la partie concave, la tête se relevait en relief. Tel fut l'état intermédiaire entre les monnaies à carré creux et celles dont le champ est plat et uni des deux côtés; c'est ce que nous voyons sur les deux monnaies dont il s'agit.

Si l'auteur d'*Anacharsis*, dans son *Traité de la Paléographie numismatique*, avait eu sous les yeux de semblables pièces, sans doute il n'aurait pas négligé de faire sentir ces progrès successifs de l'art.

Avec un peu d'attention, on remarquera la même concavité sur une quantité de monnaies de Corinthe et de ses colonies. On observera aussi que ce procédé se perd insensiblement, qu'il ne paraît presque plus sur les monnaies frappées pendant la préture d'Aratus, et qu'il n'en existe enfin aucune trace sur celles de Syracuse exécutées avec des types corinthiens. Ce fait donnera lieu à diverses observations nouvelles lorsque je parlerai de ces médailles.

TROISIÈME CLASSE.

n° 7. J'ai placé à la tête de cette classe la médaille n° 7, qui offre l'aile du Pégase arrondie. Sous le cheval on voit la lettre A, qui ne se trouve pas du côté de la tête de Minerve, où sont seulement deux symboles. Celui de la gauche est un cygne; celui de la droite est un homme assis, la main élevée. Cette pièce est d'un coin intermédiaire entre la seconde et la troisième classe : la forme de l'aile du Pégase la porte dans la seconde, et le mérite du travail dans la troisième.

n° 8 et 9. Ces deux numéros contiennent le nom entier d'Ambracie. Le n° 8 présente un Π à la place qu'il doit naturellement occu-

Digitized by Google

per, et le n° 9, au lieu du Π, offre un B. On sait que le Π qui se trouve devant un M, prend la consonnance du B. Les Grecs d'aujourd'hui n'expriment pas autrement le B devant l'M; ils écrivent Αμπελος, *vigne*, quoiqu'ils prononcent Αμπελος. L'exemple que donnent ces deux médailles de l'emploi du Π pour le B, nous prouve que les anciens prononçaient Αμπραμπαλαν. Sur la première de ces deux monnaies se voit une figure de femme nue et debout, qui regarde derrière elle : on pourrait la considérer comme une imitation de la Vénus *Callipyge*. TAB. IV.

M. Mionnet, dans son troisième Supplément, a publié, sous les n°s 30 et 31, deux médailles semblables au n° 10 : l'une est celle que je donne; l'autre est citée d'après le cabinet de M. Allier de Haute-Roche. Eckhel, ainsi que M. Mionnet l'observe, a fait graver la première dans ses *Num. vet. anecd.*, pl. VIII, n° 19; et il l'a expliquée, avec son érudition ordinaire, aux pages 123 et 124. Ce savant me paraît prouver sans réplique que le jeune homme nu qui se trouve sous les jambes du Pégase, dans l'attitude de soigner ce cheval, est Bellérophon lui-même. Il rappelle, d'après Denis le Périégète [1] et Eustathe, l'aventure du héros de qui la monture perdit un ongle en arrivant à Tarsus; et il trouve, avec raison, dans ce fait le sujet du type de la médaille. n° 10.

M. Allier de Haute-Roche croit voir un satyre dans ce jeune homme, et M. Mionnet l'a cru aussi. Ces diverses opinions exigent qu'on examine attentivement les nouveaux exemplaires qui reproduiront la même composition.

Le n° 11 représente une lyre du côté de la tête, sans aucune lettre. On ne voit jamais cet instrument sur les monnaies de n° 11.

[1] *Descript. orb.*, vers. 869.

TAB. IV. bronze qu'Ambracie faisait frapper indépendamment de celles d'imitation ; mais on y trouve des griffons, et Apollon lui-même avec différens attributs ; de sorte qu'on ne peut douter de la vénération que les Ambraciens avaient pour ce dieu, à une époque où ils jouissaient déjà du droit d'imiter la monnaie de Corinthe.

n° 12. Le symbole de la tête d'Achéloüs que porte le n° 12, paraît aussi comme type sur les médailles d'Ambracie, malgré la distance qu'il y a entre l'Épire et les lieux où coule ce fleuve. Eckhel justifie cette représentation symbolique : il cite à ce sujet un passage de Strabon, qui dit que la ville d'Ambracie se trouvait, à une époque plus ancienne, comprise dans l'Acarnanie [1]. Le même auteur donne ailleurs la monnaie d'imitation du n° 12 [2] ; je l'ai vue aussi dans un autre cabinet.

n° 13. La foudre que présente le symbole du n° 13 se trouve fréquemment formée de la même manière sur la monnaie des Épirotes. Elle rappelle ici vraisemblablement le culte rendu par les Ambraciens à Jupiter Dodonéen ; culte qui, suivant le témoignage des médailles, leur était commun avec toute l'Épire.

CORCYRE DES PHÉACIENS.

n° 14. La monnaie désignée par le n° 14 a occasionné une discussion entre Pellerin, Neuman et Eckhel. Le prémier ne paraît pas douter qu'elle ne soit de fabrique corinthienne, et ses adversaires pensent au contraire qu'elle a été frappée à Corcyre. On ne voit pas que la question ait été décidée. Quant à moi, j'ai lieu d'acquiescer à l'opinion des deux savans de Vienne, par des

[1] L. x, p. 691.

[2] *Doct. num. vet.*, t. II, p. 162.

raisons dont ils n'ont pas fait usage, et qui m'ont paru convaincantes : les voici. TAB. IV.

Corinthe, vers le temps de la ligue, se servit de la lettre K, comme initiale de son nom, au lieu du *coph*, usité auparavant; mais ce fut seulement sur la monnaie de bronze. Pellerin cite une de ces pièces où le mot KOPINΘIΩN est en toutes lettres. J'ai moi-même cité dans le présent ouvrage la médaille que les Corinthiens firent frapper pour le service de la ligue, où se trouve sous le Pégase la lettre K, et non le *coph*. Ces deux témoignages, fournis par les médailles, prouvent que les Corinthiens s'abstinrent toujours de faire le moindre changement à leur monnaie d'argent, ni quant à la lettre *coph*, ni quant à la place qu'elle occupe sous le Pégase : ils la doublèrent quelquefois, mais ils n'en changèrent ni la forme, ni la place, sur les pièces dont ils voulaient maintenir le crédit.

Sur la monnaie qui fait le sujet de la discussion, non seulement on ne voit aucune lettre sous le Pégase, mais encore les lettres KOP sont placées autour de la tête de Minerve; ce qui aurait été une dérogation aux usages de Corinthe, tels qu'ils nous sont prouvés par les médailles de la troisième classe, lesquelles portent d'un côté la tête de Minerve, et de l'autre le Pégase, sous lequel est toujours le coph.

Un dernier motif empêche d'admettre cette monnaie comme de fabrique corinthienne : c'est un vase, placé à côté de la tête de Minerve. Aucune médaille de Corinthe n'en présente de semblable, tandis que la monnaie de Corcyre fournit plusieurs exemples de la représentation de ce vase, soit comme type, soit comme symbole.

On peut croire que les Corcyriens ne bravèrent pas toujours leur métropole, et que dans leur décadence commune ces deux

TAB. IV. villes eurent des occasions de rapprochement. Vraisemblablement Corcyre cessa de se dire *Phéacienne;* elle reprit son premier titre de colonie corinthienne, et le consacra en imitant la monnaie de sa métropole.

Du reste, le travail de cette médaille unique, qui n'est rien moins que beau, contribue beaucoup à consolider mon assertion. Cette médaille se trouve dans le Cabinet royal, où M. Pellerin l'a déposée. On peut reconnaître qu'elle appartient à un temps de décadence, lorsqu'on la compare aux belles monnaies dont elle est une imitation.

SYRACUSE.

J'ai fait souvent mention, dans le cours de cet ouvrage, du crédit que les monnaies de Corinthe eurent dans toute la Sicile, depuis l'origine de l'art monétaire jusqu'à la destruction de cette métropole.

J'ai dit que la nature de son commerce et la fondation de Syracuse avaient contribué à répandre cette monnaie dans toute la Sicile, comme un signe commun, propre à favoriser les liaisons politiques et commerciales que tant de peuples divers, réunis sur le même sol, avaient journellement entre eux.

Quoique j'aie donné les motifs qui portèrent les Syracusains à imiter les monnaies de Corinthe, je dois encore, en traitant ici particulièrement de ces monnaies d'imitation, les considérer sous le rapport de leur première institution, et sous celui de leurs types. Quels que soient les motifs que peut avoir eus Syracuse, de suivre l'exemple des autres colonies d'origine corinthienne, en imitant la monnaie de la mère commune, il paraît que cette fabrication fut plus tardive chez elle que dans les autres établissemens corinthiens.

Digitized by Google

C'est la monnaie elle-même qui nous le prouve; car nous avons reconnu jusqu'à présent que la plupart des colonies avaient déjà obtenu le privilége de l'imitation à l'époque que je regarde comme la seconde de l'art monétaire; et il ne se trouve au contraire des monnaies d'imitation frappées à Syracuse que dans la troisième époque. Je me fonde, à cet égard, sur ce que cette nouvelle monnaie syracusaine ne présente point du côté de la tête de Minerve la concavité que nous avons remarquée sur les monnaies de Corinthe et de toutes les colonies de terre ferme de la seconde époque. A cette observation se joint encore la rareté des monnaies de ce genre que fit frapper Syracuse. Il en résulte que cette fabrication dut commencer vers le temps où Corinthe, assujettie au joug macédonien, et embarrassée dans les guerres de la ligue, voyait s'affaiblir son commerce avec Syracuse. TAB. IV.

D'un fait aussi vraisemblable, on peut tirer encore la conséquence que Syracuse ne recevant pas alors du continent une suffisante quantité du numéraire principalement recherché dans toute l'île, s'avisa d'y suppléer elle-même par la monnaie d'imitation qu'elle avait le droit de faire frapper comme toutes les autres colonies.

La monnaie d'imitation dont il s'agit est par conséquent une monnaie de circonstance, qui dut cesser de se fabriquer lorsque la Grèce, que menaçaient les Romains, répandit en grande quantité, par l'émigration, un numéraire qui s'était extrêmement multiplié pendant les guerres de la ligue.

Je donne, sous les n°s 15 et 16, deux exemplaires des monnaies dont je viens de faire mention. La première, plus rare que la seconde, représente la tête de Minerve, ornée du casque panaché. On observera que le panache ne se voit sur aucune des n°s 15 et 16.

TAB. IV. pièces servant de prototype à cette monnaie. Cette tête n'est accompagnée d'aucun symbole, ni d'aucunes lettres. Mais ce qui est encore plus remarquable, c'est que ces deux accessoires que Corinthe et ses colonies employaient toujours du côté de la tête, se trouvent ici au revers. Il offre autour du Pégase le nom des Syracusains, ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ, et un triquètre sous ses jambes.

On sait que ce signe représente les triangles que forment trois principaux caps de l'île, qui prit le surnom de *Trinacria*. Or, dès que Syracuse s'attribue un pareil symbole, qui servait communément à désigner la Sicile entière, on peut en tirer la conséquence que cette ville voulait démontrer par-là que sa monnaie d'imitation était destinée à circuler exclusivement dans toute la Sicile, ainsi que celle de Corinthe, sa métropole.

Quant au n° 16, il est entièrement semblable à toutes les pièces qui appartiennent au continent de la Grèce. Le mot ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ est du côté de la tête : on y voit aussi les initiales ΔΙ. Le Pégase n'est accompagné ni de lettres ni de symboles.

Les explications que je viens de donner sur les monnaies dont la ligue Achéenne fit usage pendant près d'un siècle et demi, n'ayant jamais occupé la plume d'aucun écrivain, j'ai pensé qu'un pareil travail, pour être plus utile, avait besoin d'être accompagné d'un tableau chronologique des fastes consulaires de Rome, et des magistrats de la ligue, depuis l'entrée de Pyrrhus en Italie jusqu'à la destruction de Corinthe; et je ne pouvais mieux faire que d'emprunter celui que Bayer a mis à la tête de ses *Fastes Achéens*. Je me persuade que ce tableau sera regardé comme complément de mon ouvrage.

FASTI ACHAICI.[1]

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4431	471	P. Cornelius Dollabella. Cn. Domitius Calvinus.	CXXIV. 1/2		Hic XXV. annis omnis Peloponnesio sub Scipione et Achæis.	
4432	472	C. Fabricius Luscinus. Q. Æmilius Pappus.	2/2			
4433	473	L. Æmilius Barbula. Q. Marcius Philippus.	1/4			
4434	474	P. Valerius Lævinus. T. Coruncanius Nepos.	CXXV. 2/2	1		Sub veremhujus anni, Pyrrhus rex in Italiam trajecit. Vide infra Fastos illustratos. c. I. §. 6. Dymæi, Patrenses, Triæenses, Pharæenses Achaicam rempublicam eodem vere condunt. I. §. 6. 7.
4435	475	P. Sulpicius Saverio. P. Decius Mus.	1/4	2		
4436	476	C. Fabricius Luscinus II. Q. Æmilius Pappus II.	2/2	3		
4437	477	P. Cornelius Rufinus II. C. Junius Brutus II.	1/4	4		
4438	478	Q. Fabius Gurges II. C. Genucius Clepsina.	CXXVI. 2/2	5		
4439	479	M. Curius Dentatus III. L. Cornelius Lentulus.	1/4	6		
4440	480	Scr. Cornelius Merenda. M. Curius Dentatus.	2/2	7		
4441	481	C. Fabricius Luscinus IV. C. Claudius Canina.	1/4	8		
4442	482	L. Papirius Cursor II. Sp. Carvilius Maximus II.	CXXVII. 2/2	9		
4443	483	C. Quinctius Gulo Claudus. L. Genucius Clepsina.	1/4	10		
4444	484	C. Genucius Clepsina II. Cn. Cornelius Blasio.	2/2	11		
4445	485	C. Fabius Maximus Pictor. Q. Ogulnius Gallus.	1/4	12		

[1] *Comment. acad. Petropolit.*, tom. v, pag. 374 et seq.

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp. CXXVIII.	A. Achaic.	Præt.	
4446	486	P. Sempronius Sophus. App. Claudus Crassus.	4/1	13		seu Prætores duo, quotannis lecti, rebus præfuerunt.
4447	487	A. Atilius Regulus. L. Junius Libo.	1/2	14		
4448	488	T. Junius Pera. N. Fabius Pictor.	2/1	15		
4449	489	Q. Fabius Maximus Gurges III. L. Manilius Vitulus.	1/4	16		
4450	490	App. Claudius Caudex. M. Fulvius Flaccus.	CXXIX. 4/1	17		
4451	491	M. Valerius Maximus. M. Ottacilius Crassus.	1/2	18		
4452	492	L. Postumius Megillus. Q. Mamilius Vitulus.	1/3	19		
4453	493	L. Valerius Flaccus. T. Otacilius Crassus.	1/4	20		
4454	494	Cn. Cornelius Scipio Asina. C. Duilius Nepos.	CXXX. 4/1	21		
4455	495	C. Aquilius Florus. L. Cornelius Scipio.	1/2	22		
4456	496	A. Atilius Calatinus. P. Sulpicius Paterculus.	1/3	23		
4457	497	Cn. Cornelius Blasio. C. Atilius Regulus.	1/4	24		
4458	498	M. Atilius Regulus II. L. Manlius Vulso Longus.	CXXXI. 4/1	25		
4459	499	M. Æmilius Paullus. Sev. Fulvius Nobilior.	1/2	26	1	MARCUS Carynensis unus unius anni prætor. I. 7.
4460	500	Cn. Cornelius Asina II. A. Atilius Calatinus II.	1/3	27	2	His annis c. Dymæorum, Tritæensium et aliarum urbium civibus prætores lecti. c. II. 1.
4461	501	Cn. Servilius Cæpio. C. Sempronius Blæsus.	1/4	28	3	
4462	502	C. Aurelius Cotta. P. Servilius Geminus.	CXXXII. 1/2	29	4	
4463	503	L. Cæcilius Metellus. C. Furius Pacilius.	1/3	30	5	MARCUS Carynensis II. 1. Sicyonii, pulso Cal. Junis Nicocle tyranno, accedunt corpori Achaico. II. 1.
						Ægienses, Burii, Carynenses accedunt corpori Achaico. I. 8. II. 1.

A.P.I.	A.V.C.	Coss	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4464	504	C. Atilius Regulus II. L. Manlius Vulso.	$\frac{1}{2}$	31	6	
4465	505	P. Claudius Pulcher. L. Junius Pullus.	$\frac{1}{4}$	32	7	
4466	506	P. Servilius Geminus II. C. Aurelius Cotta II.	CXXXIII. $\frac{1}{2}$	33	8	
4467	507	L. Cæcilius Metellus II. M. Fabius Buteo.	$\frac{1}{2}$	34	9	
4468	508	M. Fabius Licinus. M. Otacilius Crassus II.	$\frac{1}{2}$	35	10	
4469	509	M. Fabius Buteo II. C. Atilius Balbus.	$\frac{1}{4}$	36	11	ARATUS Sicyonius I. c. II 3.
4470	510	A. Manlius Torquatus. C. Sempronius Blæsus II.	CXXXIV. $\frac{1}{2}$	37	12	
4471	511	C. Fundanius Fundulus C. Sulpicius Gallus.	$\frac{1}{2}$	38	13	ARATUS II. c. II. 2. Corinthii, Epidauri, Trœzenii, Megarenses, accessere Achæis. c. II. 2.
4472	512	C. Lutatius Catulus. A. Postumius Albinus.	$\frac{1}{2}$	39	14	ARATUS III. c. I. c. II. 7. Cleonis Nemea celebrat prætor c. II. 7.
4473	513	Q. Lutatius Catulus Cerco. A. Manlius Torquatus II.	$\frac{1}{4}$	40	15	
4474	514	C. Claudius Centho. M. Sempronius Tuditanus.	CXXXV $\frac{1}{2}$	41	16	ARATUS IV. Bellum Ætolicum. c. II 7. 8.
4475	515	C. Mamilius Turrinus. Q. Valerius Flaccus.	$\frac{1}{2}$	42	17	ARATUS V. c. II. 7. 8.
4476	516	Ti. Sempronius Gracchus. P. Valerius Falto.	$\frac{1}{2}$	43	18	ARATUS VI. c. VI. 7. 8
4477	517	L. Cornelius Lentulus Q. Fulvius Flaccus.	$\frac{1}{4}$	44	19	ARATUS VII. c. II. 8. Aristippus tyrannus oppressus. c. II. 8.
4478	518	C. Licinius Varus. P. Cornelius Lentulus	CXXXVI. $\frac{1}{2}$	45	20	DIOETAS. c. II. 8 Megalopolis Achæis tradita a Lysiade tyranno. c. II. 7.
4479	519	C. Atilius Balbus II. T. Manlius Torquatus.	$\frac{1}{2}$	46	21	ARATUS VIII. c. II. 6.
4480	520	L. Postumius Albinus. Sp. Carvilius Maximus.	$\frac{1}{2}$	47	22	LYSIADES Megalopolitanus I. c. II. 6.
4481	521	Q. Fabius Maximus. M. Pomponius Matho.	$\frac{1}{4}$	48	23	ARATUS IX. c. II. 6.
4482	522	M. Æmilius Lepidus. M. Publicius Malleolus.	CXXXVII. $\frac{1}{2}$	49	24	LYSIADES II. c. II. 6

Digitized by Google

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4483	523	M. Pomponius Matho II. C. Papirius Maso.	$\frac{1}{1}$ $\frac{1}{1}$	50	25	ARATUS X. c. II. 6.
4484	524	M. Æmilius Barbula. M. Junius Pera.		51	26	MARCUS Carynensis. Vincitur bello navali cum Illyriis et nave mersa perit. c. II. 6.
4485	525	L. Postumius Albinus. Cn. Fulvius Centumalus.	$\frac{1}{4}$	52	27	LYSIADES III. c. II. 5. 6. Athenæ, Achæorum factæ per deditionem.
4486	526	Q. Fabius Maximus. S. Carvilius Maximus.	CXXXVIII. $\frac{4}{1}$	53	28	ARATUS XI. c. II. 5.
4487	527	P. Valerius Flaccus. M. Atilius Regulus.	$\frac{1}{1}$	54	29	ARISTOMACHUS Argivus. c. II. 5. Simultates cum Cleomene Spartanorum tyranno susceptæ.
4488	528	M. Valerius Messala. L. Apustius Fullo.	$\frac{1}{1}$	55	30	ARATUS XII. c. II. 5. Clades Achæorum ad Lycæon Mantinea occupata, ad Megalopolin res male, ad Orchomenium bene gesta.
4489	529	L. Æmilius Papus. C. Atilius Regulus.	$\frac{1}{4}$	56	31	TIMOXENUS. c. II. 5.
4490	530	Q. Fulvius Flaccus II. T. Manlius Torquatus.	CXXXIX. $\frac{4}{1}$	57	32	HYPEPBATES. c. II. 5. Clades Achæorum ad Hecatombæon accepta.
4491	531	C. Flaminius Nepos. P. Furius Philo.	$\frac{1}{1}$	58	33	ARATUS XIII. c. II. 5. Bellum Cleomenicum paullo ante hunc prætorem hieme cœpit.
4492	532	M. Claudius Marcellus. Cn. Cornelius Scipio II.	$\frac{1}{1}$	59	34	TIMOXENUS. c. II. V. 9. Cleomenes victus fugatusque, Sparta capta.
4493	533	P. Cornelius Asina. M. Minucius Rufus.	$\frac{1}{4}$	60	35	ARATUS XIV. c. II. 9. Clades Achæorum ad Caphyas. Sociale bellum in Ætolos deceratur. c. II. 9.
4494	534	L. Veterius Philo. C. Lutatius Catulus.	CXI. $\frac{4}{1}$	61	36	ARATUS minor, Arati, prætoris filius. c. II. 9. Bellum sociale gestum.
4495	535	M. Lunius Salinator. L. Æmilius Paullus.	$\frac{1}{1}$	62	37	EPERATUS Pharæensis. c. II. 9.

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4496	536	P. Cornelius Scipio. Ti. Sempronius Longus.	$\frac{3}{1}$	63	38	ARATUS XV. c. II. 9. Cum pax Ætolis
4497	537	C. Flaminius Nepos II. Cn. Servilius Geminus.	$\frac{1}{4}$	64	39	
4498	538	C. Terentius Varro. L. Æmilius Paullus II.	CXLI. $\frac{4}{1}$	65	40	
4499	539	Ti. Sempronius Gracchus. Q. Fabius Maximus III.	$\frac{1}{2}$	66	41	
4500	540	Q. Fabius Maximus IV. M. Claudius Marcellus.	$\frac{2}{1}$	67	42	
4501	541	Q. Fabius Verrucosi F. Maximus. Ti. Sempronius Gracchus.	$\frac{1}{4}$	68	43	ARATUS XVI. c. II. 4. Philippus rex Messenios adfligit. c. II. 4.
4502	542	App. Claudius Pulcher. Q. Fulvius Flaccus III.	CXLII. $\frac{4}{1}$	69	44	ARATUS XVII. c. II. 4. Veneno perit.
4503	543	P. Sulpicius Galba. C. Fulvius Centumalus.	$\frac{1}{2}$	70	45	EVRYLEON. c. III. 2
4504	544	M. Claudius Marcellus. M. Valerius Lævinus II.	$\frac{2}{1}$	71	46	CYCLIADES. c. III. 2. Ætoli et Elei ad Larissam cum Achæis prælium committunt.
4505	545	Q. Fabius Maximus V. Q. Fulvius Flaccus IV.	$\frac{1}{4}$	72	47	
4506	546	M. Claudius Marcellus. T. Quinctius Crispinus.	CXLIII. $\frac{4}{1}$	73	48	NICEAS. c. III. 2.
4507	547	M. Livius Salinator II. M. Claudius Nero.		74	49	PHILOPOEMEN Megalopolitanus I. c. III. 2. Ad Mantineam victi Spartani.
4508	548	Q. Cæcilius Metellus. L. Veturius Philo.	$\frac{2}{1}$	75	50	PHILOPOEMEN II. c. III. 2.
4509	549	P. Cornelius Scipio. L. Licinius Crassus.	$\frac{1}{4}$	76	51	ARISTÆNETUS Diæus. c. III. 2.
4510	550	M. Cornelius Cethegus. P. Sempronius Tuditanus.	CXLIV. $\frac{4}{1}$	77	52	
4511	551	Cn. Servilius Cæpio. C. Servilius Geminus.	$\frac{1}{2}$	78	53	
4512	552	Ti. Claudius Nero. M. Servilius Geminus.	$\frac{2}{1}$	79	54	LYSIPPUS. c. III. 3.
4513	553	Cn. Cornelius Lentulus. P. Ælius Pætus.	$\frac{1}{4}$	80	55	PHILOPOEMEN III. c. III. 3.
4514	554	P. Sulpicius Galba. C. Aurelius Cotta.	CXLV. $\frac{4}{1}$	81	56	CYCLIADES. c. III. 4.
4515	555	L. Cornelius Lentulus. P. Villius Tappulus.	$\frac{2}{1}$	82	57	ARISTÆNUS Megalopolitanus. c. III. 4.

Digitized by Google

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4516	556	Sex. Ælius Pætus Catus. T. Quinctius Flaminius.	$\frac{1}{1}$	83	58	NICOSTRATUS. c. III. 4.
4517	557	C. Cornelius Cethegus. Q. Minucius Rufus.	$\frac{1}{4}$	84	59	ARISTÆNUS. c. III. 4.
4518	558	L. Furius Purpureo. M. Claudius Marcellus.	CXLVI. $\frac{4}{1}$	85	60	
4519	559	M. Porcius Cato. L. Valerius Flaccus.	$\frac{1}{2}$	86	61	ARISTÆNUS II. c. III. 4.
4520	560	P. Cornelius Scipio Africanus II. P. Sempronius Longus.	$\frac{3}{1}$	87	62	
4521	561	L. Cornelius Merula. Q. Minucius Thermus.	$\frac{1}{4}$	88	63	
4522	562	L. Quinctius Flaminius. Cn. Domitius Ahenobarbus.	CXLVII. $\frac{4}{1}$	89	64	PHILOPOEMEN IV. c. III. 5.
4523	563	P. Cornelius Scipio Nasica. M. Ælius Glabrio.	$\frac{1}{2}$	90	65	DIOPHANES. c. III. 5.
4524	564	L. Cornelius Scipio. C. Lælius.	$\frac{3}{1}$	91	66	
4525	565	Cn. Manlius Vulso. M. Fulvius Nobilior.	$\frac{1}{4}$	92	67	PHILOPOEMEN V. c. III. 6.
4526	566	M. Livius Salinator. M. Valerius Messala.	CXLVIII. $\frac{4}{1}$	93	68	PHILOPOEMEN VI. c. III. 6.
4527	567	M. Æmilius Lepidus. C. Flaminius Nepos.	$\frac{1}{2}$	94	69	PHILOPOEMEN VII. c. III. 7.
4528	568	Sp. Postumius Albinus. Q. Marcius Philippus.	$\frac{3}{1}$	95	70	
4529	569	Ap. Claudius Pulcher. M. Sempronius Tuditanus.	$\frac{1}{4}$	96	71	ARISTÆNUS. c. III. 7.
4530	570	P. Claudius Pulcher. L. Porcius Licinius.	CXLIX. $\frac{4}{1}$	97	72	LYCORTAS. c. III. 7.
4531	571	Q. Fabius Labeo. M. Claudius Marcellus.	$\frac{1}{2}$	98	73	PHILOPOEMEN VIII. a Messeniis capitur et veneno necatur. c. III. 1. 7. LYCORTAS suffectus. c. III. 1.
4532	572	L. Æmilius Paullus. Cn. Babius Tamphilus.	$\frac{3}{1}$	99	74	LYCORTAS. c. III. 1.
4533	573	P. Cornelius Cethegus. M. Babius Tamphilus.	$\frac{1}{4}$ CL.	100.	75	
4534	574	A. Postumius Albinus. C. Calpurnius Piso.	$\frac{4}{1}$	101	76	LYCORTAS. c. IV. 1.
4535	575	Q. Fulvius Flaccus. L. Manlius Acidinus.	$\frac{1}{2}$	102	77	HYPERBATUS. c. IV. 1.

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4536	576	M. Junius Brutus. A. Manlius Vulso.	$\frac{3}{3}$	103	78	CALLICRATES Leontesius. c. IV. 1.
4537	577	C. Claudius Pulcher. Ti. Sempronius Gracchus.	$\frac{1}{4}$	104	79	
4538	578	Q. Petitius Spurinus. Cn. Cornelius Scipio Hispalus.	CLI. $\frac{4}{1}$	105	80	
4539	579	P. Mucius Scævola. M. Æmilius Lepidus II.	$\frac{1}{1}$	106	81	XENARCHUS. c. IV. 2.
4540	580	Sp. Postumius Albinus. M. Mucius Scævola.	$\frac{1}{1}$	107	82	
4541	581	L. Postumius Albinus. M. Popilius Lænas.	$\frac{1}{4}$	108	83	
4542	582	C. Popilius Lænas. P. Ælius Ligur.	CLII. $\frac{4}{1}$	109	84	ARCHON. c. IV. 2.
4543	583	P. Licinius Crassus. C. Cassius Longinus.	$\frac{1}{1}$	110	85	XENON alterutro ex his annis prætor fuit. c. IV. 3.
4544	584	A. Hostilius Mancinus. A. Atilius Serranus.	$\frac{1}{1}$	111	86	
4545	585	Q. Marcius Philippus. Q. Servilius Cæpio.	$\frac{1}{4}$	112	87	ARCHON. c. IV. 3.
4546	586	L. Æmilius Paullus II. C. Licinius Crassus.	CLIII. $\frac{4}{1}$	113	88	
4547	587	Q. Ælius Pætus. M. Junius Pennus.	$\frac{1}{1}$	114	89	Mille Achæi et amplius Romam evocati ad caussam dicendam.
4548	588	C. Sulpicius Gallus. M. Claudius Marcellus.	$\frac{1}{1}$	115	90	CALLICRATES. c. IV. 4.
4549	589	T. Manlius Torquatus. Cn. Octavius Nepos.	$\frac{1}{4}$	116	91	
4550	590	A. Manlius Torquatus. Q. Cassius Longinus.	CLIV. $\frac{4}{1}$	117	92	
4551	591	Ti. Sempronius Gracchus. M. Invencius Talna.	$\frac{1}{1}$	118	93	
4552	592	P. Cornelius Scipio Nasica. C. Marcius Figulus.	$\frac{1}{1}$	119	94	
4553	593	M. Valerius Messala. C. Fannius Strabo.	$\frac{1}{4}$	120	95	
4554	594	L. Anicius Gallus. M. Cornelius Cethegus.	CLV. $\frac{4}{1}$	121	96	
4555	595	Cn. Cornelius Dolabella. M. Fulvius Nobilior.	$\frac{1}{1}$	122	97	
4556	596	M. Æmilius Lepidus. C. Popilius Lænas II.	$\frac{1}{1}$	123	98	

Digitized by Google

A.P.I.	A.V.C.	Coss.	Olymp.	A. Achaic.	Præt.	
4557	597	Sex. Julius Cæsar. L. Aurelius Orestes.	$\frac{1}{4}$	124	99	
4558	598	L. Cornelius Lentulus. C. Marcius Figulus.	CLVI. $\frac{4}{1}$	125	100	
4559	599	P. Cornelius Scipio Nasica. M. Claudius Marcellus II.	$\frac{1}{2}$	126	101	
4560	600	Q. Opimius Nepos. L. Postumius Albius.	$\frac{2}{3}$	127	102	
4561	601	Q. Fulvius Nobilior. T. Annius Luscus.	$\frac{3}{4}$	128	103	
4562	602	M. Claudius Marcellus III. L. Valerius Flaccus.	CLVII. $\frac{4}{1}$	129	104	
4563	603	L. Licinius Lucullus. A. Postumius Albinus.	$\frac{1}{2}$	130	105	
4564	604	L. Quinctius Flaminius. M. Acilius Balbus.	$\frac{2}{3}$	131	106	MENALCIDAS Spartanus c. IV. 5.
4565	605	L. Marcius Censorinus. L. Calpurnius Piso.	$\frac{3}{4}$	132	107	DIÆUS Megalopolitanus. c. IV. 5. Achæi e custodia a Romanis dimissi. c. IV. 4.
4566	606	Sp. Postumius Albinus. L. Calpurnius Piso.	CLVIII. $\frac{4}{1}$	133	108	DAMOCRITUS. c. IV. 5.
4567	607	P. Cornelius Scipio Africanus. C. Livius Drusus.	$\frac{1}{2}$	134	109	DIÆUS. c. IV. 5.
4568	608	Cn. Cornelius Lentulus. L. Mummius Achaicus.	$\frac{2}{3}$	135	110	CRITOLAUS. Cecidit in acie adversus Romanos. c. IV. 5. DIÆUS suffectus. c. IV. 5. Corinthus deleta. c. IV. 5.
4569	609	Q. Fabius Maximus Æmilianus. L. Hostilius Mancinus.	$\frac{3}{4}$	136	111	
4570	610	Ser. Sulpicius Galba. L. Aurelius Cotta.	CLIX. $\frac{4}{1}$	137	112	

Digitized by Google

DES MONNAIES DE SICYONE

ET DE CARTHAGE.

SICYONE.

J'ai annoncé précédemment que je soumettrais au lecteur, à la fin de cet ouvrage, tout ce que j'ai eu occasion de remarquer sur les monnaies de Sicyone et sur celles de Carthage qui se trouvent encore dans diverses collections, hors de la place géographique qu'elles devraient y occuper.

A l'égard de Sicyone, je dois traiter principalement de celles qui portent d'un côté la colombe volant, et de l'autre la Chimère, et qui tantôt sont marquées des lettres ΣΙ, et tantôt des lettres ΣΕ, initiales les unes et les autres du nom de *Sicyone*, ainsi que je vais le prouver. Toutes ces médailles sont d'argent, et de formes différentes.

Je veux aussi restituer à Sicyone les monnaies de bronze qui portent d'un côté la seule lettre Σ, dans une couronne de laurier, et la colombe de l'autre, et celles qui ne présentent dans la couronne que des lettres initiales de noms propres.

Je m'applaudis de soutenir ce que mon savant et infatigable ami Sestini a publié dans son premier volume de Lettres (page 142), pour détruire la vieille erreur par laquelle Eckhel et Neumann ont préféré l'île de *Siphnus* pour lui appliquer ces médailles, malgré l'invraisemblance de cette classification. Je me serais même dispensé de revenir sur une question si bien

Digitized by Google

traitée par l'auteur des *Lettres numismatiques*[1], s'il l'eût embrassée dans toute son étendue.

Sestini a prouvé invinciblement que les monnaies qui portent la colombe et la Chimère, et qui sont marquées des lettres ΣΙ, n'appartiennent point à Siphnus, mais à Sicyone; et j'ai lieu de croire que dans le plus grand nombre de nos collections, cette restitution a été adoptée. Mais il est demeuré lui-même dans l'erreur, lorsqu'il a accordé à ses adversaires que les médailles qui portent les mêmes types, avec les lettres ΣΕ, ont été frappées à Sériphe. Ce sont les lettres ΣΕ qui ont déterminé son opinion; et le même motif, tout insuffisant qu'il est, avait entraîné auparavant Neumann et Eckhel.

L'île de Sériphe était, dans l'antiquité, suivant le témoignage de Tacite, un rocher à peine habitable[2], et elle n'est pas aujourd'hui dans un état plus prospère. Pendant un assez long séjour que j'ai fait dans l'île de Céos, qui n'en est distante que de quelques lieues, jamais je n'ai vu venir de cette île voisine aucune monnaie semblable à celle dont il est question; et un orfèvre de Sériphe même m'a assuré n'y en avoir jamais vu. On n'y trouve que des monnaies de bronze, portant les lettres initiales ΣΕΡΙ.

Sur les ruines de Sicyone, au contraire, je me suis pourvu abondamment de monnaies qui présentent, tantôt la lettre Σ seule, tantôt ΣΙ, et tantôt ΣΕ. Cette découverte pouvait suffire pour me convaincre que toutes ces monnaies sont de fabrique sicyonienne, à cause de cet argument familier à Neumann, *ubi plura, ibi domestica*. Mais je suis, de plus, convaincu que l'*epsilon* a précédé l'emploi de l'*iota* dans la première syllabe du nom

[1] *Lettere*, pag. 142.

[2] Annal. IV, cap. 21.

de *Sicyone*. D'autres villes nous offrent la même variation dans l'orthographe de leur nom.

L'usage de la lettre E pour la lettre I est très fréquent dans les monnaies. Nous en avons un exemple dans le mot *Ægeum* pour celui d'*Ægium*.

Les Grecs faisaient peu de différence entre la prononciation de l'I et celle de l'E : ils disaient *Emisse* pour *Emesse*, *Minde* pour *Mende*, *Nesibi* pour *Nisibi;* et Platon assure que le mot ἡμέρα (*jour*) s'écrivait plus anciennement ἰμέρα, et même ἡμέρα [1]. Sous l'empire romain, Tite-Live écrivait *Sintica*, et Jules-César, *Sentica*. On trouve aussi sur les médailles, AKEΛION pour *Acilion*, et *Dometianus* pour *Domitianus*.

La nuance entre la prononciation de l'H et celle de l'E était aussi très peu sensible : on écrivait AΘH pour AΘE, KΛH pour KΛE, et ΘEB pour ΘHB.

Je dois faire remarquer aussi, parmi les variations de l'orthographe grecque sur la monnaie, celle du nom de *Torone* de la Chalcidique, qui présente les lettres TE pour TO, quoique les anciens manuscrits portent le mot de *Torone*. Il paraît que pour adoucir la prononciation des deux *omicrons*, on prononçait *Térone;* et ce qui ne laissera pas de surprendre, c'est que les habitans de ce pays prononcent encore aujourd'hui *Térone*.

La ville de Sicyone a long-temps varié sur ses monnaies les lettres initiales du nom qu'elle portait après avoir abandonné celui d'Égiale; mais elle ne fit jamais usage que de la simple lettre Σ sur ses boucliers, ainsi que nous le dit Xénophon. [2]

Cette lettre se trouve ainsi isolée sur quelques unes des plus

[1] Plat., *Cratyl.*

[2] *Hist.*, L. IV, p. 523.

anciennes monnaies d'argent qui portent le carré creux, et sur d'autres qui sont de bronze, et sans le carré. Je crois qu'elles sont toutes contemporaines, et que le carré creux où se trouvent des noms, ou des initiales de noms propres, n'est pas toujours une preuve qu'on ne frappait pas dans le même temps des monnaies de bronze sans le carré. Ainsi, puisque nous ne voyons aucune pièce de ce dernier genre avec les lettres ΣΕ, mais avec un Σ simplement, je me crois fondé à penser qu'elles sont toutes de l'époque où Sicyone employait les lettres Σ, et que ce ne fut que plus tard qu'elle se servit de préférence des lettres ΣΙ; et ce qui ajoute un degré de confiance à cette conjecture, c'est que les monnaies de bronze qui ne portent qu'un Σ sont plus rares, et de meilleur coin que celles qui présentent les lettres ΣΙ; celles-ci, au contraire, sont souvent d'un coin très ordinaire, et paraissent par conséquent avoir été frappées jusqu'aux derniers temps de la liberté de Sicyone.

Parmi les observations que j'ai été à portée de faire dans mon séjour à Sicyone, je crois avoir reconnu le motif de la vénération des habitans de cette ville pour Vénus. Les rochers très escarpés dont elle est entourée, et qui en faisaient la principale défense, donnent encore aujourd'hui asile à une grande quantité de pigeons sauvages. Ces oiseaux sans doute firent naître l'idée de consacrer ce local à la déesse dont ils sont le symbole. Le pigeon est presque toujours marqué sur la monnaie de Sicyone, dans l'attitude du vol. Cette attitude semble indiquer allégoriquement qu'il veille autour de son domicile pour la conservation du peuple qui honore Vénus.

M. Millingen présente une autre raison de ce type sans y mettre de l'importance. Il dit : « Ce serait peut-être une con-« jecture trop recherchée que de voir dans ce type Jupiter méta-

« morphosé en colombe pour jouir de Phtia. Cependant, « comme cette tradition était particulière à toute l'Achaïe, et « que Sicyone y était situé, elle pourrait avoir quelque léger de « gré de probabilité. » [1]

Le pigeon est le type le plus ancien et en même temps le plus commun de cette ville, quoique les Sicyoniens en aient ensuite adopté d'autres pour honorer Apollon. Il est du moins certain que le type primitif fut toujours le plus en usage : nous devons en juger par les médailles que Sicyone fit frapper pour la ligue Achéenne, où cet oiseau se trouve dans la même attitude du vol, et toujours dessiné comme sur des monnaies beaucoup plus anciennes de cette ville.

On a cherché de l'analogie entre l'oiseau représenté sur la monnaie d'argent de Siphnus et le pigeon de Sicyone; mais, outre que cette monnaie annonce par le carré creux un temps très reculé, il n'est pas certain que les Siphniens aient voulu y représenter un pigeon. On pourrait tout aussi bien y trouver une corneille, ou tout autre oiseau, tandis qu'il est impossible de se tromper sur l'oiseau de Sicyone, qu'il est facile de reconnaître pour le ramier consacré à Vénus.

Quant aux médailles de bronze de la même ville, qui, au lieu de la lettre Σ, ou des lettres ΣΙ, ne présentent, au milieu d'une couronne de laurier, que des initiales de noms propres, Eckhel a déjà observé à combien d'erreurs elles avaient donné lieu; mais il ne les place pas lui-même convenablement. J'ai trouvé presque toutes ces pièces à Vassilica, où sont les ruines de Sicyone : j'en donnerai l'explication dans le Catalogue raisonné qui va suivre.

Tout concourt ainsi à prouver que les monnaies dont nous

[1] *Recueil de quelques médailles grecques.* Rome, 1812.

venons de parler appartiennent à Sicyone. Je crois donc qu'il pourra être utile que j'en donne le Catalogue à la fin de l'ouvrage, suivant le classement que je viens de proposer; et comme il s'agit d'un système qui est en grande partie nouveau, il m'a paru que ce Catalogue devait être accompagné d'une planche. Par ce double concours de moyens d'énoncer une vérité incontestable, j'ai lieu de croire qu'elle pourra être plus généralement adoptée.

CARTHAGE.

Quant à ce qui concerne les médailles de Carthage, la thèse change de face, et présente un plus grand intérêt. Il n'est plus question d'accorder à une ville les monumens qui appartiennent à une autre : il s'agit d'un doute et d'une erreur qui doivent cesser. Il faut savoir si une ville au faîte de la puissance par son commerce, par l'étendue de son domaine, par ses forces maritimes, fit frapper ou non des monnaies dans ses murs, ainsi qu'elle le pratiqua dans diverses contrées où elle avait porté ses conquêtes.

Carthage, a-t-on dit, ne fabriqua point de monnaies dans son propre territoire. Cette assertion est soutenue par une autorité bien respectable, c'est celle d'Eckhel.

De ce qu'une monnaie ne porte que des caractères d'une langue qu'on ne parle plus et qu'on n'entend plus, ce savant croit pouvoir conclure que la plus illustre des villes que baignait la Méditerranée, n'a jamais joui d'une monnaie fabriquée dans ses propres murs. *Ex omnibus causis*, dit-il, *apparet Carthaginenses liberos, moneta signata non fuisse usos; sed aureum, argentum, æs, mercis loco fuisse.*[1]

[1] Eckhel, *Doct. num. vet.*, tom. IV, p. 137.

Eckhel cependant ne se dissimule pas que les Carthaginois portaient de l'argent dans le cours de leurs expéditions maritimes : il cite à ce sujet la prise d'argent monnayé que fit C. Dullius, commandant une expédition navale de Romains, après avoir battu la flotte carthaginoise. L'inscription qu'il a extraite d'une colonne rostrale, expliquée par Ciaconius, où il s'agit de monnaie d'or, d'argent et de bronze, cette inscription, dis-je, ne faisant aucune mention du pays qui avait pu faire frapper ces monnaies, Eckhel ne se croit pas suffisamment autorisé à conclure que les sommes capturées étaient de fabrication carthaginoise; il préfère y voir des monnaies fabriquées dans des villes de la Sicile, ou bien de celles que la république faisait frapper dans la partie de l'île sujette à sa domination. [1]

Cette assertion ne peut se soutenir. Carthage eut des monnaies plus tard que les villes grecques. Elle suivit en cela le sort de sa mère patrie; mais il vint une époque où elle se trouva obligée de se conformer à l'usage général. Elle eut une monnaie lorsque tous les peuples commerçans en firent frapper qui leur étaient propres.

On convient généralement que jusque vers le temps d'Alexandre, les Égyptiens et les Phéniciens eurent les moyens de se passer d'une monnaie frappée d'un coin légal. Il ne saurait exister de doute à ce sujet : c'est une question de fait. Nous manquons entièrement de monnaies très anciennes de ces deux peuples, tandis que nous possédons de celles dont ils firent usage dans des temps plus rapprochés de nous.

L'Égypte n'eut une monnaie que lorsque Alexandre y parut; et Tyr pareillement n'eut la sienne qu'après la mort de ce

[1] Eckhel, *loc. cit.*

prince, lorsqu'elle reçut de nouveaux habitans et de nouvelles lois.

L'Égypte représenta sur sa monnaie l'image de ses rois, et Tyr y admit son nouvel Hercule. C'est ainsi que s'établissait alors sur la monnaie, d'un côté, la déification des rois, et, de l'autre, l'adoption des nouveaux dieux, protecteurs des peuples.

Ces deux faits historiques donnent lieu à deux conjectures au sujet des médailles de Carthage. La première, que cette colonie phénicienne usa, jusqu'à la destruction de *Tyr*, des mêmes moyens que sa métropole pour se passer de l'art monétaire; la seconde, qu'après la mort d'Alexandre, ou peu auparavant, elle eut, comme *Tyr* et d'autres villes phéniciennes, sa propre monnaie en argent, en or et en bronze. On n'en connaît point en or de la première de ces villes.

Quels qu'aient été les moyens que l'usage eût consacrés pour tenir lieu de numéraire métallique dans des états aussi peuplés et aussi étendus que l'étaient les trois pays dont nous parlons, on sera toujours surpris que la Cyrénaïque, située entre ces trois peuples, jouissant depuis long-temps de la fabrication de ses belles monnaies d'or et d'argent, et communiquant sans cesse avec ses voisins, ne leur eût pas fait abandonner leur ancien système, celui de n'admettre que la monnaie de cuir ou de fer, ou de tout autre signe équivalent de la valeur des marchandises.

Quoi qu'il en soit de cette force de l'habitude contre des usages si généralement adoptés, il paraît que les changemens qui s'opérèrent dans le système de divers peuples doivent être attribués principalement aux conquêtes d'Alexandre. Carthage n'éprouva qu'indirectement les effets de la grande secousse poli-

tique qui résulta des conquêtes de ce prince : on peut même penser qu'elle en tira avantage, et que c'est de cette époque qu'il faut dater l'établissement d'un Hôtel des Monnaies dans ses murs.

C'est sur les ruines de cette ville, aussi illustre que malheureuse, que nous trouvons tous les jours les preuves les moins équivoques de cette fabrication. Plus on s'applique aujourd'hui à démolir Carthage pour embellir Tunis, plus ses décombres restituent de monnaies qu'on ne peut douter lui appartenir. Ce sont celles qui portent d'un côté la tête de Cérès, et de l'autre le cheval debout ou courant, ou seulement la tête de cet animal.

Le poids de ces monnaies d'or et d'argent varie beaucoup, et le type est ordinairement le même ; elles portent rarement des lettres puniques. Si l'on examine toutes ces monnaies dans le Catalogue de M. Mionnet, l'on obtiendra le résultat suivant.

1°. Médailles d'or depuis le n° 450 jusqu'au n° 464 ; c'est-à-dire un nombre de quatorze pièces.

2°. Médailles d'argent depuis le n° 465 jusqu'au n° 472 ; c'est-à-dire un nombre de huit.

3°. Médailles de bronze depuis le n° 506 jusqu'au n° 550, avec des caractères puniques ; c'est-à-dire quarante-quatre pièces.

4°. Même genre de médailles sans lettres, depuis le n° 551 jusqu'au n° 584, composant le nombre de quarante-trois pièces.

Quant aux médailles intermédiaires d'argent du même Catalogue, on reconnaît aisément, par le changement, par la variété des types et l'élégance du travail, qu'elles sont la plupart de fabrique sicilienne ; mais, en les comparant entre elles, on

peut se convaincre qu'il y en a un grand nombre qui ne sont pas de cette île. D'ailleurs, pour soutenir qu'elles sont toutes de ce genre, il faudrait prouver que les Carthaginois, dans leur état de prospérité, n'employèrent jamais de graveurs siciliens, qui auraient, à une certaine époque, varié et perfectionné les coins de la monnaie d'argent frappée à Carthage même.

Parmi ces monnaies, se font remarquer celles qui présentent la tête d'Hercule jeune, c'est-à-dire d'Alexandre, avec des caractères puniques; elles prouvent la vénération que les Carthaginois conservèrent pour le héros, qui, après avoir renversé les murs de leur métropole, en avait ordonné le rétablissement.

Ce n'est pas cependant sur ce point que doit se porter essentiellement notre attention; il faut s'arrêter sur le local qui fournit sans cesse des monnaies dont le type est presque toujours le même. Ces découvertes se font non seulement dans le territoire de Carthage, mais encore dans toute l'étendue de la Zeugitane, aujourd'hui le royaume de Tunis.

Je ne me prévaudrai pas, à cet égard, de ma propre expérience; je m'en rapporterai aux voyageurs et aux consuls qui ont séjourné à Tunis plus long-temps que moi, et qui m'ont montré les preuves matérielles d'une fabrication locale des pièces que j'ai indiquées ci-dessus. A quoi j'ajouterai que les médailles d'or sont en très grand nombre, et d'un travail ordinairement médiocre. Ce travail décèle un pays où les beaux-arts n'étaient point cultivés, et dont les habitans ne se piquèrent jamais d'émulation avec les Grecs, qu'ils avaient su vaincre, mais dont ils se bornèrent à adopter partiellement le culte.

D'ailleurs, si ces monnaies, que l'on retrouve journellement dans le royaume de Tunis, n'étaient pas de fabrication carthaginoise, si les lettres puniques qu'elles portent n'appartenaient

Digitized by Google

pas à la rivale de Rome, à quel peuple faudrait-il donc les appliquer ? J'avoue que la réponse sur ce point me paraîtrait très embarrassante.

Je m'arrête à cette dernière réflexion ; mon objet est rempli si j'ai pu démontrer que Carthage a eu sa monnaie, comme tant d'autres villes libres, bien moins importantes. Ce fut seulement vers le temps d'Alexandre, ou à sa mort, et à peu près à l'époque du rétablissement de Tyr, qu'elle adopta cet usage, et elle le maintint jusqu'à sa propre destruction, qui eut lieu l'an de Rome 608 : ce qui ne forme qu'une période de cent soixante-dix ans environ. Les monnaies d'or et d'argent frappées pendant ce court espace de temps, présentent toutes la tête de Cérès, symbole de la fertilité du territoire punique, et le cheval, symbole de Neptune, protecteur de la navigation.

Nota. La monnaie d'imitation corinthienne qui orne cette dernière page, vient de m'être communiquée par M. De Cadalveu, jeune amateur de la science numismatique, qui a utilement séjourné quelque temps en Turquie, d'où il rapporte de très belles médailles grecques. Celle-ci, dont il a permis que je prisse le dessin, présente un digamme sous les jambes du cheval Pégase ; comme elle n'a jamais été vue, je m'empresse de la faire connaître, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles observations sur le sujet que je viens de traiter dans la seconde partie de cet ouvrage.

CATALOGUE

RAISONNÉ

DES MÉDAILLES DE SICYONE.

Nos.		Al.	Ar.	Æ.	Grandeur.
1.	CHIMÈRE, marchant à gauche.				
	℞. Aire en creux, divisée en quatre parties très profondes.	1	«	«	2
2.	Colombe debout, aile éployée, à droite, prête à s'envoler.				
	℞. Carré creux, en quatre parties.	«	1	«	2
	Ces deux médailles, nos 1 et 2, primitives l'une et l'autre, sont au nombre des raretés numismatiques [1]. Rien n'est si extraordinaire, en effet, que de rencontrer des monnaies primitives du Péloponèse sans légende, surtout en or, et portant le carré creux profond. Il faut néanmoins excepter Corinthe; et cette exception confirme ce que j'ai avancé au sujet du cours que la monnaie primitive de cette ville obtint longtemps à l'ouest et au nord de la Grèce, concurremment avec celle d'Égine.				
3.	Partie antérieure de la Chimère, à gauche.				
	℞. Colombe, prenant son vol perpendiculairement; dans le champ, un O : le tout dans un carré creux.	«	«	«	«
	M. Millingen a publié cette médaille [2], qui de son cabinet a passé à celui de M. Allier de Haute-Roche.				
4.	Colombe, debout, à gauche.				
	℞. Σ, dans un carré creux.	«	1	«	1
	Ce numéro est dans ma collection.				

[1] La première se trouve dans la collection de M. Allier de Haute-Roche, à Paris, qui a bien voulu m'en laisser prendre le dessin; elle est citée dans le Catalogue de M. Mionnet, tome II, p. 214: la seconde est dans le Cabinet du Roi.

[2] Recueil, pl. III, no 1, p. 49. *Rome*, 1812.

Nos.		N.	Æ.	Æ.	Grandeur.
5.	Colombe, volant à droite, au milieu d'une couronne de laurier.				
	℞. Σ, de grande forme, autour duquel on lit ΑΛΕΞΙΩΝ; le tout dans un carré creux.	«	1	«	3
6.	Autre, sans le carré creux; le nom du magistrat est en monogramme, à la droite; et à la gauche, un caducée.	«	1	«	3
7.	Même colombe, à gauche.				
	℞. Σ, comme ci-dessus, sans lettres et sans monogramme; devant le signa, une couronne de laurier.	«	1	«	2
	M. Mionnet a décrit les deux nos 5 et 6, avec plusieurs autres qui contiennent des noms de magistrats en toutes lettres [1]. Quant au no 7, il est dans la collection de M. Rollin.				
8.	Colombe, volant à gauche.				
	℞. Petite couronne de laurier, au milieu d'une plus grande.	«	1	«	3
9.	Colombe, volant à gauche, dans une couronne de laurier.				
	℞. Σ. Lion, marchant à gauche.	«	1	«	1
	M. Rollin possède cette médaille.				
10.	Σ. Colombe, volant à gauche.				
	℞. Σ. Colombe, debout, prête à s'envoler. . .	«	1	«	1
11.	Colombe, volant à droite.				
	℞. Σ, dans une couronne de laurier.	«	1	«	2
12.	Tête d'Apollon, à droite.				
	℞. Σ, dans une couronne de laurier.	«	1	«	4
	Les nos 11 et 12 présentent deux monnaies qui n'ont pas été publiées jusqu'à ce jour, comme appartenant à Sicyone; elles ne sont néanmoins pas très rares. Ces monnaies sont plus anciennes que celles du même métal qui portent les initiales ΣΙ, et par conséquent de l'époque où Sicyone employait simplement la lettre Σ, ou les lettres ΣΕ. Cette observation est d'autant plus juste, qu'il serait extraordinaire que les Sicyoniens eussent pu se				

[1] Tome II, pag. 199 et 200, nos 371 et 379. Voyez aussi à l'article Stephanus, page 326, pour les noms de magistrats en abrégé ou en toutes lettres.

N°.		N.	Æ.	Æ.	Grandeur.
	passer de monnaie de bronze dans le temps surtout où leurs pièces d'argent n'étaient marquées que par les lettres ΣΕ, et lorsque déjà ils n'y imprimaient plus de carré creux. Toute idée qui tendrait à ne pas admettre cette contemporanéité, serait contraire à ce que l'observation nous apprend sur l'usage que fit la Grèce de la monnaie de bronze, dans le temps même où elle employait encore le carré creux.				
13.	ΣΕ. Chimère, marchant à droite.				
	℞. Colombe, volant à droite.	«	1	«	4
14.	Autre, sans couronne de laurier.	«	1	«	4
15.	ΣΕ. Chimère, à droite; au-dessus, une petite couronne de laurier.				
	℞. Colombe, volant à droite, dans une couronne de laurier, devant I.	«	1	«	6
16.	Autre, sans légende, avec une petite tête d'Apollon, laurée, au-dessous de la Chimère.	«	1	«	6
17.	Tête d'Apollon, à gauche.				
	℞. Sans légende; colombe, volant à gauche, et tenant dans son bec un collier de perles.	«	1	«	3
18.	ΣΙ. Colombe, volant à gauche.				
	℞. Colombe, volant à droite, et tenant un collier semblable à celui qui est représenté sur le n° 17, mais beaucoup mieux formé.	«	«	1	2
19.	ΣΙ. Chimère.				
	℞. Colombe, volant; dans le champ, trois points au-dessus de la colombe, à droite.	«	1	«	2
20.	ΣΙ, dans une couronne de laurier.				
	℞. Colombe, volant à gauche.	«	«	1	3
21.	ΣΙ. Chimère, marchant à droite; au-dessus, couronne de laurier semblable à celles qui sont décrites n°s 7, 8 et 15.				
	℞. ΑΓΙΑ. Colombe, volant à droite.	«	1	«	6
	J'ai déjà fait observer que les lettres ΣΕ et				

Digitized by Google

N°.		N.	Æ.	Æ.	Grandeur.
	les lettres ΣΙ représentent également le nom de Sicyone : ce n'est qu'un changement d'orthographe. S'il pouvait rester quelques doutes à ce sujet, rien n'est plus capable de les faire cesser que l'identité du symbole qui se trouve entre celui de ce n° 21 et celui du n° 15 ; ils sont si parfaitement égaux, qu'il doit paraître impossible qu'ils puissent appartenir à deux villes différentes : une autre circonstance achève de décider la question ; c'est l'emploi du même symbole isolé, dans une couronne de laurier, sur les n°s 7 et 8.				
	Un pareil type représentait un monument dédié à quelque divinité locale ; il était sans doute aussi recommandable par sa richesse que par l'esprit de dévotion qu'on y attachait. Je suis d'avis que cette dévotion subsista longtemps, et qu'il parut convenable de la célébrer par un type capital sur la monnaie d'argent et sur celle de bronze. En outre, les types, le poids, le module et le symbole des n°s 15 et 21, tout concourt pour faire restituer à Sicyone des monnaies qu'on avait cru appartenir à deux différentes villes, tantôt à Sériphe, tantôt à Siphnus, et qui n'appartiennent réellement qu'à une seule.				
22.	Tête laurée d'Apollon, à gauche.				
	℞. ΣΙ. Pégase, volant à gauche.	«	1	«	3
	Cette médaille, publiée par M. Millingen [1], me paraît être du nombre de celles que j'ai citées comme des imitations des dragmes de Corinthe. La différence entre cette médaille et les autres de la même ville (page 83) consiste en ce qu'on voit dans celle-ci une tête d'Apollon, et dans les autres une tête de femme, qui paraît être celle de Vénus : dans la première les lettres ΣΙ sont sous le Pégase, tandis que dans les autres elles se trouvent derrière la tête de la déesse.				
23.	Même tête.				
	℞. Colombe, volant à droite.	«	1	«	2
24.	Tête d'Apollon Mussagète, couronnée d'épis.				
	℞. ΣΙ. Colombe, volant à gauche ; dans le champ, un monogramme.	«	«	1	3

[1] Loc. cit., pl. III, n° 2.

N°.		N.	Æ.	Æ.	Grandeur.
25.	ΣΙ. Colombe, paissant à gauche, et dessous, ΔΗ.				
	℞. Trépied, le tout dans une couronne de laurier.	«	«	1	3
	Eckhel a décrit, dans ses *Numi vet. anecd.*, page 59, une médaille du cabinet Savorgnan, qui ne diffère de celle-ci que par les lettres EV. Il l'a attribuée à l'île d'Eubée, à cause de ces deux lettres. Cette médaille est sans doute fruste, et lui a fait prendre le pigeon paissant pour une plante inconnue; ce qui n'est pas extraordinaire, puisque la tête du pigeon manque entièrement sur cette médaille.				
26.	Colombe, volant à droite.				
	℞. ΔΗ, dans une couronne de laurier. . . .	«	«	1	2 ½
27.	Autre, avec le monogramme ΣΙ, sous les lettres ΔΗ.	«	«	1	2 ½
28.	Colombe, volant à droite.				
	℞. ΑΡ, dans une couronne de laurier.	«	«	1	3
29.	Même type.				
	℞. ΚΛΕ, dans une couronne de laurier. . . .	«	«	1	4
	Quoique les quatre monnaies qui précèdent ne portent ni la lettre Σ, ni les initiales ΣΙ, on les trouve néanmoins toujours dans les ruines de Sicyone. Elles sortent de l'ordre ordinaire suivi dans la fabrication de la monnaie de cette ville, et elles me paraissent avoir été frappées dans des circonstances particulières. On sait que les Grecs ne plaçaient des noms propres sur les monnaies, ou des initiales de ces noms, que lorsqu'ils voulaient témoigner à un personnage important un grand respect. Je développerai ailleurs cette idée : je me contente ici d'observer que les trois noms exprimés ci-dessus ne me paraissent nullement appartenir à des magistrats ou à des tyrans de Sicyone. L'histoire de cette ville me semble fournir le moyen de reconnaître les trois personnages dont il s'agit.				
	Le premier pourrait être Démétrius Poliorcète, dont la ville porta quelque temps le nom.				
	Le second, Aratus, à qui Sicyone devait sa liberté; et le troisième, Cléomène, qui fut pendant quelque temps maître de cette ville,				

N°.		Al.	Ar.	Æ.	Grandeur.
	et qui ne l'abandonna que par la crainte qu'Antigone d'Oson ne lui coupât la retraite. Plusieurs historiens rappellent les excès d'adulation auxquels se portèrent les habitans d'Athènes envers Démétrius Poliorcète, lorsqu'il parut dans leur ville en triomphateur. Il est permis, d'après cela, de supposer que pendant le séjour que ce prince aventureux fit à Sicyone, les habitans lui décernèrent les plus grands honneurs, à l'exemple des Athéniens, et je crois que ce n'est pas trop hasarder que de vouloir trouver son nom sur une monnaie. Un pareil témoignage de soumission n'avait plus lieu de surprendre dans les pays déjà sous le joug macédonien, et sous celui des hommes puissans dont ils avaient favorisé la tyrannie. Les Sicyoniens n'éprouvèrent pas moins d'enthousiasme envers Aratus, lorsqu'il les eut délivrés du tyran qui les opprimait. A l'époque où on lui éleva une statue, on dut aussi faire distribuer une monnaie qui portât son nom. Quant à Cléomène, nous pouvons supposer, sans exagération, que, vainqueur d'Aratus, et désiré par la plus grande partie des Grecs pour commander leurs troupes, il dut avoir un grand parti dans Sicyone lorsqu'il en fut le maître, et qu'en témoignage de la confiance que sa valeur inspirait à ce parti, il lui fut décerné des honneurs tels que ceux qui avaient été accordés à Démétrius Poliorcète.				
30.	Colombe, volant à gauche.				
	℞. ΕΥ, dans une couronne de laurier. . . .	«	«	1	3
	Cette monnaie, décrite par M. Mionnet, est de la même nature que les quatre précédentes, c'est-à-dire qu'elle porte le type principal des Sicyoniens d'un côté, et que de l'autre les deux lettres ΕΥ sont isolées, dans une couronne de laurier. Ce sont les initiales d'un nom propre qu'on pourrait interpréter par celui d'Eurilion, lequel fut hipparque, et ensuite préteur des Achéens, à peu près vers le temps où Aratus perdit la vie. La patrie et les actions de cet Eurilion ne sont pas très connues. On peut seulement se persuader qu'un particulier dont le nom isolé se trouve sur la monnaie, dans une couronne de laurier, était un personnage important.				

Nos.		AV.	AR.	Æ.	Grandeur.
31.	Colombe, volant à droite.				
	℞. ΘΕΥ, dans une couronne de laurier. . .	α	α	1	3
	Cette médaille, qui appartient à M. Rollin, est la cinquième de celles qui contiennent la désignation d'un nom propre, dans une couronne de laurier. Découvrir quel était ce personnage, c'est ce qu'il n'est guère possible d'espérer; nous pouvons seulement conjecturer qu'à mesure que la ligue s'affaiblissait par la désunion de ses membres et par les intrigues des Romains, il put y avoir des occasions d'accorder de pareilles faveurs à des chefs de parti qui obtenaient momentanément un grand ascendant.				

Je termine ici les deux Supplémens qui m'ont semblé devoir accompagner cet ouvrage. Quant au fond de mon sujet, la nouveauté et la variété des matières qui le composent m'ont déterminé à le traiter avec une suffisante étendue. Si j'ai présenté quelques vérités échappées à de savans auteurs, je m'applaudirai d'en avoir fait la recherche.

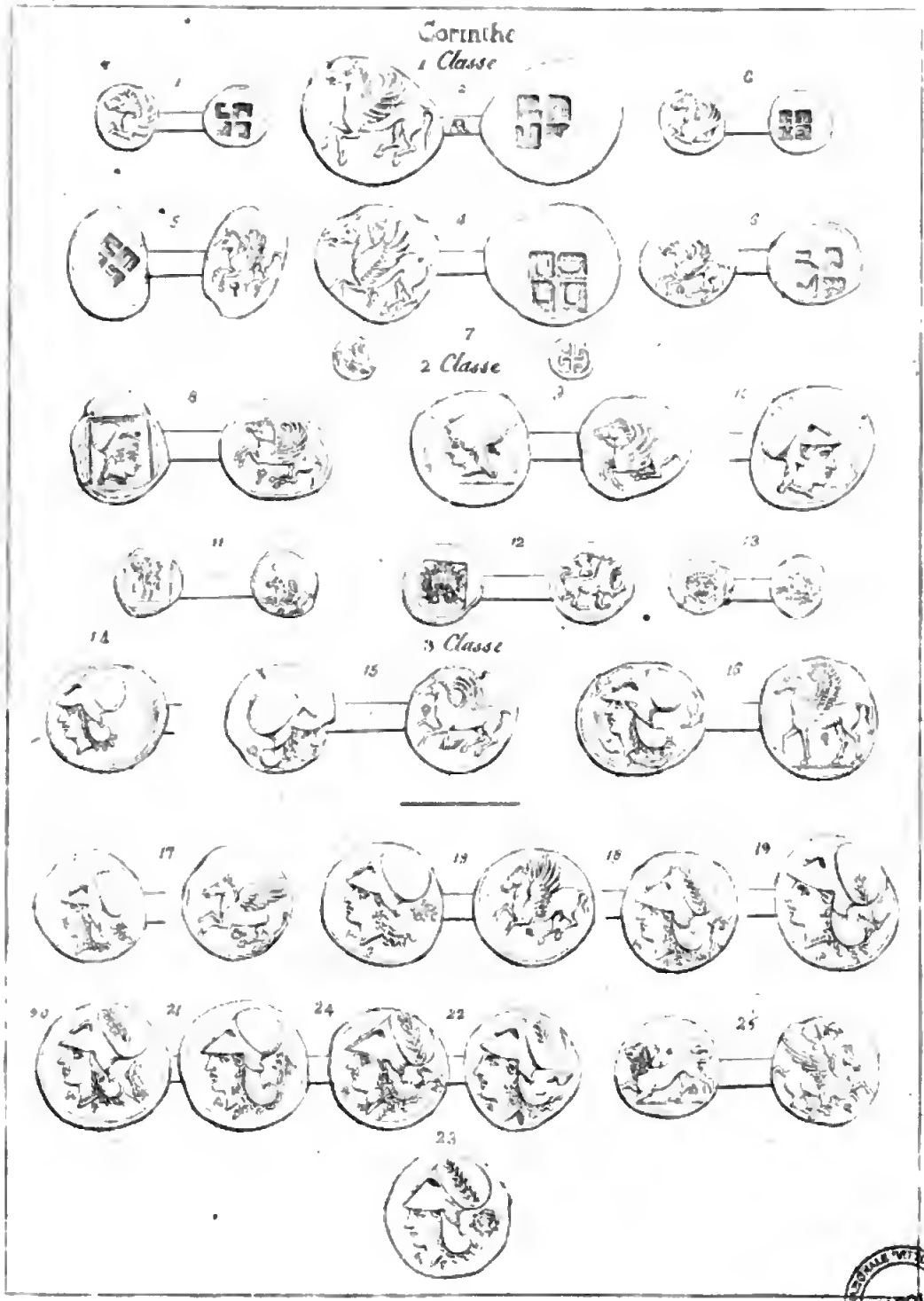
Le lecteur aura sans doute reconnu qu'on avait trop négligé l'explication des monnaies particulières dont la ligue Achéenne fit usage dès son origine. J'aurai vraisemblablement contribué à faire sentir qu'elles méritaient une place dans la géographie numismatique, et l'on aura vu, si je ne me trompe, dans la première partie de ces Essais, qu'elles portent en effet des signes frappans, auxquels il est facile de les distinguer.

Les monnaies de Corinthe et de ses colonies ont dû d'abord sembler étrangères à la ligue Achéenne; mais je crois avoir démontré qu'elles étaient devenues nécessaires dans les occasions fréquentes où les guerres de la ligue s'étendaient hors du Péloponèse.

Aux travaux publiés par d'habiles écrivains, sur les opérations, les victoires, les erreurs de cette ligue célèbre, j'ai tenté de joindre celui des monnaies qui contribuèrent au développement de la force politique et militaire. L'histoire des monnaies ne se lie pas seulement à celle des progrès des beaux-arts et de la religion; elle fait encore partie de celle des révolutions politiques des peuples.

FIN.

VA1
1541642



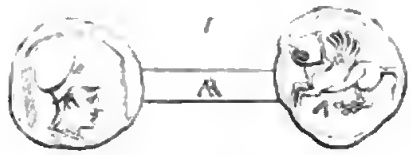
BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

LOCRIENS OZOLES

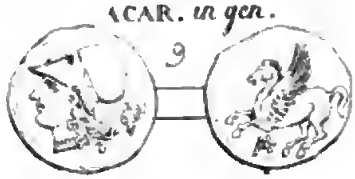
2 Classe



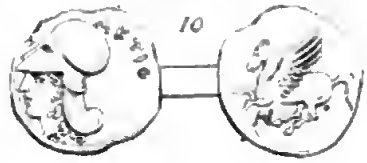
3 Classe

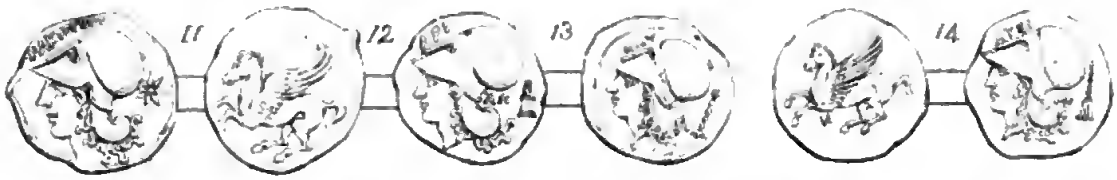
ACARNANIE

ACAR. in gen.



Anactorium





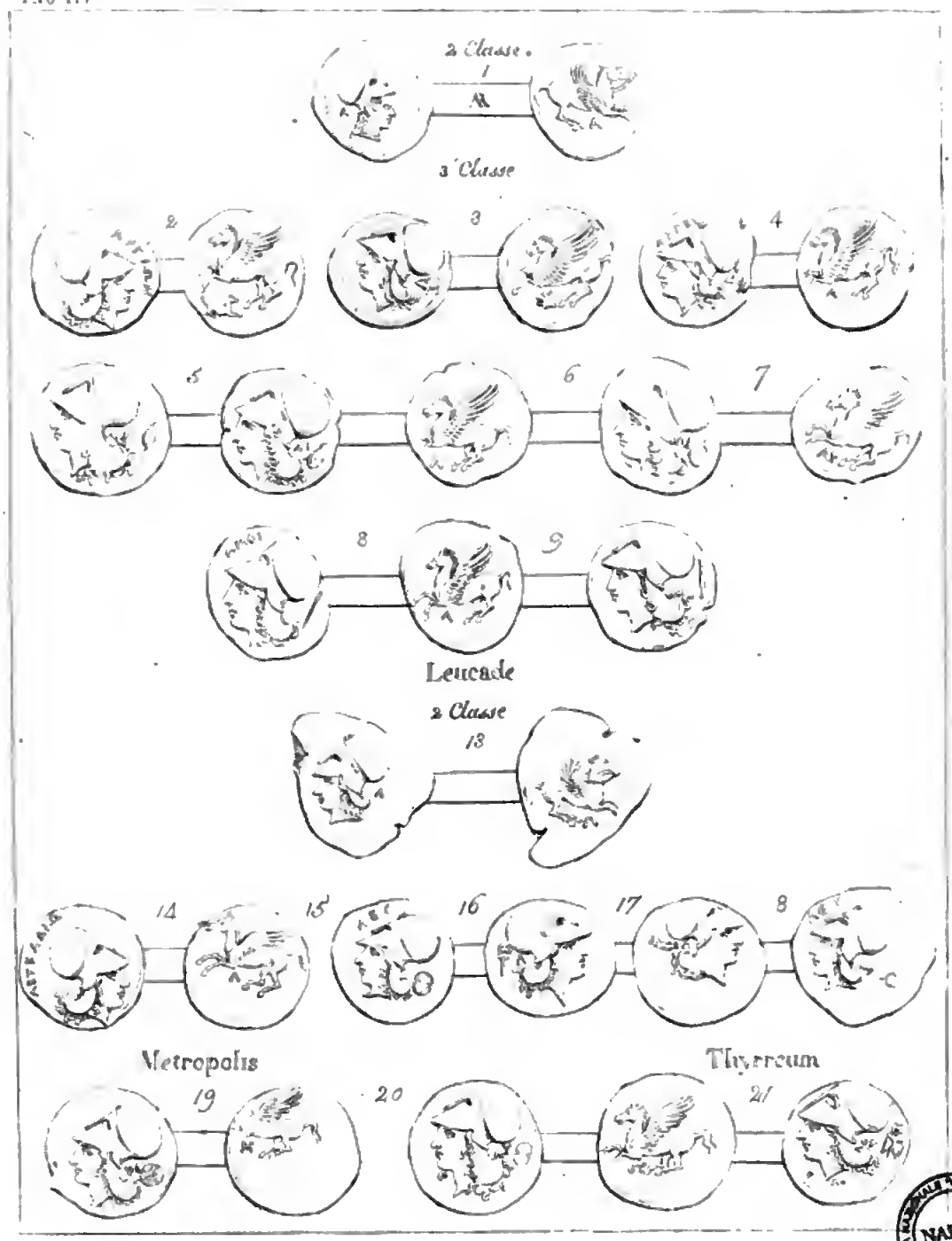
Alyzia

NAPOLI

Digitized by Google

Digitized by Google

Argos Amphilochium



BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

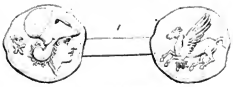
Digitized by Google

ILLYRIE

Dyrrhachium.

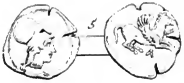
3 Classe

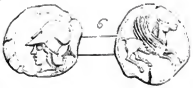
EPIRE in gen.



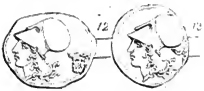
Ambracie

2 Classe.





3 Classe



ILES

Corcyre

Syracuse

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

Digitized by Google